31726/A

PRÉCIS
D'UNE NOUVELLE THÉORIE
SUR
LES MALADIES CHRONIQUES.

FRANCIS

DUKE NOUVELLE TRAGÉDIE

EN

LES MALADIES

CHRONIQUES

55150

PRÉCIS

D'UNE NOUVELLE THÉORIE

SUR

LES MALADIES CHRONIQUES,

Particulièrement les purulentes, ſcorbutiques, nerveuſes, dartreuſes, & généralement ſur toutes celles qui proviennent de la décompoſition du ſang.

Par M. DE LA BASTAYS, Docteur en Médecine, gradué en France & en Eſpagne, Médecin de l'Hôpital Municipal & Militaire de la ville de l'Orient.

A AMSTERDAM,

Et ſe trouve A PARIS,

Chez P. F. DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXX.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

ÉPITRE DÉDICATOIRE ADRESSÉE AUX MÉDECINS.

MESSIEURS,

A qui pourrois-je mieux offrir le fruit de mon application & de mon expérience, qu'aux juges-nés de la matière que je traite ? C'eſt aux Médecins qu'il appartient de mettre le ſceau à la confiance publique ſur les découvertes théoriques & pratiques, dont le progrès des ſciences enrichit l'art de guérir.

C'eſt donc à eux à décider ſi la nouvelle doctrine que je préſente mérite d'être adoptée. Je vous ſupplie ſeulement, MESSIEURS, de vouloir bien conſidérer qu'elle eſt établie ſur la pratique, & non ſur des ſyſtêmes enfantés par une imagination exaltée.

Tous ceux que l'étude & la pratique attachent à la Médecine, ſavent mieux que moi que la partie la plus obſcure de cette vaſte ſcience eſt celle qui concerne les maladies chroniques en général, & en particulier les purulentes & ſcorbutiques. Les anciens qui, à la vérité, n'étoient pas, comme les modernes, éclairés par les lumières de la phyſique, & qui ſe trouvoient pour ainſi dire réduits à la ſimple obſervation, ont ignoré pluſieurs de ces maladies, & échoué dans le

traitement de la plupart de celles qu'ils ont connues. Les modernes ont mieux apperçu les effets, mais ils n'ont pas toujours saisi les causes & le mécanisme destructeur qui développe ces sortes de maux. D'après cela, il n'est pas surprenant que le choix des moyens curatifs n'ait pas toujours été parfait.

Les progrès rapides de la chymie dans le dix-huitième siècle, cet art merveilleux & créateur qui enseigne à analyser & à décomposer les corps, à les régénérer ou à en former de nouveaux, auroit dû, ce me semble, dissiper les ténèbres dont cette matière reste encore enveloppée. S'il ne l'a pas fait, ne pourroit-on pas s'en prendre aux partisans aveugles de la doctrine des anciens, qui, prévenus contre cette science dont ils n'ont

point connu les véritables principes, ont effrayé le Public en lui insinuant qu'on vouloit assimiler le corps humain à un laboratoire, comparer toutes ses fonctions à des opérations chymiques, remédier à ses dérangemens par des produits de l'alambic & du creuset? Peut-être les Chymistes ont-ils, de leur côté, exagéré les avantages qu'on pouvoit tirer de leur art, & donné par-là des armes à leurs antagonistes. Quoi qu'il en soit, il est certain que jusqu'ici on n'a point assez tiré parti de la Chymie, soit pour analyser les fluides & les solides, soit pour expliquer les désordres qui leur arrivent, & les rétablir dans leur état naturel quand ils sont dérangés.

Si les lumières de la Chymie sont d'une grande utilité pour con-

noître indistinctement toutes les maladies, elles sont indispensables pour approfondir la véritable origine des purulentes & des scorbutiques. En effet, comment, sans son secours, pourroit-on s'assurer que le sang est décomposé, qu'il est converti dans une matière sulfureuse & alkaline ? On ne sauroit appercevoir ce changement, qu'en prenant connoissance du mécanisme par lequel il s'opère. Or, c'est un mouvement spontanée ou fermentatif qui dénature les humeurs. Il faut donc avoir au moins de bonnes notions sur la fermentation, pour reconnoître la présence des maux dont il s'agit; & ces connoissances en supposent beaucoup d'autres.

La Chymie n'est pas moins nécessaire pour détruire les maladies purulentes & scorbutiques,

que pour les faire remarquer. C'eſt elle qui nous apprend à rétablir l'union, la cohéſion, l'agrégation des principes du ſang, en nous donnant des règles pour connoître les productions qui y ſont propres: car, je ne prétends pas enviſager ici cette ſcience du côté des remèdes, peut-être trop célébrés, qu'elle fournit, mais comme une branche de la phyſique, à l'aide de laquelle on pénètre juſque dans l'intérieur des corps, pour faire un bon choix de ceux dont on a beſoin.

Il eſt inutile d'entaſſer plus de preuves, pour convaincre que la Chymie influe également dans la connoiſſance & la guériſon des maladies, aujourd'hui qu'elle fait l'occupation familière de la plupart de ceux qui ont du goût pour les ſciences. Il n'eſt plus beſoin d'en

recommander l'étude ; il ſuffit d'exhorter ceux qui la cultivent à en faire d'heureuſes applications ; à analyſer, ſuivant ſes principes, les êtres vivans & inanimés ; à tâcher de découvrir le ſecret de la nature dans la combinaiſon de la matière & l'organiſation des corps. C'eſt-là le vrai moyen d'apprendre à connoître les dérangemens qui leur arrivent, & à y remédier.

Si, parmi les infirmités qui tourmentent le genre humain, il s'en trouve un aſſez grand nombre contre leſquelles la Médecine ne fournit que de foibles ſecours, ce n'eſt pas qu'elles ſoient réellement incurables ; mais parce qu'on n'a point approfondi leur véritable origine, ni connu leur cauſe primitive. Par exemple, le ſquirre & le cancer, la goutte & le rhumatiſme, la

phthiſie pulmonaire & la plupart des ulcérations internes, ſont des maux où l'art échoue preſque toujours : doit-on pour cela les regarder comme incurables ? Je ſuis bien perſuadé du contraire ; & je crois très-fermement que, lorſqu'on ſera parvenu à connoître leur eſſence, à découvrir quelle eſt la nature du vice qui y donne lieu, ce qui ne ſauroit ſe faire que par l'analyſe chymique, on réuſſira à détruire ces déſordres, & à remettre les parties affectées dans leur état naturel ; à moins que leur organiſation n'ait été détruite, ſoit par des ruptures, ſoit par le deſſéchement ou d'autres accidens.

Voici, en peu de mots, le fond de mon ſyſtême ſur ces ſortes de maladies, & ſur toutes celles que j'appelle purulentes ou ſcorbuti-

ques. J'enviſage le ſang, & les autres liqueurs qui circulent dans notre corps, comme le produit de la nourriture que nous prenons, c'eſt-à-dire, comme un compoſé des différens principes qu'elle renferme. Nos alimens éprouvent d'abord une modification dans l'eſtomac, & dans les autres viſcères qui ſervent à la digeſtion; ils ſont décompoſés & convertis dans une liqueur lactée. Les ſucs nourriciers ſubiſſent un nouveau changement, lorſque le chyle eſt verſé dans le torrent de la circulation, & aſſimilé à la maſſe des fluides. Ce ſont deux dépurations néceſſaires pour purger les ſucs reſtaurateurs de ce qu'ils contiennent d'inutile, & les rendre propres à l'emploi qu'ils doivent remplir : car, dans la digeſtion, ils ſont ſéparés des parties craſſes

& groſſières avec leſquelles ils étoient combinés ; & dans la ſanguification, ils ſont purifiés des autres matières impures dont ils reſtoient encore imprégnés. La première mondification ſe fait par les ſelles ; la ſeconde, par les urines & la tranſpiration. C'eſt de cette manière que s'élabore le ſang ; il s'agit maintenant d'examiner ſa nature.

Le ſang eſt une liqueur compoſée, comme tous les corps fluides & ſolides, par le concours des quatre élémens. Ces quatre principes primitifs forment, par un mécaniſme que nous ne pouvons appercevoir, ni par l'inſpection, ni par le ſecours de l'analyſe, des principes ſecondaires ; tels ſont les ſels, les eſprits, les eſſences, & généralement ce qui a la propriété

de produire des ſenſations ſur nos organes. Nous ne pouvons voir, comme je l'ai déja obſervé, la liaiſon des principes élémentaires, lorſqu'ils ſe combinent enſemble pour former les mixtes les plus ſimples; mais nous appercevons l'agrégation de ces derniers, quand ils s'uniſſent pour compoſer des corps plus compliqués. La matière qui lie les principes ſecondaires dans la confection du ſang, eſt un gluten ou une viſcoſité qu'on peut regarder comme ſon baume, ſa quinteſſence ou ſon phlogiſtique. Ce principe cohérent ou agrégatif eſt très-volatil. Quand nos exercices ſont trop violens, quand notre nourriture eſt trop active, quand nos nerfs ſont trop vivement agités par les affections de l'ame, ce principe ſe diſſipe, & auſſitôt les autres ſe

diviſent : la partie ſéreuſe ſe ſépare de la conſiſtante, les ſels des huiles, &c. ; il n'y a plus d'union entre les principes du ſang ; chaque partie conſtituante agit par les qualités qui lui ſont propres ; les groſſières bouchent les conduits ; les ténues s'épanchent dans les cavités, par l'infiltration au travers des membranes ; les ſels piquent & irritent les fibres nerveuſes. De combien de déſordres la décompoſition du ſang ne doit-elle pas être ſuivie ? Le plus conſidérable de tous eſt le défaut de nutrition : car le chyle, loin de régénérer les humeurs, s'altère & ſe décompoſe lui-même. Or, la machine ne recouvrant plus ſes pertes, & n'acquérant point avec quoi continuer ſes mouvemens, languit, s'affaiſſe & ſe détraque.

La fermentation eſt le moyen qu'emploie la nature pour décompoſer le ſang & les autres fluides du corps humain : elle conſiſte dans un mouvement inteſtin ou ſpontanée qui change les propriétés conſtitutives des corps, & opère de nouvelles combinaiſons par des lois qui lui ſont propres. On en trouvera un abrégé dans l'Introduction de cet Ouvrage. La fermentation eſt un feu caché dont l'effet eſt comparable à celui qui frappe nos ſens ; comme le feu élémentaire, elle volatiliſe tout ce qui eſt ſuſceptible de s'évaporer facilement. Le baume, la quinteſſence ou le phlogiſtique du ſang, qui forme l'agrégation des parties intégrantes de ce fluide, eſt de cette qualité : auſſi ſe diſſipe-t-il dès qu'il éprouve une augmentation de chaleur ; les autres princi-

pes se séparent, s'altèrent, & se dépravent tout-à-fait. Non-seulement ils ne sont plus propres, dans cet état, à pourvoir aux besoins de l'économie animale ; mais au contraire, ils lui font subir un grand nombre de dérangemens, de la manière qu'il est expliqué dans le cours de cet Ouvrage. Telle est la base de mon système sur l'origine des maladies purulentes & scorbutiques.

Je vous exhorte, MESSIEURS, à examiner cette matière avec la plus scrupuleuse attention ; à vouloir bien considérer que la fermentation est le moyen dont se sert la nature pour anéantir la modification de la matière, & l'employer à de nouvelles créations ; que la fermentation a bien des degrés, & qu'il n'est pas besoin que notre corps

ſoit embrâſé pour être la proie de cette cauſe de ruine, qui travaille quelquefois à notre perte ſourdement & avec lenteur.

Je finis en vous engageant, MESSIEURS, à ne pas renoncer à la guériſon des maladies opiniâtres, & même de pluſieurs de celles qui ſont regardées comme incurables. Si vous pouvez ſoumettre les malades à un régime également long & bien réglé; ſi vous pouvez captiver leur confiance aſſez long-temps pour leur faire prendre les remèdes ſimples & compoſés qui ſont néceſſaires pour faire rentrer les fluides & les ſolides dans l'ordre naturel; enfin, ſi vos procédés curatifs ſont établis ſur la connoiſſance exacte des cauſes du mal, je ne crains point de vous aſſurer que ni la goutte & le rhumatiſme, ni le

ſquirre & le cancer, ni les phthiſies & les différentes ulcérations intérieures, ne vous réſiſteront. Il faut, j'en conviens, beaucoup de patience & de conſtance, tant de la part du Médecin que de celle du malade, pour réuſſir : ſans ces conditions, les peines & les privations reſtent ſans fruit. Mais parce qu'il faut un an, deux même, ſi l'on veut, pour détruire une maladie, doit-on pour cela y renoncer ? Ce ſeroit faire un bien mauvais uſage de ſa raiſon, que de ſe déterminer à ſouffrir toujours, & à abréger infailliblement ſa vie, plutôt qu'à en paſſer une foible partie dans la gêne & l'abſtinence de certaines jouiſſances, qu'on ne goûte réellement que lorſque les organes ſont dans une diſpoſition harmonique.

Au reſte, on ne doit pas ſe laiſſer

décourager par ce long eſpace de temps : les cas où le ſuccès eſt ſi tardif, ſont bien rares. On trouve plus ordinairement le fruit de ſes privations & de ſes peines au bout d'un ou denx mois de traitement, qu'après une ou pluſieurs années. Il eſt vrai qu'il ne faut pas pour cela tout abandonner. La conſtitution ne pouvant être rétablie dans ſon état naturel, ſans être expoſée à de nouveaux & prochains dérangemens, que par une longue ſuite de précautions, on doit obſerver du régime pendant long-temps, & même quelquefois ſe faire pour toujours un nouveau genre de vie.

TABLE.

Nouvelle Théorie des Maladies Chroniques.

Introduction, page 1
Causes, 28
Effets, 71
Conséquences, 90
Traitement, 91
Analyse du Scorbut de Mer, 185
Dissertation sur la nature & l'origine des Maladies Nerveuses, 219
Recherches sur l'Origine & la guérison des Dartres, 261
Réflexions sur les Morts inopinées, & sur différens sujets importans, 307

Fin de la Table.

PRÉCIS

NOUVELLE THÉORIE DES MALADIES CHRONIQUES.

INTRODUCTION.

IL s'en faut bien que la Médecine, cet art si utile, l'un de ceux qui font le plus d'honneur à l'entendement humain, soit portée au point où elle ne laisse plus rien à desirer. Son imperfection tombe particulièrement sur une classe nombreuse de maladies, que les modernes ne connoissent guères mieux que les anciens, & dont le traitement

ne peut être dès-lors que fort équivoque : ce ſont les chroniques & habituelles, maux de longue durée, qui rendent la vie de ceux qu'ils affectent triſte & languiſſante, en la reſſerrant dans des bornes fort étroites.

Ceux qui ignorent combien il eſt difficile de faire un pas dans le ſentier ténébreux & myſtérieux de la nature, s'en prennent aux Médecins, & ſe permettent, tant ſur l'art que ſur ſes miniſtres, des déclamations auſſi ridicules qu'indécentes. Ce défaut de connoiſſances ne compromet nullement l'honneur & les talens d'une claſſe d'hommes fort éclairés, qui jouiſſent avec raiſon d'un rang honorable dans la ſociété. Il faut cependant convenir qu'il eſt bien fâcheux pour l'humanité qu'il règne tant de maladies contre leſquelles l'art ne peut preſque rien, quoiqu'elles ſe préſentent ſous des caractères peu effrayans qui laiſſent l'eſpérance, ſinon toujours d'une guériſon radicale, du moins dans les cas mêmes les plus graves, d'un

soulagement qui en approche beaucoup.

Un penchant naturel pour l'étude de la Médecine, une longue pratique exercée dans plusieurs climats, une application particulière & long-temps suivie sur les maladies dont il va être fait mention, m'autorisent à hasarder mon opinion sur leur essence, & à indiquer les moyens avec lesquels il convient de les combattre. Je me contenterai, pour le moment, de traiter cette matière en abrégé; mais je me propose de la reprendre bientôt pour l'étendre davantage, & tâcher de la développer complettement. Avant de commencer, je vais donner une notion générale des maladies.

On appelle de ce nom tous les dérangemens auxquels notre corps est sujet. Les maladies se divisent en deux classes: l'une comprend celles qui, semblables aux Volcans & aux éruptions souterraines, menacent tout-à-coup, par un embrâsement aussi violent que subit, la vie des individus qu'elles attaquent:

l'autre renferme celles qui, minant ſourdement à la manière d'un feu mal éteint ou caché ſous des cendres, ne laiſſent ſouvent apperçevoir leurs dégâts que lorſqu'il n'eſt plus poſſible d'y remédier. Les premières s'appellent aiguës ou ardentes; ce ſont les fièvres eſſentielles, les éruptions inflammatoires & les véritables inflammations. Les ſecondes ſe nomment chroniques ou habituelles, parce qu'elles ſont ordinairement d'une longue durée, & ne finiſſent le plus ſouvent qu'avec la vie.

Parmi ces dernières, il s'en trouve un aſſez grand nombre dont les cauſes ſont preſque entièrement ignorées; ce ſont celles qui proviennent d'un levain ou ferment particulier: telles ſont ſur l'habitude externe du corps, les dartres, les couperoſes, les éryſipèles périodiques, les clous ou furoncles, les gales opiniâtres, les ulcères invétérés, les éroſions au nez & ſur le viſage, les véritables chancres, tant à l'intérieur de la bouche qu'au dehors du corps; les

cancers, la carie des dents & des autres os, la chute précipitée des cheveux, les fluxions sur les organes de la vue & de l'ouïe ; enfin, toutes les éruptions cutanées, qui ne sont accompagnées ni de fièvre sensible ni de véritable inflammation : telles sont à l'intérieur les différentes espèces de douleurs vagues, de gouttes & de rhumatismes, les affections scorbutiques & scrophuleuses, les maux de nerfs, comme douleurs de tête ou migraines, vapeurs, mélancolie, manie, folie, paralysie ; les différentes espèces de phthisies ; les abcès ou dépôts intérieurs occasionnés par la congestion des matières purulentes ; les hémorrhoïdes, les fistules ; enfin la plupart de ces destructions sourdes & lentes, qu'on ne connoît le plus souvent que lorsque le mal est sans remède.

Ces diverses infirmités, quoiqu'en apparence d'une nature fort éloignée, dérivent presque toutes de la même source. C'est un vice plus ou moins actif, plus ou moins abondant, qui dé-

termine ces ſortes de déſordres. Les différences de tempérament, d'âge, de ſexe, de climat, de nourriture, lui font ſubir un grand nombre de modifications qui multiplient ſes effets, & le repréſentent ſous une infinité d'aſpects.

Toutes ces affections ſont d'une nature ſcorbutique : elles proviennent, comme le véritable ſcorbut, d'une altération & d'une décompoſition plus ou moins grandes des principes du ſang, déterminées par la préſence d'une matière ſaline & ſulfureuſe ; la diſſolution du ſang entraîne néceſſairement celle de la lymphe & des autres humeurs : de-là réſultent tous les maux qui viennent d'être énoncés.

Pour concevoir l'origine & le développement de ces maux, il faut prendre connoiſſance de la fermentation, l'unique moyen qu'emploie la nature pour détruire, & peut-être même pour créer.

La fermentation eſt une eſpèce de feu inviſible qui allume des incendies d'au-

tant plus dangereux, qu'ils reſtent quelquefois long-temps cachés avant qu'on les apperçoive, & qu'on puiſſe par conſéquent s'occuper des moyens de les éteindre. Si, comme le feu élémentaire, la fermentation manifeſtoit clairement ſes effets, on n'attendroit pas qu'elle eût fait de grands progrès pour lui mettre des entraves; & de cette manière, elle ne ſeroit jamais fort préjudiciable: mais en agiſſant, au contraire, ſous le voile des ténèbres & de l'obſcurité, ſur-tout dans l'économie animale, ce n'eſt pour l'ordinaire que lorſque ſes ravages ont été conſidérables qu'on reconnoît ſa préſence, & alors il n'eſt pas toujours poſſible d'en arrêter le cours.

Cependant ce feu caché n'eſt pas moins redoutable que celui qui frappe nos ſens. Comme le dernier, il ronge, il mine, il ſappe tout ce qui devient ſa proie; comme lui, il conſume, il détruit tous les êtres, & finit par les réduire dans l'état élémentaire. La fermentation eſt donc l'agent deſtructeur

dont se sert la nature pour anéantir les corps organisés. Cette destruction est plus ou moins prompte, suivant que la fermentation a plus ou moins de prise, & que les conditions qui la font agir se trouvent réunies. Ces conditions sont la chaleur, le repos & le libre accès de l'air. Il faut le concours de ces trois choses pour que la fermentation soit active & prompte ; mais l'absence d'une ou de deux n'empêche pas qu'elle n'ait lieu à la vérité avec plus de lenteur & moins d'énergie.

La fermentation se divise en trois degrés ou espèces : le premier s'appelle fermentation spiritueuse ; le second, fermentation acide ; & le troisième, fermentation putride.

Le premier degré est celui qui développe les esprits ardens, tels que l'esprit de vin. Le second donne le principe acide, tel que le vinaigre. Le dernier, qui est celui de la décomposition & destruction totale, dégage l'alkali volatil.

La fermentation putride est la seule

qui agiſſe ſur les ſubſtances animales, du moins d'une manière ſenſible. Il ſe peut faire que les deux autres la précèdent ; mais comme on ne s'en apperçoit pas, on eſt en droit d'en douter.

Le produit du troiſième période de la fermentation, eſt, comme il vient d'être remarqué, de l'alkali volatil. Ce période a lui-même des degrés. Je ſuppoſe, par exemple, qu'on lui en aſſigne trois, il ne faut pas croire que cette ſubſtance ſaline ſe dégage dans le premier.

Nous tirerons bientôt parti de ces principes généraux, pour expliquer la formation des maladies qui émanent d'un vice ou ferment, & qui ſont celles dont nous cherchons particulièrement à approfondir l'origine, juſqu'ici fort obſcure. Nous allons auparavant tâcher de faire connoître la digeſtion.

Le foyer principal de la fermentation dans l'économie animale, eſt dans l'eſtomac & les inteſtins. C'eſt-là qu'un peu plus de chaleur qu'il n'en faut, qu'un mélange mal aſſorti, que trop de séche-

reſſe ou d'humidité, que trop de mouvement ou de repos, que trop de calme ou d'agitation dans l'exercice des paſſions, allument un incendie qui ſe communique bientôt du tronc aux branches, & à toutes les parties de l'individu.

L'économie, pour ſubſiſter dans toute ſon intégrité, a beſoin de certaines règles qu'on ne ſauroit bleſſer ſans que l'harmonie des fonctions ſe trouve bientôt dérangée. Un point eſſentiel, c'eſt la manière dont s'exécute la réparation des pertes que font éprouver les frottemens : car le corps humain, ſemblable à une machine dont il faut huiler ou graiſſer les reſſorts, a beſoin d'une lubréfaction ſans laquelle la ſéchereſſe feroit bientôt rompre les pièces. La liqueur deſtinée à opérer cet arroſage doit être ſubtile, pure, & douée de toutes les propriétés que demande la délicateſſe de la machine : ſans quoi, les cordes ténues & déliées qu'elle doit arroſer, perdroient leur flexibilité & leur reſſort. Nous ne ſaurions donc apporter

assez d'attention dans le choix de nos alimens, relativement à leur qualité & à leur quantité, pour qu'un chyle doux, balsamique & analogue à notre constitution, remplace à propos les pertes que nous faisons sans cesse par l'insensible transpiration ; c'est-à-dire, par la décomposition & la dissipation de nos vieilles humeurs, à qui nous devons en faire succéder de nouvelles de même nature. Si nous omettons la plus légère des conditions requises pour que cette restauration soit parfaite, nous nous exposons infailliblement à subir des dérangemens de bien des genres.

La digestion est la métamorphose par laquelle nos alimens sont changés en chyle ou suc restaurateur. Il y a plusieurs systêmes sur cette importante fonction : les uns, assimilant le ventricule & les autres viscères qui servent à la digestion, à un moulin ou à des machines triturantes, veulent que la conversion des alimens en chyle se fasse par trituration ;

d'autres prétendent que la digeſtion eſt une véritable fermentation : ils donnent pour preuve de leur aſſertion la différence, tant en couleur qu'en qualité, du chyle avec les ſubſtances dont il eſt formé. D'autres enfin regardent la digeſtion comme une émulſion animale, & une ſimple extraction des ſucs nourriciers contenus dans la maſſe alimentaire. Voilà les ſyſtêmes les plus raiſonnables qu'on ait imaginés pour expliquer la fonction la plus eſſentielle du corps humain.

Quoiqu'on ne puiſſe pas, dans un ſimple précis, donner de l'extenſion à une matière également difficile & délicate à traiter, je vais prouver en peu de mots qu'il y a quelque choſe de vrai dans ces divers ſyſtêmes, qui néanmoins ne donnent point la véritable théorie de la digeſtion. On trouvera de plus grands détails ſur cette matière, dans l'Ouvrage que cet Extrait eſt deſtiné à annoncer.

1°. Il se fait du broiement dans la bouche ; donc le premier degré de la digestion s'opère par trituration.

2°. Si dans l'ordre naturel il ne s'établit pas une véritable fermentation au moment de la digestion, du moins y a-t-il une coction qui en approche beaucoup, par laquelle les alimens sont absolument décomposés & convertis dans une substance dont les propriétés ne sont plus les mêmes. On ne sauroit nier cette métamorphose ; puisque la digestion dénature tellement certains poisons pris à l'intérieur, qu'ils perdent leurs qualités nuisibles, tandis que, reçus immédiatement dans le sang par une incision, une piqûre ou une morsure, ils donnent lieu aux accidens les plus graves. Par exemple, on pourroit prendre impunément du venin de vipère à l'intérieur, si toutefois la bouche & les premières voies n'étoient point ulcérées, pendant qu'introduit au dehors par une plaie, il feroit promptement périr. Que conclure de-là, sinon que dans le pre-

mier cas, le poiſon a été changé & même dénaturé par la digeſtion, & que dans le ſecond il produit ſes pernicieux effets, en coagulant le ſang & en arrêtant promptement ſon cours?

La fermentation étant un mouvement par lequel les ſubſtances qui en ſont atteintes ſe trouvent décompoſées & converties dans d'autres d'une nature hétérogène, il eſt évident que la digeſtion s'opère par un moyen qui en approche beaucoup, puiſque, comme la première, elle change & dénature tout ce qui lui eſt ſoumis.

3°. L'émulſion animale ou l'extraction des ſucs ſe trouve auſſi dans la digeſtion. En effet, le balottement continuel des viſcères abdominaux, ſéparant la partie la plus ténue des alimens de leur marc, comme on l'exécute artificiellement à l'égard des véritables émulſions par le moyen de la preſſion, cette partie enfile les veines lactées ou vaiſſeaux chylifères, comme ſi elle avoit été ſoumiſe à un preſſoir & paſſée au tamis; mais

néanmoins ces différens systêmes n'expliquent point d'une manière satisfaisante la fonction de l'estomac.

On pourroit comparer la digestion à l'ébullition qu'on fait subir à certains vins pour les conserver doux, & empêcher que la fermentation, abandonnée à elle-même, ne leur donne trop d'ardeur ou d'acidité. La nature emploie un moyen mixte dans l'élaboration du chyle, assez analogue à celui dont on se sert artificiellement pour contenir la fermentation. Ce moyen tient un peu de cette dernière; mais beaucoup plus de la coction, ainsi que les anciens l'ont très-bien observé avant nous. Le défaut d'air libre & de repos, deux conditions essentielles pour que la fermentation s'exécute facilement, est sans doute ce qui procure le chyle par un moyen qui en diffère un peu, sur-tout lorsque nous nous livrons assez au travail ou à l'exercice volontaire du corps.

Il ne faut pas prendre ici le terme de coction avec sévérité; ce n'est sûrement

point le degré de l'eau bouillante qui cuit nos alimens. Le tiſſu délicat de nos viſcères ne ſauroit, à beaucoup près, ſupporter une chaleur qui détruit même à l'extérieur des parties bien plus difficiles à pénétrer. Mais il ne faut pas, d'un autre côté, quatre-vingts degrés de chaleur pour opérer la coction des ſubſtances dont nous nous nourriſſons. Le bain-marie, qui n'eſt que de quarante, ſuffit pour cuire les viandes, le poiſſon, les fruits, les légumes, & preſque tout ce qui ſert à notre ſubſiſtance, pourvu qu'on y emploie le temps néceſſaire. Je conviens que la chaleur animale n'eſt pas tout-à-fait auſſi forte que le bain-marie; mais, outre qu'il s'en faut peu, puiſqu'elle va dans certains ſujets juſqu'à trente-quatre & trente-cinq degrés, elle eſt ſecondée par des agens qui ſuppléent au ſurplus. D'ailleurs la plupart de nos alimens, particulièrement les plus indigeſtes, ayant déja ſubi l'action du feu quand nous les prenons, il eſt clair qu'une moindre chaleur

ſuffit pour les diſſoudre, pourvu qu'on laiſſe écouler un temps ſuffiſant. Or, c'eſt ce qui arrive toutes les fois que nous ne prenons point de nourriture avant que la dernière ſoit digérée; c'eſt-à-dire, toutes les fois que nous ne troublons point la nutrition.

Pour aider la coction à extraire les ſucs nourriciers des alimens, la nature a eu la précaution de pourvoir les viſcères qui ſervent à la digeſtion de liqueurs fort pénétrantes ou d'eſpèces de diſſolvans, qui, en s'inſinuant juſque dans les parties les plus indiſſolubles de la maſſe alimentaire, les puiſſent fondre & atténuer. Elle a eu en même temps la ſage prévoyance de donner à ces digeſtifs la propriété de mélanger & de combiner les différens principes les uns avec les autres; comme l'aqueux, l'huileux, le muqueux, le ſalin, &c.; de manière à ne faire qu'un même tout, qui eſt le chyle.

Ces liqueurs ſont la ſalive dans la bouche, les ſucs gaſtriques dans l'eſto-

mac, le pancréatique & la bile dans les intestins : car on pourroit diviser la digestion en trois degrés, dont le premier s'opère dans la bouche, le second dans le ventricule, & le troisième dans le canal intestinal. Ces dissolvans diffèrent peu, quoiqu'ils soient plus actifs les uns que les autres : ils semblent acquérir de la force à mesure qu'ils se succèdent, & qu'ayant à pénétrer des substances plus denses & plus compactes, leur fonction devient plus difficile. La salive est le plus doux de ces dissolvans ; aussi n'est-elle destinée qu'à préparer la digestion. Les sucs gastriques sont après elle les moins actifs ; ils ne doivent agir que sur les parties des alimens les plus tendres & les plus faciles à diviser. Le pancréatique & le bilieux ont beaucoup plus d'énergie ; ce qui n'est pas surprenant, puisqu'ils sont faits pour achever la dissolution des alimens.

Les auxiliaires de la digestion sont regardés comme savonneux; parce que, comme ce mixte, ils ont la propriété

de diſſoudre les matières graſſes, de les diviſer, de les atténuer, de manière à les rendre miſcibles avec toutes ſortes de ſubſtances & de fluides, même avec l'eau.

La ſalive paroît être à la vérité d'une nature ſavonneuſe, ainſi que les ſucs gaſtriques qu'elle fournit en partie; mais le pancréatique & le bilieux ſemblent bien plus tenir du foie de ſoufre, eſpèce de diſſolvant encore plus fort que le ſavon, avec lequel il a néanmoins beaucoup d'affinité. On conviendra que la couleur jaune & noirâtre de la bile, que ſa fétidité, que ſa propriété de noircir les métaux blancs, établiſſent une grande analogie entre elle & le foie de ſoufre qui a ces mêmes propriétés. Le ſuc pancréatique, qui diffère peu de la bile, a auſſi ces qualités; il eſt vrai qu'il les poſſède à un moindre degré. Il ne faut pas cependant s'imaginer qu'il y ait du foie de ſoufre & du ſavon entièrement formés dans l'économie animale : les parois des viſcères où ſe pré-

parent & ſe répandent les liqueurs diſſolvantes de la digeſtion, n'étant défendus que par de ſimples mucilages qui les lubréfient, ils n'auroient pu réſiſter à la cauſticité de ces mixtes, ſi les agens de la digeſtion avoient été de véritables ſavons ou foies de ſoufre : car ſi on emploie quelquefois ces derniers à l'intérieur, pour remédier à des déſordres, c'eſt à petite doſe, avec des correctifs, & pendant un eſpace de temps limité. D'ailleurs il eſt conſtant qu'il ne ſe trouve point d'alkali entièrement développé dans le corps humain, & ſans lui il ne ſauroit y avoir ni ſavon ni foie de ſoufre. Les diſſolvans de la digeſtion ne peuvent donc avoir qu'une tendance à l'état ſavonneux & ſulfuréo-hépatique.

Après avoir expliqué ſuccintement la digeſtion, nous allons tâcher de développer les véritables cauſes des déſordres qui réſultent de ſes dérangemens. En appuyant cette nouvelle Théorie ſur une baſe & ſur des principes ſolides,

peut-être parviendrons-nous à établir des remparts capables de préſerver de l'attaque de l'ennemi, ou de le repouſſer s'il a ſu les franchir.

D'après l'explication que nous venons de donner de la digeſtion, la coction par laquelle elle s'opère eſt fort voiſine de la fermentation : elles ſe touchent même pour ainſi dire ; &, pour peu que le mélange nutritif ſoit trop incendiaire ou fermenteſcible, qu'il ſéjourne dans les premières voies plus qu'il ne faut, qu'il ne ſoit pas agité par aſſez de mouvement, que la chaleur naturelle ſe trouve augmentée ou diminuée, que l'air qu'on reſpire ne ſoit pas aſſez pur ou aſſez élaſtique, que l'exercice des paſſions ſoit trop violent, elles ſe joignent & communiquent enſemble. L'harmonie de la ſanté ſe dérange alors, & il s'engendre ce qu'on appelle accidens, déſordres, léſions de fonctions ou maladies. Voici de quelle manière nous concevons que ces dérangemens arrivent.

La digeſtion venant à s'opérer par

fermentation, & non par la coction qui lui eſt propre; ce qui arrive ordinairement par l'influence des cauſes qui viennent d'être rapportées, le chyle qui en réſulte eſt âcre, mordant, & conſéquemment privé des qualités requiſes pour opérer une bonne nutrition. Si la fermentation a été forte ou longue, les ſucs des alimens portent dans le torrent de la circulation une cauſe d'incendie fort dangereux; il s'allume des fièvres & des inflammations. Si au contraire le mouvement inteſtin ou fermentatif a été court & léger, le chyle, peu altéré & foiblement imprégné de matières putrides, provoque ſeulement quelques petites effervescences qui, dans bien des cas, n'accélèrent pas même d'une manière ſenſible le cours des fluides. Les accidens qui en proviennent ſont dès-lors de peu de conſéquence; à moins qu'il ne s'accumule lentement des matières morbifiques, pour aller fondre enſuite tout-à-coup ſur une ou pluſieurs parties. L'on conçoit aiſément que ſi

dans ces ſortes de cas les parties ſur leſquelles tombe le fardeau ne ſuccombent pas tout-à-fait, elles ſont au moins fort opprimées & dans un danger éminent.

Il ne faut pas croire que le corps humain ne ſoit ſujet à éprouver de la fermentation que dans ces cas de fortes efferveſcences qu'on nomme fièvres, où il eſt comme embrâſé. Il ſe trouve une infinité de circonſtances, où, ſans aucune apparence d'incendie, il eſt dévoré par un feu lent qui le mine ſourdement, le conſume peu à peu, & ſappe ſes fondemens, en détruiſant les deux principes dont il eſt formé, le fluide & le ſolide. La fermentation, quoique moins animée dans ces ſortes de cas que dans la fièvre, n'en eſt pas moins certaine & dangereuſe.

Le produit de la fermentation des ſubſtances animales eſt, comme nous l'avons avancé, d'une nature alkaline; il ne ſe dégage point, à la vérité, de véritable alkali dans les corps vivans:

le principe de vie ſeroit détruit auparavant que le ſel, l'un des primitifs, fût formé; mais il s'y développe une matière alkaleſcente & ſulfureuſe qui en approche beaucoup. Tel eſt le pus & les différentes matières putrides ou purulentes qu'on trouve dans les plaies, dans les dépôts, dans les ulcères, dans les puſtules de toutes les éruptions & affections exanthématiques : telle eſt la matière appelée peccante & morbifique, le levain, le vice, le virus ou le ferment de la plupart des maladies, tant internes qu'externes. Dans les premières, le principe nuiſible & étranger ſe fixe ſur des viſcères ou ſur des parties dont les fonctions ſont importantes; dans les ſecondes, il ſe dépoſe à la ſuperficie. Il eſt d'autant plus à craindre dans le premier cas, qu'il peut reſter long-temps ignoré, & cauſer par-là des préjudices irréparables. Il n'eſt pas tant à redouter dans le ſecond, parce que ſon effet eſt viſible, & que les parties qu'il attaque ne ſont pas ſi eſſentielles

à

à la vie : mais il l'eſt cependant aſſez pour mériter toute notre attention ; parce que l'extérieur, communiquant avec l'intérieur, on doit appréhender que ſon dégât ne gagne de l'un à l'autre. Ainſi, dès qu'on parvient à reconnoître la préſence d'une matière peccante quelconque, on doit auſſitôt apporter tous les ſoins imaginables pour la détruire & en purger l'économie.

Le pus eſt donc le produit des matières impures & putrides, qu'une ou pluſieurs digeſtions où il s'eſt introduit de la fermentation, ont fait paſſer dans le ſang. La nature, qui fait toujours des efforts pour ſe débarraſſer de ce qui lui eſt contraire, anime auſſitôt le mouvement circulaire du ſang. Cette accélération dans le cours des fluides, fond & atténue ces matières groſſières ou cette eſpèce d'écume, & élabore de véritable pus, qui eſt tantôt jeté à la circonférence, tantôt dépoſé à l'intérieur, ſuivant que les forces centrales ſont plus ou moins conſidérables.

Le pus eſt une matière alkaline où l'on reconnoît deux principes ; l'un huileux ou ſulfureux, & l'autre ſalin : c'eſt un alkali volatil à demi formé, & combiné avec une huile empyreumatique qui lui ſert de baſe & affoiblit ſa cauſticité. Ce produit du troiſième degré de la fermentation, eſt donc une eſpèce de foie de ſoufre, qui doit plus approcher du véritable que la bile & le ſuc pancréatique : car, bien que ces deux liqueurs ſoient au moins alkaleſcentes, elles ne ſont pas ſi proches de la putréfaction & de leur décompoſition totale, que le pus & les autres matières ſuppurantes.

Je ne prétends pas inſinuer ici que le développement du pus & des autres matières purulentes ne s'opère que par le dérangement des digeſtions : je ſais très-bien qu'un air imprégné de principes étrangers & nuiſibles en porte ſouvent le germe dans les poumons, d'où il paſſe bientôt dans les ſaines humeurs ; qu'une tranſpiration arrêtée ou dimi-

nuée retient à l'intérieur des matières déja à demi putréfiées, qui ſont très-propres à lui donner naiſſance : ce ſont les débris des humeurs uſées & décompoſées par le frottement, dont la tranſmutation en pus eſt auſſi prompte que facile ; que des alimens altérés, comme des viandes & du poiſſon corrompus, du fromage trop fermenté, les légumes & les fruits d'un ſol fangeux & putride, que les champignons & les truffes qu'on cueille après leur maturité ou qui ſont mal conſervés, &c. introduiſent dans les premières voies les matériaux d'un pus preſque tout formé ; enfin, qu'on reçoit immédiatement dans le ſang, par la contagion, le levain de toute eſpèce de pus, de virus & de matières purulentes, c'eſt-à-dire, par la communication de l'air, ou par l'attouchement de parties ſouillées contre de ſaines. Ce germe, une fois reçu, tend à aſſimiler à ſa nature tout ce qui eſt ſain, & à tout dépraver,

ſi on ne s'y oppoſe promptement & efficacement.

La décompoſition du ſang en pus & en matières purulentes, ſe fait donc de deux manières : 1°. par la fermentation qui s'allume ſpontanément dans les premières & les ſecondes voies ; 2°. par l'introduction de miaſmes ou de principes putrides qui pénètrent dans le ſang, tantôt par la reſpiration, tantôt par la déglutition, tantôt par le contact d'un individu ſouillé contre un autre qui ne l'eſt pas, ou par l'impureté de l'air.

Cauſes.

Le pus, le virus, le levain, le ferment, les matières peccantes ou morbifiques, qui ſont toujours d'une qualité alkaline ou alkaleſcente, ſont, comme il eſt aiſé de juger d'après ce qui vient d'être dit, la cauſe immédiate des maladies putrides, purulentes & ſcorbutiques ; de celles qui proviennent d'un levain quelconque, de celles qui réſul-

tent de l'altération & de la désunion des principes du sang.

Ces matières étant produites par une véritable fermentation, ou par des effervescences qui n'en diffèrent que par l'intensité, il est évident qu'un mouvement spontané dans les fluides est la cause prochaine de ces sortes de maux.

Les causes secondaires ou déterminantes sont, 1°. l'affoiblissement de l'estomac, & du mouvement spiral ou péristaltique des intestins; 2°. une nourriture mal choisie ou trop abondante; 3°. le dérangement de la transpiration; 4°. la surabondance & l'exaltation de la bile; 5°. le défaut de travail ou d'exercice volontaire, ainsi que leurs excès; 6°. un air intempéré & chargé de principes étrangers; 7°. les affections tristes ou véhémentes de l'ame; 8°. le travail de corps & d'esprit auquel on se livre trop tôt après avoir mangé, & le défaut de sommeil ou son excès.

Le pus, le virus, le ferment, &c. constituent la cause immédiate des

maladies purulentes & ſcorbutiques.

Le pus, & les différentes eſpèces de matières putrides, ſont le produit de la fermentation qui ſe développe dans le corps humain. Ces matières réſultent d'une portion des ſaines humeurs qui, s'étant dépravées & converties dans de nuiſibles, forment un véritable poiſon pour le principe de vie. Ce vice eſt d'une nature alkaline, ainſi que le ſont toutes les combinaiſons qu'opère la fermentation putride. L'alkali volatil n'y eſt point à la vérité complétement dégagé; mais les principes de ce ſel ſont contenus & à demi formés dans ce nouveau compoſé. Une eſpèce d'huile empyreumatique, & de matière ſulfureuſe dans leſquelles il ſe trouve enveloppé, l'empêchent de manifeſter ſa préſence par ſes véritables caractères.

Quoique le pus & les matières purulentes n'aient pas, à beaucoup près, la cauſticité de l'alkali, elles en ont cependant aſſez pour cauſer des éroſions & une infinité d'autres accidens analo-

gues à celui-là. Rien n'attaque plus directement & plus grièvement la vie animale, & végétale que ces principes étrangers. Non-seulement la putréfaction nous fait périr, mais elle fait subir le même sort aux animaux, aux arbres & aux plantes qui deviennent sa proie. La nature n'a que ce moyen & le secours du feu pour faire rentrer la matière combinée dans le chaos, & travailler à de nouvelles productions. Ce moyen ne peut même guères être regardé comme distinct du feu élémentaire, puisqu'il est lui-même un feu caché qui mine & consume insensiblement, ainsi que l'autre le fait d'une manière visible.

La putréfaction a des degrés qui hâtent ou retardent la ruine des corps qu'elle attaque, suivant qu'elle a plus ou moins de force; tantôt elle n'affecte qu'une partie, un membre, ou une portion limitée d'un individu : c'est par un abcès, un ulcère, une fistule, une carie, &c. qui laissent subsister, pendant quelque temps, l'harmonie des

fonctions, s'ils n'ont point leur siège dans des parties internes & essentielles à la vie ; mais, comme les différentes pièces qui composent la machine communiquent ensemble, ce qui ne sembloit d'abord attaquer qu'une division, menace bientôt le tout. D'autres fois elle gagne subitement l'habitude générale : c'est par une fièvre, une éruption inflammatoire ou une véritable inflammation, qui mettent incontinent la vie dans le plus grand danger.

Non-seulement la fermentation engendre les différentes espèces d'ulcérations, les fièvres, les éruptions & les inflammations ; mais elle est la cause de la plupart des autres maladies, tant aiguës que chroniques. Qu'on considère attentivement les différentes infirmités, tant vives que lentes, qui affligent le genre humain, à l'intérieur ou à l'extérieur, on trouve dans presque toutes des marques de corruption, excepté dans celles qui proviennent de causes accidentelles ; encore la pourriture y est-elle fort à

appréhender. Par exemple, dans les meurtrissures & les contusions des chairs, dans les fractures & les luxations des os, la gangrène & la carie, qui sont des produits immédiats de la putréfaction, ne sont-elles pas fort à craindre? La fermentation, soit prompte, soit lente, est sans contredit le plus terrible ennemi que nous ayons à redouter, & celui par conséquent que nous devons chercher à éviter avec le plus de soin.

Les maladies purulentes & scorbutiques ne sont pas celles où la putréfaction a le moins d'influence, puisqu'elles sont dues à l'altération, à la dépravation & à la décomposition des humeurs, qui ne peuvent être dénaturées ou perverties que par un mouvement de fermentation. Quoi de plus propre à en convaincre que les taches, les pustules, les gales, les croûtes, les érosions, les chancres, les dépôts, les ulcères, & les autres symptômes qui les accompagnent? La putridité ne manifeste-t-elle pas évidemment sa présence dans tous

ces accidens ? N'y reconnoît-on pas clairement l'effet & l'empreinte du pus, des différentes espèces de matières purulentes, & les véritables signes de la putréfaction ?

La fermentation est la cause prochaine des affections purulentes & scorbutiques, ou putrides lentes.

La fermentation peut se définir en général, un mouvement spontanée qui décompose les corps qu'il attaque pour en former de nouveaux, lesquels diffèrent entièrement des premiers. Le troisième degré de la fermentation détruit, sans produire autre chose qu'une substance âcre, mordante & corrosive. Il décompose les fluides du corps humain, les dissout, & les réduit dans une matière saline & sulfureuse ; il dessèche, corrode les solides, & finit par anéantir leur organisation. Nous nous sommes suffisamment étendus sur la fermentation; il s'agit maintenant d'examiner les causes qui la font agir dans l'économie animale.

1°. L'affoiblissement de l'estomac, & du mouvement spiral ou péristaltique des intestins. Rien n'est plus propre à développer la fermentation dans le corps humain, que le défaut d'action & de mouvement. Or, le ressort des viscères qui servent à la digestion ayant été affoibli, soit par des excès dans le régime, soit par de grandes fatigues, soit par les affections tristes de l'ame, soit par l'abus des choses non naturelles, les alimens croupissent dans les premières voies, y subissent un mouvement de fermentation, & le chyle qui en résulte a un caractère alkalin.

L'estomac & les intestins sont des espèces de cuisines ou de laboratoires où se préparent les sucs destinés à entretenir les mouvemens du corps. Pour que l'élaboration de ces sucs puisse être parfaite, il faut que ces viscères soient dans un mouvement perpétuel; afin que la masse alimentaire se trouve agitée, mélangée & promptement digérée. Si les alimens venoient à faire

un trop long séjour dans les premières voies, ils subiroient un mouvement intestin sur eux-mêmes, qui les altéreroit & les rendroit impropres à opérer une bonne nutrition. D'après les principes que nous avons posés, il est indubitable que cela arrive toutes les fois que le balottement & la contraction des fibres musculaires du ventricule & des intestins ne sont pas assez actifs pour diviser, atténuer & dissoudre les substances alimentaires, en exprimer le chyle, & lui faire enfiler les veines lactées; pour chasser l'air qui se dégage dans la digestion, & expulser les *fèces* ou résidus qui ne peuvent que se corrompre & devenir nuisibles en séjournant trop long-temps. On est exposé à tous ces inconvéniens, quand les viscères digestifs sont paresseux, quand leur élasticité est diminuée, quand ils ont perdu de leur chaleur naturelle, & que leurs fonctions sont fort ralenties.

2°. Une nourriture mal choisie ou trop abondante. Les alimens qui ne sont

point appropriés, & ceux qu'on prend en trop grande quantité, peuvent également nuire. Pour élaborer un bon chyle, il faut que la nourriture convienne au tempérament, & que les viscères n'en soient point surchargés. Si elle pèche par la qualité, elle fait passer dans la masse des fluides des sucs qui, bien loin de les régénérer, y portent le trouble & le désordre. Quand la nourriture est bonne, mais qu'on en prend trop à-la-fois, il arrive aussi des accidens; on dilate par-là l'estomac & les intestins, au point de leur faire perdre leur élasticité, ou du moins de l'affoiblir considérablement: il arrive alors que la masse alimentaire croupit & séjourne dans les premières voies; qu'elle éprouve un mouvement spontanée ou fermentatif; que le chyle qui en résulte est vicié, & qu'il va causer divers désordres dans les secondes voies.

Une autre cause de fermentation à laquelle l'excès de nourriture donne lieu, & qu'aucun Auteur ne me paroît

avoir saisie jusqu'ici, c'est la plénitude de tout le système vasculaire, qui ne peut admettre de chyle jusqu'à ce qu'il ne s'y soit fait du vuide. Comme on continue néanmoins à prendre de la nourriture, tant parce que les viscères en demandent, que parce qu'on est entraîné par la loi de l'habitude qui veut qu'on mange deux ou trois fois par jour, les alimens dont les sucs ne trouvent point d'issue pour passer dans les secondes voies, parce que la plénitude règne jusque dans les vaisseaux chylifères, séjournent dans les premières jusqu'à ce qu'il ne se soit fait un peu de place. Or ce séjour ne sauroit avoir lieu sans qu'ils s'altèrent en éprouvant de la fermentation (1).

Il est impossible de déterminer préci-

(1) Il faut donc attendre que les premières voies se soient vuidées pour prendre de nouvelle nourriture, & se livrer suffisamment à l'exercice pour qu'il se fasse des déperditions, & que le chyle puisse être versé dans le torrent de la circulation.

fément la quantité & la qualité de la nourriture qui convient à chaque individu : cela dépend d'une infinité de circonſtances qui varient à l'infini. Il faudroit avoir une connoiſſance exacte des divers tempéramens, du travail ou des exercices volontaires auxquels on ſe livre, pour preſcrire là-deſſus des règles certaines ; encore pourroit-il y avoir des erreurs. En général, tout ce que nous offre la nature pour ſubſiſter eſt bon en ſoi-même ; il ne s'agit que de ſavoir en faire uſage. Il n'eſt perſonne qui ne conçoive que ceux qui mènent une vie oiſive & délicate ne peuvent pas digérer des féves, du lard & de groſſes graiſſes, comme les laboureurs & tous ceux qui ſe livrent à des travaux pénibles ou à de violens exercices ; que les jeunes gens, dont la fibre doit être ſouple, pour que le développement & l'extenſion puiſſent facilement avoir lieu, ne doivent pas faire uſage des ſpiritueux, des toniques & des ſtomachiques comme les vieillards, dont la fibre affoiblie ou

détonnée a beſoin d'aiguillons & de ſtimulans ; que le ſexe, le climat, le tempérament & les différentes poſitions où l'on ſe trouve, apportent encore d'autres différences. L'homme qui eſt infirme ou convaleſcent, ne doit pas ſe régler ſur celui qui ſe porte bien. Les gens naturellement foibles & délicats, ne doivent pas ſe permettre toutes les jouiſſances auxquelles les tempéramens robuſtes peuvent impunément ſe livrer. Ceux qui ſont d'une conſtitution ardente doivent avoir ſoin de ſe tempérer ; ceux au contraire dont le tempérament eſt froid & humide, doivent prendre une nourriture ſèche & active. Les perſonnes qui ont du chagrin, ne doivent pas ſe conduire comme celles qui vivent dans la joie & le contentement.

Il n'eſt pas également difficile de fixer la doſe & de déterminer l'eſpèce de nourriture qui convient aux perſonnes atteintes du vice ſcorbutique. Chez elles les viſcères ſont affoiblis ; il faut par

conséquent qu'elles se résolvent à prendre peu de nourriture à-la-fois, & à avoir l'attention de ne s'alimenter qu'à proportion qu'elles digèrent : car autrement elles troubleroient la nutrition, & donneroient lieu par-là à bien des accidens graves. Il est aussi facile de faire le choix de leur nourriture, que d'en régler la quantité. Il y a de l'alkalescence & un principe de corruption dans la masse de leurs fluides ; il faut par conséquent que des sucs frais, tempérans, propres à arrêter la dépravation des humeurs & à rallier les principes désunis, fassent la base de leur subsistance. D'après ce qui vient d'être dit, la viande noire & faisandée, le poisson salé, les œufs, les champignons, les truffes, les stimulans, les épiceries, les spiritueux, & les autres boissons actives ne sauroient convenir ; les viandes blanches, le poisson frais, les légumes, le lait, les fruits, sont ce qu'il faut préférer.

3°. Le dérangement de la transpira-

tion. Les liqueurs qui ſont employées à lubréfier les nerfs, les muſcles, les tendons, les membranes, les ligamens, les cartilages, les os, & les différentes parties qui entrent dans la ſtructure du corps humain, ſe décompoſent par le frottement, & ſe volatiliſent par une infinité de petites ouvertures imperceptibles qui ſont répandues ſur toute l'habitude externe du corps humain. Pendant qu'il ſe trouve une exacte balance entre les déperditions & la régénération des ſucs deſtinés à les remplacer, l'ordre ſe maintient, & les choſes ſubſiſtent dans leur état naturel : mais auſſitôt que cette proportion eſt rompue, l'équilibre ſe dérange, & l'harmonie des fonctions ceſſe en même temps.

L'ordre que la nature a établi pour mettre notre corps à l'abri de la corruption, conſiſte à renouveler & à rafraîchir continuellement les fluides. A meſure que les humeurs atténuées par le frottement ſe perdent par la tranſpiration, les ſucs des alimens les rempla-

cent ; & par cette succession perpétuelle, les fluides ne vieillissent point dans le corps.

Une pareille disposition étoit bien essentielle. En effet, si la masse des humeurs ne se purge pas de tout ce qui lui devient étranger, & si elle n'est pas convenablement rafraîchie par l'accès d'un nouveau chyle, il est fort à appréhender que la fermentation ne s'y glisse, & qu'il ne s'y développe des principes putrides. Une fois que l'alkalescence s'est introduite dans le sang, le genre nerveux & toutes les parties solides se trouvent bientôt affectées. La chaleur qui résulte de la fermentation, & l'acrimonie que cause le principe alkalin qui se dégage, déterminent une effervescence très-grande dans les fluides, dessèchent, tendent & corrodent les nerfs ; de-là des accidens de tous genres & l'affection scorbutique (1).

(1) L'agitation dans les fluides, à laquelle la fermentation donne lieu, brouille & mélange

Il y a deux sortes de transpiration, l'une sensible, & l'autre insensible. La première est celle qui se manifeste par les sueurs, & qui ne s'exécute facilement que lorsqu'il règne de la chaleur ou que les exercices du corps sont violens. La seconde s'opère d'une manière insensible, ou du moins elle ne s'apperçoit qu'à l'aide du microscope. C'est la meilleure, en ce qu'elle est toujours égale, & n'est point, comme l'autre, sujette à des diminutions ou à des augmentations qui rompent l'équilibre & causent des accidens aussi graves que fréquens : car si la

---

toutes les humeurs. Lorsque cette confusion arrive, les sécrétions & les excrétions s'exécutent fort imparfaitement. La bile, cette liqueur dissolvante & alkaline, pince & mord les nerfs : ceux-ci se contractent, se resserrent, diminuent la capacité du cœur & de tout le système vasculaire. Alors la circulation ne peut se faire dans les tubes capillaires, & les gros vaisseaux se trouvent surchargés. Cet état, où les sécrétions & les excrétions sont arrêtées, plonge la vie dans le plus grand danger.

transpiration est excessive, elle dessèche, enflamme ou épuise; si au contraire elle n'est pas assez forte, elle donne lieu à des engorgemens, à des stagnations, & à des dépôts dont les suites sont ordinairement très-fâcheuses: enfin, le défaut de transpiration ou son excès peut occasionner toute sorte de désordres.

La digestion est peut-être la fonction qui se dérange le plus facilement, quand la transpiration n'est pas bien réglée. Si elle n'est pas suffisante, les principes étrangers qui auroient dû sortir, vont vicier les sucs gastriques & les autres agens de la digestion: ceux-ci altérés, ne peuvent plus fournir le secours nécessaire à l'estomac & aux intestins. Imprégnés de molécules salines & putrides, ils ne font qu'irriter ces viscères, forcer le ton des nerfs, & causer de l'érétisme. Lorsque la transpiration est trop considérable, elle appauvrit la masse des fluides, dessèche & raccornit les solides. Les viscères digestifs perdent

leurs dissolvans, tombent dans l'atonie & le relâchement. S'il est essentiel, par rapport à eux, que la transpiration s'exécute convenablement pour qu'ils perdent leur phlegme surabondant, & que les dissolvans puissent acquérir une énergie suffisante, il ne l'est pas moins que cette même transpiration ne soit pas excessive; car autrement ils tomberoient dans l'épuisement, & deviendroient incapables de remplir leurs fonctions, par la raison que les bons sucs s'évaporent comme les mauvais.

Les parties internes de notre corps sont également susceptibles de transpiration que les externes. Quand on fait l'ouverture d'un cadavre, on trouve une assez grande quantité de phlegme dans la capacité de la poitrine, qui n'est autre chose que la matière de la transpiration qui s'y est déposée. Les intestins & l'estomac sont fort humides, & abreuvés d'une eau qui provient aussi de la matière transpirante. Quand on ouvre un animal vivant, ou immédia-

tement après l'avoir tué, on apperçoit une vapeur considérable qui continue à se volatiliser jusqu'à ce que la chaleur soit éteinte. Il est donc certain qu'il se fait de la transpiration à l'intérieur comme à l'extérieur du corps.

Le défaut de transpiration des entrailles est, à mon avis, une des causes qui concourent le plus souvent à engendrer le scorbut. Quand on est d'un tempérament disposé à contracter cette maladie, & qu'on se nourrit d'alimens trop échauffans, voici ce qui arrive: l'estomac & le canal intestinal se dessèchent, se tendent & se raccorniſſent; la digestion ne peut s'opérer; & les substances alimentaires faisant un trop long séjour dans les premières voies, y subissent un mouvement spontanée qui donne au chyle un caractère alkalin. La transpiration ne peut avoir lieu dans ces parties trop serrées; les matières qu'elle devroit enlever séjournent & se corrompent. Si la nourriture, au lieu d'être stimulante ou échauffante, est,

au contraire, trop froide & trop humide, elle relâche les fibres nerveuſes des viſcères abdominaux, rend ceux qui ſervent à la digeſtion incapables d'agiter & de mouvoir aſſez la maſſe alimentaire pour former un bon chyle, & donnent lieu à une ſtagnation où il ſe gliſſe auſſi de la fermentation. D'ailleurs ce relâchement rend la tranſpiration impoſſible, parce que le ton des nerfs n'eſt pas au point où il faut qu'il ſoit pour que la force expulſive & centrifuge puiſſe produire ſon effet. La matière de la tranſpiration ſéjourne donc ici comme dans le cas contraire : elle donne lieu à peu près aux mêmes accidens, puiſque dans l'un & l'autre cette matière fermente & dégage de l'alkaleſcence. Il me ſemble que juſqu'ici on n'a point aſſez apperçu cette cauſe de ſcorbut.

La tranſpiration locale, c'eſt-à-dire, celle qui ſe fait viſiblement aux pieds, aux mains, à la tête, ſous les aiſſelles ou dans quelque autre partie, n'eſt pas celle

celle qui eſt le plus conforme aux vues de la nature : elle indique une gêne & un ſerrement dans les autres parties, qui ne permettent pas que la tranſpiration inſenſible ait lieu. C'eſt un avertiſſement pour détendre & ramollir les ſolides, afin que la tranſpiration, ſurtout l'inſenſible, redevienne générale ; autrement, les matières groſſières que le rétréciſſement des pores ne ſauroit laiſſer paſſer, même par les parties les moins ſerrées, ſéjourneroient dans la maſſe du ſang, y développeroient de la fermentation, lui feroient prendre un caractère alkalin, & engendreroient le ſcorbut.

4°. La ſurabondance & l'exaltation de la bile. La bile eſt un des diſſolvans qui ſervent à la digeſtion. Pendant que cette humeur n'eſt ni trop abondante ni trop active, elle eſt la ſource de la force & de la ſanté ; mais auſſitôt qu'elle pèche par ſurabondance ou par dépravation, elle devient la cauſe des plus grands déſordres.

Pour bien connoître les avantages & les préjudices qui réſultent de la bile, il faut ſavoir quelle eſt ſa compoſition. La bile eſt généralement regardée comme ſavonneuſe, c'eſt-à-dire, comme un mixte qui réſulte de la combinaiſon d'une huile avec un alkali ou avec une matière alkaline quelconque. Quoique je ſois bien éloigné de chercher à renverſer les idées reçues & tranſmiſes par les meilleurs Auteurs, je vais me permettre d'examiner ſi réellement la bile eſt une ſubſtance ſavonneuſe.

Je conviendrai d'abord qu'on ne ſauroit diſconvenir qu'il n'y ait une grande analogie entre les propriétés diſſolvantes du ſavon & celles de la bile, qui ſont à peu près les mêmes; mais n'y a-t-il que le ſavon qui poſſède de ſemblables qualités? S'il en étoit ainſi, la bile ne pourroit manquer d'être ſavonneuſe; car il n'eſt guères poſſible de juger de ſa nature autrement que par ſes effets. En examinant attentivement cette queſtion, peut-être par-

viendrons-nous à découvrir la vérité.

Jusqu'ici l'analyse chymique n'a pas réussi à décomposer les substances animales, de manière à retirer séparément, & dans un grand état de pureté, les divers principes qui les composent. Ces principes sont tellement liés les uns avec les autres, qu'ils semblent n'en faire qu'un : on ne peut dès-lors avoir que des conjectures sur leur nature réciproque. Par exemple, quand on croit qu'il y a de l'alkali dans la bile, cela veut dire qu'elle renferme les élémens de ce sel, qui ne se trouve point & ne peut se trouver entièrement formé dans les corps vivans, puisque le principe de vie seroit détruit auparavant qu'il y eût de l'alkali complétement développé.

La bile me paroît avoir bien plus de ressemblance par sa couleur, son odeur & ses propriétés, avec le foie de soufre qu'avec le savon. Comme lui, elle est jaune, brune, & quelquefois noirâtre ; comme lui, elle est fort féride, & sa fétidité a de l'analogie avec celle du

foie de soufre ; comme lui, elle attaque & noircit les métaux blancs ; comme lui, elle dissout les matières grasses, onctueuses & huileuses, même plus efficacement que le savon, quand elle est pure, concentrée & exaltée, telle qu'est celle qui se trouve dans le vésicule du fiel. Toutes ces ressemblances établissent certainement une grande affinité entre la bile & le foie de soufre.

Ce dernier est un composé de soufre & du principe alkalin. D'un côté on ne sauroit nier qu'il n'y ait du soufre dans la bile, sinon entièrement développé, du moins bien avancé dans sa formation. Outre tout ce qui vient d'être rapporté, on sait qu'il se trouve du soufre dans les latrines, puisque, quand on les tient bien fermées, la vapeur qui s'en exhale en les ouvrant, est susceptible de s'enflammer. Les ouvriers & les marchands en dorure en sont si convaincus, qu'ils éloignent autant qu'ils peuvent leurs ateliers & leurs magasins des fosses d'aisance. Ce ne

ſont ſûrement pas les réſidus groſſiers & terreux des alimens qui donnent le principe ſulfureux, mais bien la bile, qui eſt la plus ardente de toutes les liqueurs qui circulent dans notre corps. D'un autre côté, ſi le principe alkalin ne ſe trouve pas tout-à-fait formé dans les ſubſtances animales, les matériaux ou les principes élémentaires de ce ſel y exiſtent dans certaines circonſtances. La bile, qui eſt l'humeur la plus alkaline, ou au moins la plus diſpoſée à l'alkaleſcence, contient les élémens de ce principe. Or, avec du ſoufre à demi formé, & de l'alkali volatil également à demi développé, il pourra ſe faire dans le corps humain une compoſition aſſez ſemblable au foie de ſoufre; elle ne ſera pas comme lui capable de diſſoudre les métaux, parce que le principe ſulfureux & le ſalin n'y ſeront pas aſſez concentrés; mais elle aura une vertu ſuffiſante pour l'opération que la nature a eue en vue en la formant.

On ſe convaincra de ces vérités, en

cherchant à connoître l'élaboration de la bile. Nous avons reçu le germe de nos différentes humeurs dans la création, & ce germe a été dépoſé dans le réſervoir ou dans le filtre où chacune d'elle doit ſe perpétuer. Les viſcères évidemment formés pour élaborer la bile, ſont la rate & le foie. La rate eſt deſtinée à faire la première préparation : le ſang y ſéjourne, & y ſubit un mouvement inteſtin qui le diſpoſe à l'alkaleſcence. Le foie opère le dernier travail de la bile : c'eſt-là qu'elle devient jaune, qu'elle ſe clarifie, & qu'elle acquiert toutes ſes propriétés : c'eſt-là qu'elle devient un foie de ſoufre & un diſſolvant actif.

Quoique nos alimens n'aient ni la dureté ni la denſité des métaux, il falloit un diſſolvant de cette nature pour atténuer, diviſer & fondre les matières graſſes, onctueuſes & mucilagineuſes, afin de les rendre miſcibles avec tous les autres principes, même avec l'eau, pour former un même tout qui eſt le

chyle. La bile eſt ſi eſſentielle à la digeſtion, que, lorſque par quelque accident elle reflue dans le ſang, au lieu de continuer à couler dans les inteſtins, cette fonction devient impoſſible, même à l'égard des alimens les plus tendres & les plus faciles à diſſoudre.

La nature a établi un ordre ſi admirable, qu'à meſure que l'eſtomac ſe remplit de nourriture, il vuide la rate & le foie par la compreſſion qu'il opère à droite & à gauche. De cette manière, la bile qui eſt préparée paſſe dans le lieu où elle doit produire ſon effet, & il coule en même temps, de la rate dans le foie, un ſang noirâtre à demi alkaliſé, pour en faire ſuccéder de nouvelle. Lorſque l'eſtomac eſt vuide, la rate ſe remplit de nouveau de ſang qu'elle diſpoſe à devenir bilieux, & le foie ne verſe point, pendant ce temps-là, de bile dans les inteſtins; elle ne pourroit qu'irriter & pincer les fibres nerveuſes, ne trouvant point d'alimens ſur qui elle pût agir. La nature a eu la précaution

de rendre la rate & le foie presque insensibles; parce que, sans cela, cette liqueur mordante, & quelquefois même corrosive, n'auroit pu manquer d'enflammer ses réservoirs & ses filtres.

Au reste, en regardant la bile comme une espèce de foie de soufre, plutôt que comme une substance savonneuse, je ne m'éloigne pas beaucoup des idées reçues; car le foie de soufre ne diffère guères du savon. Comme ce dernier, il est formé d'un principe alkalin & d'un principe huileux. Toute la différence vient de ce que le principe huileux est beaucoup plus exalté & presque entièrement privé de phlegme dans le foie de soufre, pendant qu'il en contient dans le savon, & que la matière du feu y est enveloppée dans une espèce de mucilage. Ces deux composés sont nonobstant fort analogues; aussi ont-ils, à peu de chose près, les mêmes propriétés en médecine & dans les arts. Nous nous sommes suffisamment étendus sur la composition & l'usage de la bile;

il s'agit maintenant d'examiner ſon influence dans les affections purulentes & ſcorbutiques.

La bile peut nuire par ſurabondance & par un excès d'énergie. Si elle eſt trop copieuſe, elle ne ſauroit être toute employée dans la digeſtion ; il en reſte dans le foie, qui, en continuant à fermenter, acquiert plus de force, agit ſur ſes conduits & ſes réſervoirs : une autre partie reflue dans le ſang, où elle excite de l'efferveſcence, agace & tend les nerfs, cauſe de l'érétiſme, & donne lieu au développement d'une matière alkaline qui engendre le ſcorbut. La bile qui paſſe dans le ſang y produit l'effet d'un ferment qui tend à aſſimiler à ſa nature tout ce qu'il rencontre ; auſſi y a-t-il des cas où tout le ſang eſt pour ainſi dire changé en bile : telles ſont les fièvres putrides & bilieuſes, les ictères, les pâles-couleurs, le ſcorbut porté au dernier degré.

La bile étant l'humeur la plus alkaline de notre corps, il eſt évident qu'elle

doit être une des principales causes des affections purulentes & scorbutiques. Ces maladies consistent dans la désunion des principes du sang, qui se séparent parce qu'ils perdent le lien qui les unit. Ce principe aggrégatif est ce que j'appelle le baume ou le phlogistique du sang. Le scorbut est donc cet état où les humeurs sont déphlogistiquées, où leurs parties intégrantes cessent d'avoir de la cohésion les unes avec les autres, où le principe aqueux se sépare du concret. La bile qui est d'une nature chaude & alkaline, est bien propre à rompre l'aggrégation des principes du sang, quand elle est trop abondante ou trop énergique. Elle y excite de l'effervescence & une véritable fermentation; elle y développe des molécules putrides, dissout la masse entière des fluides, & engendre par-là le mal qu'on appelle scorbut.

5°. Le défaut de travail ou d'exercice, ainsi que leur excès. Le corps humain est assez semblable à une ma-

chine qui a beſoin d'être mue & agitée pour ſe conſerver, mais qui ſe dérange & ſe briſe ſi on lui imprime trop de mouvement. L'homme eſt créé pour le travail : ceux qui ſe rachètent de cette redevance ne peuvent ſe maintenir dans l'ordre phyſique établi par la nature, qu'en ſe livrant à des exercices volontaires, capables de ſuppléer au travail pénible.

Les inconvéniens qui réſultent du défaut de travail, ou d'exercice équivalent, ſont une diminution marquée dans l'action des ſolides & le cours des fluides ; un relâchement & une inertie manifeſtes dans toutes les fonctions ; une perte ſenſible de chaleur naturelle, & un défaut de force expulſive. L'eſtomac & les autres viſcères digeſtifs deviennent incapables d'opérer une bonne nutrition. Les ſécrétions & les excrétions ne peuvent plus s'exécuter avec la même facilité. Il ſéjourne dans le ſang des molécules putrides & alkalines qui auroient dû ſortir par les ſelles,

les urines, la tranſpiration, & les autres voies excrétoires ; leſquelles font la fonction d'un ferment dans les endroits où elles ſe dépoſent, ou dans la maſſe générale, ſi elles ne ſe fixent pas. De-là le mouvement inteſtin ou ſpontanée des fluides, l'érétiſme & l'atonie des ſolides, l'affection ſcorbutique, & toutes les maladies putrides lentes, qui conſtituent en grande partie la claſſe nombreuſe des maladies chroniques.

Les excès de travail, ou d'exercices qui en tiennent lieu, ne ſont pas moins préjudiciables à la ſanté que leur défaut. Pendant qu'ils ont lieu, ils appauvriſſent le ſang, le deſſèchent, le dépouillent de ſon baume, & le diſpoſent à s'alkaliſer au moment où il ceſſe d'être vivement agité. Auſſitôt qu'on vient à les interrompre, les fibres ſe relâchent en proportion de ce qu'elles ont été tendues, & la circulation ſe ralentit. Cette eſpèce de repos & de ſtagnation fait ſubir de la fermentation aux fluides. Cette courte explication ſuffit pour

faire voir que l'excès de travail ou d'exercice cauſe le même déſordre que l'état contraire. Il faut donc un travail ou un exercice volontaire, modéré & bien réglé, pour que l'équilibre ſubſiſte, & que la ſanté ſoit intacte.

6°. Un air intempéré & chargé de principes étrangers. L'air eſt l'ame de la vie végétale & animale : c'eſt le principe des mouvemens des animaux & du développement des végétaux. Son effet dans les poumons eſt ſemblable à celui d'un ſoufflet. La continuité des inſpirations & des expirations qui ſe ſuccèdent ſans ceſſe pendant que la vie ſubſiſte, eſt ce qui tient la machine dans un mouvement perpétuel. Puiſque l'air eſt en quelque façon le principe de la vie, il faut tâcher de le reſpirer pur & dans une température convenable : car il peut nuire par trop de froid ou par trop de chaleur, comme par les vices qu'il contracte en s'incorporant avec des principes étrangers. Eſt-il trop ſec, il tend les fibres ; eſt-il trop humide,

il les relâche ; eſt-il chargé de molécules hétérogènes, il les introduit dans l'économie par la reſpiration & la déglutition, & donne lieu à divers accidens. Il eſt donc indiſpenſable de reſpirer un air pur & tempéré, pour que les différentes pièces qui entrent dans la ſtructure du corps humain puiſſent conſerver leur action. Rien n'eſt plus propre à engendrer les maladies ſcorbutiques & purulentes, qu'un air trop froid ou trop chaud, trop ſec ou trop humide, & qui renferme des corps étrangers capables de nuire.

Le froid & le chaud donnent lieu à des accidens aſſez ſemblables : tous deux montent le ton de la fibre, la rendent dure & rigide, fatiguent ſon reſſort, & finiſſent par la mettre hors d'état d'opérer ſes vibrations. La ſéchereſſe & l'humidité produiſent des effets oppoſés, dont les ſuites ſont cependant à peu près les mêmes. La première criſpe & tend les ſolides, agite les fluides & les diſpoſe à l'alkaleſcence ; de façon

que, lorsque leur mouvement circulaire vient à se ralentir, ils en éprouvent un sur eux-mêmes. L'humidité relâche les solides, fait éprouver aux humeurs des stagnations, & conséquemment de la fermentation. Ainsi, de deux causes différentes, il résulte des produits analogues. Quand l'air renferme des miasmes putrides ou des principes de mauvaise qualité, il introduit dans le sang des levains de maladies qui sont pour l'ordinaire du genre des alkalines ou scorbutiques; il semble que le mal ne soit qu'un, & les causes qui le produisent très-multipliées.

7°. Les affections tristes & véhementes de l'ame. Nous sommes susceptibles d'éprouver des sensations vives ou calmes, agréables ou fâcheuses. Les sensations délectables de l'ame sont en général fort salutaires au corps, pourvu néanmoins qu'elles ne soient pas extrêmes: car on pourroit succomber à une joie excessive, comme à une violente colère & à un grand chagrin,

ainſi qu'il y en a beaucoup d'exemples. Les affections triſtes, telles que le chagrin, la crainte, la frayeur, l'appréhenſion, la douleur, ſont toujours contraires à la ſanté. Les paſſions véhémentes, comme la haine, l'amour, la colère, ſont tantôt nuiſibles & tantôt ſalutaires, ſuivant la conſtitution & l'uſage qu'on en fait. Les affections triſtes de l'ame relâchent, affaiſſent & anéantiſſent en quelque façon les reſſorts de la vie : les violentes, au contraire, animent, élèvent & enflamment même quelquefois. Elles donnent du nerf & de la force, ſi on s'y livre avec réſerve ; mais ſi on s'y abandonne totalement, elles cauſent du déſordre & de la confuſion. Les paſſions triſtes & vives donnent naiſſance au ſcorbut par un mécaniſme tout différent ; les premieres, en relâchant les ſolides & en faiſant croupir les fluides, ce qui détermine la fermentation & l'alkaleſcence des humeurs ; les ſecondes, en montant & forçant au contraire le ton

des nerfs, de maniere à les rendre incapables d'opérer leurs vibrations, & de faire circuler le ſang. Quand le mouvement circulaire ceſſe ou ſe ralentit, le ſpontanée ou fermentatif lui ſuccède. Or ce dernier alkaliſe, dénature & décompoſe les humeurs. Il eſt donc vrai de dire que les cauſes qui montent le ton des nerfs a un point extrême, & que celles qui les relâchent, dégagent également de la fermentation dans la maſſe du ſang; qu'il en réſulte de l'alkaleſcence & l'affection ſcorbutique; que les paſſions triſtes & véhémentes ſont dans ce cas, & que les unes & les autres cauſent cette maladie, du moins quand elles ſont exceſſives: à la vérité, les triſtes plus ſouvent & plus ſûrement que les vives.

C'eſt ici le lieu de faire mention d'une cauſe ſcorbutique, bien familière aux jeunes gens. C'eſt la fatale manie qu'ils ont de faire repréſenter le ſexe qui leur manque par leur imagination, & de jouir artificiellement du plaiſir attaché

à la reproduction. Rien n'eſt ſi funeſte à la ſanté que cette horrible habitude. On n'échauffe l'imagination, & on ne la met dans le cas de produire des peintures laſcives, qu'en forçant le ton des nerfs & en donnant lieu à l'érétiſme. On agite & on enflamme en même temps les fluides. Quand le reſſort des nerfs a été ainſi fatigué, ils éprouvent une eſpèce de détente & de repos qui laiſſent ſtagner les humeurs. Nous avons eu pluſieurs fois occaſion de faire obſerver que, lorſque le mouvement circulaire vient à s'affoiblir, le ſang & les autres liqueurs éprouvent un mouvement ſpontanée ou fermentatif, qui développe de la putridité, & donne naiſſance à l'affection ſcorbutique. A meſure que l'élaſticité des fibres nerveuſes ſe fatigue & ſe détruit par les répétitions de ce plaiſir deſtructeur, les humeurs deviennent de plus en plus la proie de la corruption; elles finiſſent par s'alkaliſer & ſe décompoſer tout-à-fait. Ceux qui abrègent ainſi leur

vie, au lieu de se mettre dans le cas de la transmettre à de nouveaux êtres, paient bien cher une jouissance factice & momentanée, dont ils rougissent aussitôt que le feu de l'imagination s'est éteint.

8°. Le défaut de sommeil ou son excès, & le travail de corps ou d'esprit, auquel on se livre trop tôt après avoir mangé. Le sommeil est cet état de relâchement où la perte des esprits qui impriment tous les mouvemens se repare, où les solides s'humectent & reprennent leur souplesse naturelle, où les fluides se tempèrent & se purgent par la transpiration de tout ce qui leur est devenu étranger. Si cette fonction, l'une des plus importantes, vient à être dérangée, les mouvemens sont foibles & languissans, les fibres se dessèchent, se tendent & se crispent, les humeurs s'agitent, s'appauvrissent, s'altèrent & se corrompent. Le défaut de sommeil est donc une des principales causes du

ſcorbut. L'excès de ſommeil produit e même effet. (1)

Le travail de corps ou d'eſprit, auquel on ſe livre trop tôt après avoir mangé, eſt également propre à déterminer cette eſpèce de mal. Les eſprits ſont détournés de l'eſtomac & des inteſtins, quand l'ame ou le corps opère avec application & effort immédiatement ou peu de temps après avoir pris de la nourriture ; ils quittent les viſceres où leur préſence eſt eſſentielle, pour agiter & mouvoir les ſubſtances alimentaires, parce qu'ils ſont appelés par une action vive dans d'autres parties. Les viſ-

(1) Quand on dort plus qu'il ne faut, on tient les nerfs trop long-temps relâchés, & on ralentit par-là la circulation des fluides. Or, le mouvement circulaire ne ſauroit être foible pendant un certain eſpace de temps, ſans que l'inteſtin ou ſpontanée ait lieu. L'excès de ſommeil peut donc déterminer la décompoſition du ſang, & l'affection purulente ou ſcorbutique, comme ſon défaut.

cères digeſtifs, venant à perdre par-là leur force & leur reſſort, exercent leur fonction avec pareſſe & lenteur. La maſſe alimentaire, qui n'éprouve point aſſez de mouvement pour être à l'abri de la fermentation, croupit & ſe corrompt. Le chyle qui en réſulte, eſt âcre & alkalin. Bien loin de réparer convenablement les pertes, de rafraîchir, d'adoucir & de tempérer les humeurs, il les échauffe & les rend acrimonieuſes : enfin le mouvement ſpontanée, qui a commencé dans les premieres voies, ſe perpétue dans les ſecondes, & l'alkaleſcence en eſt la ſuite inévitable. Il eſt donc dangereux de ſe livrer trop promptement au travail de corps & d'eſprit après avoir pris de la nourriture, & ſur-tout au dernier. Il eſt donc vrai que la dépravation des humeurs, la purulence & le ſcorbut, tirent ſouvent leur origine de cette ſource.

Il ſeroit auſſi dangereux de ſe livrer à l'exercice des paſſions triſtes ou vio-

lentes immédiatement après avoir mangé, qu'au travail de corps ou d'esprit. On détourneroit également les esprits des parties qui en ont le plus besoin, ou on les retiendroit à la tête, en tendant avec excès, ou détendant le ressort qui les fait mouvoir. Par exemple, la colère, la haine & l'amour, agitent les esprits, les font évaporer, ou les portent dans les parties qui servent à les assouvir. Le chagrin, la crainte, la frayeur, retiennent les esprits à la tête, en anéantissant l'action nerveuse & musculaire, les empêchent de circuler & de se porter où ils sont nécessaires. Tous ces effets sont contraires à la digestion, & à la formation d'un bon chyle. Ils ne tendent qu'à affoiblir ou suspendre tout-à-fait cette fonction, qu'à introduire la fermentation dans les premieres voies, qu'à développer des principes putrides & alkalins, qui vont porter leurs caractères dans le torrent de la circulation, & engendrer l'hydre scorbutique.

Effets.

Après avoir donné une légère esquisse des causes qui font agir la fermentation, déterminent la formation du pus & des matieres purulentes, je vais exposer plus brièvement encore les effets de ces principes étrangers, & faire connoître les signes qui décèlent la présence du vice scorbutique. Pour procéder méthodiquement, il faut examiner les effets de la fermentation dans les premières voies, avant de chercher à voir quels sont ses produits dans les secondes. Le gonflement du bas-ventre & l'incommodité des vents, la paresse des selles & la crudité des urines, la sécheresse & la saleté de la langue, le dégoût & l'amertume dans la bouche, la lenteur de la digestion, le pincement, l'agacement & l'ardeur des entrailles, sont les indices qui servent à faire connoître la fermentation dans les premières voies.

1°. Le gonflement du bas-ventre & l'incommodité des vents. La première

marque qui annonce que la coction des alimens ne se fait pas bien, & qu'il se mêle de la fermentation dans la digestion, est le boursoufflement du ventre. Il est dû à l'air qui se développe des alimens, & qui ne trouve pas d'issue, parce que la chaleur que dégage la fermentation, tend les fibres nerveuses & musculaires : d'où il résulte une compression qui retient les vents dans la capacité du bas-ventre, & les empêche de sortir librement par en haut ou par en bas. Ils tendent quelquefois le ventricule & les intestins à un tel point, qu'ils causent des coliques & des douleurs violentes. Ce n'est pas seulement dans le bas-ventre que se fait sentir l'incommodité des vents ; par la compression qu'ils opèrent sur le diaphragme, sur les reins & sur la vessie, ils causent des maux de cœur & des palpitations, des difficultés de respirer, des maux de reins & des ardeurs d'urine ; d'ailleurs, ils font monter le sang à la tête, & y occasionnent des vapeurs,

en

en comprimant l'aorte descendante, & en empêchant par-là le sang de descendre dans les parties inférieures.

2°. La paresse des selles & la crudité des urines. Deux choses concourent à retarder le cours des selles; la premiere est le gonflement du ventre, qui, en privant les viscères digestifs de leur ressort & de leur action, rend leur fonction fort lente; la seconde est la chaleur qui accompagne toujours la fermentation, qui dessèche les résidus des alimens & le canal qu'ils parcourent; ce qui retarde considérablement leur marche. La crudité des urines provient de la tension & de l'érétisme que la même chaleur excite dans le système vasculaire, ainsi que les produits irritans & stimulans de la fermentation.

3°. La sécheresse & la saleté de la langue. Il ne sauroit se développer de la chaleur dans l'estomac, sans qu'il s'ensuive de la sécheresse dans l'œsophage & sur la langue. Sa saleté vient de l'épaississement des vapeurs putrides

qui s'élèvent des premières voies, & d'un défaut de circulation dans ſes vaiſſeaux ſécrétoires & excrétoires, qui ſont trop ſerrés.

4°. Le dégoût & l'amertume de la bouche. Les houppes nerveuſes du ſiège du goût ſont enduites d'une eſpèce de maſtic putride & bilieux, qui donne du dégoût & de l'amertume. D'ailleurs, les ſécrétions & les excrétions de la bouche ſont empêchées, comme nous venons de le faire remarquer. En ajoutant que tous les ſucs & la maſſe entière des fluides ſont imprégnés de matières alkalines & purulentes, on comprendra aiſément pourquoi il n'y a point d'appétit, & pourquoi la bouche eſt amère en pareil cas.

5°. La lenteur de la digeſtion. Le gonflement qui empêche la contraction des fibres muſculaires, la chaleur qui deſſèche les ſubſtances alimentaires, & fait évaporer les ſucs deſtinés à coopérer à la digeſtion, ſont ce qui rend cette fonction pareſſeuſe. Or tou-

tes ces cauſes ont lieu quand la fermentation s'eſt introduite dans les premières voies. La coction des alimens & leur converſion en chyle, doit donc s'exécuter lentement.

6°. Le pincement, l'agacement & l'ardeur des entrailles. Ces effets ſont dus à l'exaltation & à la cauſticité de la bile, qui, comme nous l'avons fait voir plus haut, eſt une humeur alkaline ; aux dilatations & aux déchiremens que produiſent les ventoſités ; aux pointes ſalines & corroſives des matières putrides qui diſſolvent le mucilage lubréfiant des inteſtins, & pénètrent juſqu'aux fibres nerveuſes. Tels ſont les effets de la fermentation dans les premières voies. Examinons maintenant les ſymptômes qui indiquent qu'elle s'eſt propagée des premières dans les ſecondes.

Les ſymptômes qui décèlent la préſence du vice ſcorbutique, des maladies qui dérivent de l'alkaleſcence plus ou moins grande dans les humeurs, de

celles qui ſont entretenues par des fermens putrides, ſont 1°. l'altération de la couleur, qui devient pâle, livide & jaune; 2°. l'amaigriſſement, la conſomption & le maraſme; 3°. un grand nombre d'éruptions cutanées, comme taches, dartres, couperoſes, boutons, gales, éryſipèles, &c. 4°. des tumeurs, des abcès, des engorgemens & des ſtagnations d'humeurs, tant à l'intérieur qu'à la ſuperficie du corps; 5°. des éroſions dans les chairs, comme plaies, ulcères, fiſtules, chancres, cancers, & la carie des os; 6°. la plupart des affections nerveuſes, telles que mélancolie, vapeurs, migraines, maux de tête, mouvemens ſpaſmodiques, convulſions & paralyſie; 7°. les maladies qui proviennent du relâchement de la fibre, telles que les obſtructions, les ictères, les hydropiſies, &c.; 8°. celles qui réſultent de la préſence d'une humeur étrangère dans une ou pluſieurs parties, comme la goutte, le rhumatiſme, les phthiſies, &c. 9°. celles qui ſont dues

à la dissolution des humeurs, comme les hémorroïdes, les crachemens, les vomissemens, les pertes & les flux de sang; 10°. enfin, toutes les infirmités qui reconnoissent pour causes des vices ou des principes étrangers dans la masse des fluides, telles que sont les fluxions sur les yeux, les dépôts sur le nez & les oreilles, les feux & les exanthêmes qui affectent les différentes parties du corps. 11°. La formation des corps étrangers, comme les pierres & les graviers, est peut-être due aussi à la présence du vice scorbutique: il y a du moins plusieurs raisons qui portent à le croire.

1°. L'altération de la couleur, qui devient pâle, livide & jaune. Le mouvement spontanée & fermentatif qui commence dans les premières voies, & passe avec le chyle dans la masse des humeurs, communique un caractère alkalin & bilieux au sang. Ce fluide altéré & à demi dissous par les sels que la fermentation dégage, est

dépouillé de sa couleur rouge & vermeille. Au lieu de donner une belle carnation à la peau, il lui imprime une couleur pâle, livide & jaune, suivant qu'il est plus ou moins vicié & imprégné de matières putrides. D'après cela, il ne doit pas paroître étonnant que les gens, dont le sang est scorbutique, perdent leur coloris.

2°. L'amaigrissement, la consomption & le marasme. De la fonte & de la dissolution du sang, dérivent nécessairement la maigreur & la consomption. Une lymphe appauvrie, acrimonieuse, coagulée, ou réduite en sérosité, ne peut pas réparer les pertes, & entretenir toutes les parties dans leur embonpoint naturel. Un suc nourricier de cette espèce ne sauroit au contraire que fondre & atténuer les liqueurs, dépraver & corrompre les matières adipeuses, au lieu de les renouveler. D'ailleurs, l'état scorbutique fait perdre l'appétit & dérange la digestion, nouvelle raison pour qu'il soit accompagné

de maigreur & de maraſme. Si on ajoute à cela les efferveſcences, les mouvemens fébriles & les véritables fièvres que des levains putrides occaſionnent, & qui ſont ſuivis de copieuſes ſueurs, on trouvera que le dépériſſement & la maigreur ſont des ſuites inévitables de l'alkaleſcence & de la purulence des humeurs.

3°. Pluſieurs eſpèces d'éruptions cutanées, comme taches, dartres, couperoſes, puſtules, gales, éryſipèles, &c. Preſque toutes les maladies de la peau, non-inflammatoires, ſont produites par le ſcorbut. La déſunion des principes du ſang, la diſſolution & l'acrimonie de ce fluide, auxquelles la fermentation donne lieu, cauſent tous ces déſordres. La nature, qui tend toujours à ſe débarraſſer de tout ce qui lui devient nuiſible, comme du pus, des ſels, des matières terreuſes & ſulfureuſes, chaſſe tous les principes étrangers à la circonférence. Ces principes âcres & mordans produiſent ſur les

tégumens l'effet du feu ; ils brûlent la peau, en détachent l'épiderme, & enflamment les glandes miliaires. Il s'établit dans ces glandes de petits ulcuſcules qui durent autant que la maladie ; à moins que, par des aſtringens & des répercuſſifs, on ne détourne le vice ſcorbutique qui les entretient, & qu'on ne l'oblige de ſe porter ailleurs.

4°. Des tumeurs, des abcès, des engorgemens & des ſtagnations d'humeurs à l'intérieur & à la ſuperficie du corps. Dans le ſcorbut, le ſang eſt décompoſé, comme nous avons eu déja pluſieurs fois occaſion de le faire obſerver. Sa partie concrète ou conſiſtante, s'eſt ſéparée de l'aqueuſe ou ſéreuſe, d'une manière aſſez ſemblable à la coagulation du lait. Dès que la fermentation a développé quelques principes putrides & alkalins, l'agrégation du ſang ſe détruit, parce que ces principes ſalins lui font perdre ſon baume ou ſon phlogiſtique. Sa féroſité & ſa partie concrète ceſſent d'être liées en-

ſemble & de faire corps, faute de principe agrégatif; elles ſe diviſent, & n'ont plus de cohéſion l'une avec l'autre. Voici quelles ſont les ſuites de cette ſéparation. La partie conſiſtante, qui n'eſt plus dans l'état de fluidité après cette diviſion, s'arrête dans des conduits où elle paſſoit librement, lorſqu'elle étoit étendue dans ſon véhicule; elle dilate, bouche, & rompt ſouvent ces conduits; ce qui occaſionne des ſtagnations & des engorgemens dans les parties voiſines. Elle ne ſauroit ſortir de-là qu'en ſubiſſant un nouveau degré de fermentation, qui l'atténue, la diſſout, & la réduit en matière purulente. La partie épaiſſe du ſang ayant été changée en pus, & redevenue par-là liquide, ſe fraye une iſſue, ſi on ne lui en pratique pas, ou repaſſe dans le torrent de la circulation. Telle eſt l'origine & la terminaiſon des abcès, des dépôts, des furoncles, des phlegmons, & de pluſieurs autres tumeurs de cette nature.

L'humeur blanche ou lymphatique,

eſt auſſi ſuſceptible que le ſang d'être décompoſée & coagulée par le vice ſcorbutique. C'eſt une eſpèce de lait que les matières alkalines dénaturent en déſuniſſant la partie épaiſſe de la ſéreuſe, de la même manière que cela arrive à l'égard du ſang. La partie concrète s'arrête dans les glandes, qui ſont les réſervoirs naturels de cette humeur. Comme elle n'eſt pas d'une nature auſſi chaude que le ſang, elle y ſéjourne quelquefois long-temps auparavant de ſe convertir en ſanie ou matière purulente; mais, après un eſpace de temps plus ou moins long, elle s'échauffe, s'enflamme & ſe diſſout : elle détruit alors l'organiſation des glandes, les ronge & les cautériſe, pour ſe pratiquer une ſortie. C'eſt ainſi que s'engendre & ſe termine la plupart des engorgemens lymphatiques, les tumeurs écrouelleuſes, les ſquirres, &c.

5°. Des éroſions dans les chairs, comme plaies, ulcères, fiſtules, chancres, cancers, & la carie des os. Ces

divers accidens ſont dus à la même cauſe, & produits par le même mécaniſme. Le ſang & la lymphe ayant été convertis en pus, en ſanie, ou en d'autres matières putrides, brûlent & rongent les chairs, même les os. Telle eſt l'origine des plaies, des ulcères, des fiſtules, des cancers, des chancres, & de la carie des os. L'organiſation des parties où ils s'établiſſent ſe détruit plus ou moins promptement, ſuivant le degré de cauſticité qu'a l'humeur peccante, & ſuivant auſſi la réſiſtance de ces mêmes parties. Par exemple, les os ſe rongent plus lentement que les glandes, ces dernières que les autres parties charnues.

6°. La plupart des affections nerveuſes, telles que la mélancolie, les vapeurs, les migraines ou maux de tête, les mouvemens ſpaſmodiques, les convulſions, la paralyſie, &c. Le vice ſcorbutique que la fermentation fait germer dans le ſang, en diſſipant ſa partie balſamique, & en mettant les

pointes salines à découvert, fait une vive impression sur les nerfs. Leur substance, qui se contracte & se replie sur elle-même aussitôt qu'elle est aiguillonnée pendant qu'elle jouit de son ressort, perd bientôt cette propriété. L'agitation continuelle que les pointes des sels font éprouver aux nerfs, les dessèche, les fatigue & les épuise. Ces cordes, destinées à imprimer le mouvement dans toutes les parties, perdent leur qualité vibratile & extensible, ou du moins cette qualité s'affoiblit considérablement. De-là résulte un serrement & une inaction générale dans les solides; un défaut de transpiration, occasionné par la tension du système vasculaire; un obstacle dans la circulation des esprits animaux qui sont retenus dans la tête, où ils échauffent l'imagination & dérangent les fonctions animales. Les maux de nerfs sont donc occasionnés, suivant cette explication, par l'irritation que les sels alkalins produisent sur le genre nerveux, par l'ar-

deur, l'érétiſme, l'atonie, & les autres déſordres qui ſuivent la décompoſition du ſang.

7°. Les maladies qui proviennent du relâchement de la fibre, telles que les obſtructions, les ictères & les hydropiſies, &c. Quand le ton de la fibre a été forcé, qu'elle a perdu ſon élaſticité, & qu'elle eſt tombée dans l'atonie, elle n'eſt plus propre à ſe contracter, à s'étendre, pour produire tous les mouvemens néceſſaires à la vie : c'eſt un reſſort uſé, qui tombe dans la détente & ne ſe rétablit plus. Lorſque la fibre ceſſe d'être propre à faire circuler le ſang, ce fluide qui ſéjourne dans ſes canaux, les bouche & les obſtrue. Sa féroſité, qui n'eſt plus qu'une eau ſaline, s'infiltre au travers des membranes des vaiſſeaux & des autres parties, tombe dans le tiſſu cellulaire ou dans les cavités, & engendre des hydropiſies. Si la partie concrète du ſang bouche les conduits de la bile, cette humeur reflue dans le ſang, & donne naiſſance aux ictères.

8°. Les maux qui ſont dus à la préſence de quelques levains ou humeurs étrangères, comme le rhumatiſme, la goutte, les douleurs vagues, les phthiſies, & toutes les ulcérations intérieures. Du défaut de tranſpiration, & du développement de matières alkalines dans le ſang, il doit néceſſairement réſulter des vices ou humeurs contre nature. Ces humeurs viciées ſe dépoſent dans une ou pluſieurs parties, & y cauſent divers accidens. Si elles ſe jettent ſur les tendons, ſur les ligamens & ſur les muſcles, elles cauſent des douleurs de goutte & de rhumatiſme : ſi elles s'arrêtent ſur les viſcères, elles les engorgent, les enflamment, & donnent lieu à des phthiſies & à des ulcérations de la plus grande conſéquence.

9°. Les maladies qui tirent leur origine de la diſſolution du ſang, comme les hémorroïdes, les vomiſſemens, les crachemens, les pertes & les flux de ſang. La fermentation, en développant

des matières putrides, alkalines & purulentes, opère la dissolution du sang. Quand ce fluide a perdu sa consistance naturelle, il parcourt les vaisseaux lymphatiques & capillaires. Comme il n'est plus qu'une espèce de saumure âcre & brûlante, il corrode ces petits conduits, qui sont d'une délicatesse & d'une ténuité extrême. C'est ainsi que le vice scorbutique donne lieu à toutes sortes d'hémorragies.

10°. Enfin, toutes les infirmités qui reconnoissent pour causes des vices ou des principes étrangers dans la masse des fluides; telles que sont les fluxions sur les yeux, les dépôts sur le nez & les oreilles, les feux & les exanthèmes qui affectent les différentes parties du corps; en un mot, tous les maux qui sont connus sous le nom de vices & de mauvaises humeurs. Les matières contre nature que produit la fermentation, attaquent la lymphe & le sang en même temps: elles les dénaturent l'un & l'autre, les décomposent, &

leur communiquent de l'acrimonie. Après avoir perdu leurs caractères réciproques, ils circulent confusément ensemble, & causent toutes sortes de désordres. Les vices dont ils sont imprégnés attaquent les organes des sens, la substance de la peau, & les parties les plus délicates; ils en dépravent les sucs, y produisent des engorgemens, des inflammations, des érosions, des taches, des gales, &c.

11°. La formation des corps étrangers, comme les pierres & les graviers, est peut-être due aussi à la présence du vice scorbutique. Les parties du corps où l'on trouve le plus communément des concrétions pierreuses, sont celles où la bile abonde le plus, telles que le foie, la véficule du fiel, les intestins, les reins & la vessie. La bile paroît donc être la matière qui constitue ces corps étrangers. Soit qu'on la considère comme savonneuse, sulfureuse ou sulfuréo-hépatique, il est certain que par la chaleur & le desséchement elle

doit être propre à les former : car, en exposant le savon & le foie de soufre à un feu médiocre, ils se dessèchent, & acquièrent de la consistance à mesure que leur phlegme s'évapore : ils finissent par former des corps durs. La bile, qui est une espèce de savon ou foie de soufre, est la liqueur la plus alkaline du corps, celle qui par conséquent approche le plus du pus, des matières putrides & du vice scorbutique.

Si la bile est propre à engendrer des corps durs & fermes, les matières en question doivent l'être encore bien davantage : elles dissolvent & coagulent le sang, séparent sa partie fluide de la consistante. Cette dernière, venant à trouver des molécules terreuses ou salines qui lui servent de base, s'accumule couche par couche, & se durcit par la chaleur ; du moins il nous semble que les concrétions peuvent se former de cette manière (1).

(1) On peut encore regarder la fermentation, & les produits alkalins qu'elle développe,

On reconnoît l'affection ſcorbutique par les ſignes & les ſymptômes qui viennent d'être rapportés. Comme ce genre de mal eſt une hydre qui ſe montre ſous toutes ſortes de formes & de figures, il eſt impoſſible de le décrire ſans détailler tous les accidens qui en dérivent: cela nous mèneroit trop loin, & ne ſauroit avoir lieu dans un ſimple précis. Au reſte, ſi on parvient à ſaiſir ſa première cauſe, on reconnoîtra facilement ſes effets.

Conſéquences.

Le ſcorbut eſt fort dangereux, &

---

comme la véritable origine de pluſieurs maladies ſexuelles. Par exemple, les fleurs-blanches qui rendent les femmes ſtériles, les font tomber dans la conſomption, & nuiſent de deux manières à la population, ſont de ce genre : elles annoncent la purulence & la dépravation du ſang. Les abcès, les ulcères, & les autres accidens de cette nature qui ont leur ſiège ſur les organes de la génération, doivent également être rangés parmi les affections purulentes & ſcorbutiques.

mérite toute l'attention de ceux qui en ſont atteints : il ſappe la machine par ſes fondemens, en agiſſant d'une manière deſtructive ſur les deux principes dont elle eſt formée ; il diſſout & corrompt les fluides ; il deſſèche, raccornit & déſorganiſe les ſolides. Quoi de plus propre à renverſer & à détruire l'ordre que la nature a établi ? Auſſitôt que les fluides & les ſolides ont perdu leur réciprocité ; que les premiers ſont décompoſés, viciés, hors d'état de nourrir & de vivifier les ſeconds, le corps languit & marche viſiblement vers ſa fin. Quand on apperçoit une ſemblable cauſe de deſtruction, on ne ſauroit donc s'appliquer aſſez à la détruire.

Traitement.

Les maladies purulentes & ſcorbutiques, celles qui reconnoiſſent des levains ou fermens pour cauſes ; celles qui ſont occaſionnées par la déſunion & la dépravation des principes du ſang, comme

ſont celles dont il a été fait mention, n'ayant pas été bien connues; il n'eſt pas ſurprenant que le choix des remèdes n'ait pas été parfait, & qu'on ait échoué dans le traitement de pluſieurs: car les principes ſur leſquels on l'établit n'étant pas bons, ce n'eſt qu'accidentellement & par haſard qu'on peut réuſſir.

Les uns penſant que l'agent ou le principe du mal étoit inflammable, ont employé les réfrigérens. Il ſont quelquefois parvenus par-là à tempérer & affoiblir la cauſe; mais ils ont auſſi bien ſouvent dérangé, ſans le vouloir, la coction des alimens, & donné lieu à des tranſports de matières ou de pus du dehors au dedans, c'eſt-à-dire, des parties peu eſſentielles à la vie, ſur celles qui le ſont le plus.

Les autres, croyant reconnoître l'origine de ces ſortes de maladies dans le défaut de tranſpiration, ont cru qu'il falloit les attaquer avec des remèdes ſudorifiques. Il n'eſt rien réſulté d'avantageux de cette opinion, qui a ce-

pendant quelque chose de vrai : car il faut convenir que si l'on pouvoit extraire les principes étrangers par leur moyen, à mesure qu'ils passent ou se développent dans le sang, il n'en résulteroit jamais de mal. Les sudorifiques, qui sont âcres, stimulans & dessséchans, ne font que brider de plus en plus le genre nerveux, dessécher le sang, & aggraver les accidens, en concentrant davantage les matières morbifiques.

D'autres se sont imaginé que les infirmités dont il s'agit, provenoient d'un vice dans la lymphe, soit dissolution, soit coagulation, soit dépravation quelconque. En conséquence, ils ont cru trouver des spécifiques assurés dans les dépurans & purifians de cette humeur, sur-tout dans ceux qui opèrent de merveilleux effets à l'égard de certaines affections ou vices dans la lymphe, tels que les mercuriaux, les antimoniaux, &c.; mais les résultats n'ont pas été aussi heureux qu'ils s'en étoient flattés, & ces remèdes dissolvans n'ont

ſervi qu'à décompoſer & dénaturer davantage les ſaines humeurs.

D'autres enfin ſe ſont perſuadés que la cauſe, ou le vice qui fomente ces maladies, pouvoit s'extraire par certaines ouvertures connues ſur le nom de cautères ou fontanelles, de véſicatoires, de ſétons, & de toutes ſortes d'exutoires. Ils en ont pour cet effet établi plus ou moins, ſuivant l'intenſité du mal. J'avoue que j'ai été moi-même long-temps dans cette erreur. On ne ſauroit, à la vérité, diſconvenir que cette méthode ne ſoit fort prudente, & propre à prévenir bien des accidens: car, ſi on ne parvient pas par ſon ſecours à faire tarir la ſource de la mauvaiſe humeur, du moins en enlève-t-on une partie, & réuſſit-on par-là à arrêter les progrès du mal. D'après ce qui vient d'être dit, on ne doit enviſager cette méthode que comme palliative; encore ne parvient-on pas toujours à arrêter les progrès du mal en la pratiquant. Comme elle ajoute d'ail-

leurs une nouvelle infirmité à celles qui existent déjà, on ne doit se déterminer à l'employer que dans les cas où elle est absolument nécessaire, & même indispensable.

Peut-on se flatter de rencontrer quelques spécifiques pour ces sortes de maladies? Les bains, dont on tire tant d'avantage dans une infinité de circonstances, y sont-ils appropriés? Est-ce dans les remèdes altérans, ou dans une nourriture convenable, prise à temps réglé & en quantité proportionnée, qu'on peut raisonnablement espérer d'en trouver la guérison? Le public n'a-t-il pas en général trop de confiance dans ce qu'on appelle remèdes, & n'en attend-il pas plus d'effet qu'ils ne peuvent en produire, sur-tout dans la classe de maladies dont il est question?

1°. Peut-on se flatter de rencontrer quelques spécifiques pour ces sortes de maladies? Si on entend par un spécifique, un remède infaillible & assuré, on ne peut pas raisonnablement espé-

rer d'en découvrir pour les maladies les plus opiniâtres & les plus difficiles à guérir, puiſqu'il n'en exiſte pas même pour les plus légères & les plus aiſées. On guérit ces dernières, à la vérité, du moins le plus communément; mais c'eſt par divers procédés curatifs, & non par des ſpécifiques. La Médecine ne poſſède que trois remèdes, à qui on ait donné le nom de ſpécifique. Le premier eſt le *mercure* pour les maladies vénériennes, & quelques autres de la claſſe des cutanées. Le ſecond eſt le *quina*, dans les fièvres intermittentes. Le troiſième eſt l'*ipécacuanha*, contre la dyſſenterie. Ce dernier eſt bien éloigné d'être un ſpécifique parfait : car il y a des flux dyſſentériques où au lieu de guérir, il irrite & aggrave le mal. Le ſecond arrête à la vérité les accès de fièvres intermittentes, ſur-tout quand on le prend à forte doſe ; mais, outre qu'il donne lieu à divers accidens, comme à l'inflammation, aux fièvres aiguës, aux obſtructions, il ne guérit pour

pour l'ordinaire que momentanément, le mal ayant coutume de revenir quand il n'a été dissipé que par ce remède. J'envisage plutôt le quina, dans ces sortes de cas, comme un palliatif qui donne un intervalle de quelques jours pour faire prendre les véritables remèdes de la fièvre intermittente, que comme un spécifique. On seroit même en droit de refuser ce nom au mercure, puisqu'il y a bien des circonstances, même dans la classe des maladies contre lesquelles il a le plus d'efficacité, où il ne réussit pas. Les recherches continuelles qu'on fait d'autres remèdes anti-vénériens, en sont des preuves bien convaincantes. Si le mercure étoit un spécifique certain contre ce genre de mal, le public y auroit confiance, & ne s'adresseroit pas aveuglément à ceux qui promettent de guérir par d'autres secours. La Médecine ne possède donc point de spécifiques à proprement parler. Si on n'est pas parvenu jusqu'ici à en trouver contre les maladies les plus aisées

à détruire, on ne doit pas se flatter d'être plus heureux à l'égard des plus difficiles.

2°. Les bains, dont on tire tant d'avantages dans une infinité de circonstances, sont-ils appropriés pour le genre de mal dont il s'agit ?

Il est certain que les bains sont une des meilleures armes que possède la Médecine contre un grand nombre de maladies. Les bains sont propres à en prévenir plusieurs, & à en guérir beaucoup d'autres. Ils nettoient la peau, l'adoucissent, la tendent ou la relâchent suivant le besoin; ils donnent du ton aux solides, ou leur en ôtent s'ils en ont trop; ils purgent les fluides, & leur font recouvrer leur pureté naturelle quand ils l'ont perdue: voilà bien des effets, & des effets bien merveilleux. Ils sont néanmoins insuffisans dans la classe de maladies dont il est question, & quelquefois même dangereux. Les maladies purulentes & scorbutiques proviennent de la décomposition des

fluides, & d'un défaut de reſſort dans les ſolides. Les bains ne ſauroient rendre au ſang la partie onctueuſe & balſamique qui s'eſt diſſipée, ni aux ſolides leur élaſticité qu'un défaut de nutrition & d'humeur lubréfiante leur a fait perdre. Ils peuvent même opérer des effets contraires dans certains cas; par exemple, quand les nerfs ſont détonnés & affoiblis, les bains peuvent les déterminer au relâchement, & cauſer par-là tous les maux qui en ſont les ſuites. Ainſi, quoique quelques bains pris à propos, & par intervalles, conviennent dans certaines affections ſcorbutiques, ſur-tout dans les cas où la fibre a trop de rigidité, il ne faut pas les regarder comme un moyen curatif de ces maladies.

3°. Eſt-ce dans les remèdes altérans ou dans une nourriture convenable, priſe à temps réglé & en quantité proportionnée, qu'on doit eſpérer de trouver la guériſon des affections putrides, lentes ou ſcorbutiques? L'eſſence

de ces maladies gît dans la désunion & dans l'altération des principes du sang, dans l'irrégularité & le désordre de l'action des solides, occasionnés par l'acrimonie des fluides. Or, est-ce des remedes ou de bons sucs nourriciers qu'il faut pour rétablir l'ordre physique ? C'est une question que tout le monde est en état de résoudre. Je ne prétends pas insinuer qu'il ne faille point du tout de remèdes. Je sais très-bien qu'ici l'action de l'estomac, des intestins, & généralement de tout le genre nerveux, doit être aidée & relevée; que les humeurs ont besoin d'être modifiées de tous les principes étrangers qu'elles renferment, & ceux qui sont naturels & de bonne qualité, d'être ralliés; que toutes ces vues ne peuvent se remplir sans le secours de quelques remèdes. Mais en général on doit tâcher de les faire trouver dans la nourriture même, soit en indiquant l'espèce qui convient, soit en assignant la dose & la manière de la prendre. On ne

peut pas tenir la même conduite dans les maladies aiguës. Comme elles ſont preſque toujours d'une aſſez courte durée, & qu'elles ne permettent que fort peu de nourriture, on eſt obligé d'avoir recours à des moyens artificiels pour les guérir. Dans les chroniques, au contraire, il faut des ſucs qui changent peu à peu, & comme inſenſiblement, l'état des ſolides & des fluides. Les remèdes y font quelque choſe pendant un petit nombre de jours; mais bientôt la nature s'y accoutume, ou les rejette, & alors ils ne produiſent plus aucun bien. Nous tâcherons de preſcrire les règles générales du régime qu'il convient d'obſerver en pareil cas, après avoir ſatisfait à la queſtion ſuivante, & avoir détaillé les précautions à obſerver.

4°. Le public n'a-t-il pas en général trop de confiance dans ce qu'on appelle remèdes, & n'en attend-il pas plus d'effet qu'ils ne peuvent en produire, ſur-tout dans les maladies dont il s'agit

ici ? En général, ceux qui ne ſont point verſés dans l'art de guérir, lui attribuent plus de pouvoir qu'il n'en a réellement. Ils ajoutent ſur-tout beaucoup de foi à l'effet des remèdes, & peu au régime. La Médecine forme un corps de ſcience très-vaſte, dont le genre humain reçoit certainement de grands ſecours. Que ce ſoit par les remèdes ou par l'adminiſtration d'un bon régime, cela ne change rien au mérite & à la conſidération due aux Médecins. La Médecine eſt la partie de la Phyſique qui apprend à veiller à la conſervation de la vie. Elle trace les moyens propres à conſerver la ſanté, & ceux par leſquels on parvient à la rétablir, quand elle s'eſt dérangée. Ces moyens conſiſtent quelquefois dans des choſes qui ne peuvent ſervir à l'entretien & à la nourriture du corps ; mais plus ſouvent dans un ſage uſage des ſubſtances alimentaires, & dans une bonne direction des paſſions & des choſes non-naturelles. Je ſuis bien éloigné de cher-

cher à affoiblir la confiance du public envers les Médecins; je voudrois seulement que, plus éclairés par les lumières de la Physique, les hommes connussent davantage la marche de la nature, & ne se fissent pas tant d'illusion dans leurs infirmités, en se flattant que des remèdes leur rendront la santé, sans qu'il leur faille faire de grands sacrifices & des efforts considérables, soit pour vaincre les dégoûts, se priver de ce qui fait le plus de plaisir, surmonter l'inertie qui accompagne presque toujours le mal, soit pour vaincre leurs habitudes, commander à leurs passions, &c.

Les précautions à observer dans le traitement des maladies purulentes & scorbutiques, ou putrides lentes, sont 1°. qu'il y ait de la proportion entre le mouvement & le repos. 2°. Que le même rapport subsiste entre la veille & le sommeil. 3°. Que la dissipation & la restauration soient égales. 4°. Que cette dernière soit combinée, c'est-à-

dire, que les ſucs nourriciers, deſtinés à réparer les pertes, ne ſoient d'une qualité ni trop froide, ni trop incendiaire, ni trop ténue, ni trop conſiſtante. 5°. Qu'on ſoit circonſpect ſur l'article des épiceries, & de toute eſpèce d'aſſaiſonnemens. 6°. Qu'on obſerve la même attention dans l'uſage du café, du thé, du chocolat & des liqueurs. 7°. Que le fluide inviſible dont le ſouffle nous anime, & ſans le ſecours duquel nous ne pouvons ſubſiſter, ſoit pur, ou au moins exempt de principes nuiſibles, & dans une température convenable. 8°. Que la chaleur extérieure ſoit, autant qu'il eſt poſſible, proportionnée à l'intérieure, ſoit naturellement, ſoit artificiellement. 9°. Qu'il y ait de la relation entre les vêtemens & le climat, ou la ſaiſon. 10°. Que la propreté, qui eſt un des plus sûrs préſervatifs de la ſanté, ne ſoit ni omiſe ni négligée. 11°. Qu'il ne règne ni apathie, ni véhémence dans l'exercice des paſſions. Telles ſont les conditions qui

ſont néceſſaires à la conſervation de la ſanté, & à ſon rétabliſſement quand elle s'eſt dérangée.

Pour que l'homme puiſſe jouir de toutes ſes facultés, il faut que l'action & la réaction des ſolides & des fluides ſoient réciproques ; que le cours du ſang & des autres humeurs ſoit réglé, uniforme & paiſible ; qu'il règne de l'harmonie entre les diverſes fonctions, ſans que les unes troublent les autres, & que celles-ci oppriment celles-là. Ce juſte équilibre eſt ce qui conſtitue la ſanté ; & pour en jouir, il faut le concours des diverſes conditions qui viennent d'être énoncées. Nous allons les diſcuter brièvement les unes après les autres, afin d'en faire connoître la conſéquence & la néceſſité.

1°. Il faut de la proportion entre le mouvement & le repos. Tout le monde ſait ce que c'eſt que le mouvement & le repos ; il ſeroit ſuperflu d'en donner des définitions. L'homme eſt deſtiné à

paſſer ſa vie dans l'un & dans l'autre. Une bonne règle, qui détermine la manière d'en uſer, forme une des principales conditions pour jouir de la ſanté & du bonheur.

Le mouvement eſt le principe de la force. C'eſt lui qui anime toutes les pièces qui compoſent la machine, qui déploie leur reſſort, & préſerve les fluides de la fermentation. Nous avons déja fait obſerver que nos humeurs étoient ſuſceptibles d'éprouver deux mouvemens; l'un circulaire, & l'autre inteſtin ou ſur elles-mêmes. Le premier eſt celui que la nature a eu en vue en nous formant, & que l'exercice favoriſe très-efficacement. Le ſecond eſt contraire à l'ordre phyſique, & eſt ordinairement le fruit de trop de repos. C'eſt après la récolte, & non pendant les plus durs travaux, que les laboureurs ſont atteints de fièvres & d'inflammations. C'eſt à la fin des campagnes, & non pendant les pénibles exercices des armes, que les ſoldats ſont

travaillés de flux de sang & de dyssenteries. Les voyageurs sont sujets à être attaqués de fièvres putrides & malignes à la fin de leurs courses, & non pendant les fatigues du voyage ; parce que les uns & les autres passent presque subitement du plus grand mouvement à une espèce de repos parfait, qui fait entrer le sang & les autres humeurs en fermentation. Cette dernière donne lieu à leur décomposition, & il est souvent impossible d'arrêter son cours. Si les hommes qui se sont livrés à de grands travaux, ou à de violens exercices, passoient graduellement du mouvement au repos ou au délassement, ce désordre n'arriveroit pas (1).

Le mouvement, bien que nécessaire

(1) Il y a deux espèces principales de mouvement. La première est celle que la nature a eu en vue en nous formant : c'est le travail. La deuxième est l'exercice qui y supplée, & auquel les hommes qui n'ont pas besoin de travailler pour vivre, sont obligés de se livrer pour se bien porter. Cette dernière espèce se divise en

au maintien de la ſanté, doit être ſuſpendu par des intervalles qui, loin de nuire, corroborent au contraire, & mettent en état de ſupporter de nouvelles fatigues. Ces interruptions ſont de pluſieurs eſpèces; les premieres ſont celles qui deviennent néceſſaires après les travaux pénibles, de peur que de trop grandes déperditions ne jettent dans l'épuiſement. Celles-là n'ont pas beſoin d'être longues. Les ſecondes ſont celles qui ſervent à élaborer des ſucs reſtaurateurs. Il ſeroit bien dangereux de s'exercer juſqu'à un certain point pendant ce temps: car on détourneroit les eſprits qui doivent faire agir l'eſtomac & les inteſtins, & la nutrition du corps

---

pluſieurs autres: l'exercice à pied, l'exercice à cheval, l'exercice en voiture, les jeux, & les différentes actions qui demandent beaucoup de mouvement. Tous ces exercices ſont bons, pourvu qu'ils ne ſoient point outrés. L'exercice à pied, & celui à cheval, ſont les meilleurs dans les maladies dont il s'agit, comme les plus favorables à la digeſtion.

deviendroit impoſſible. Les troiſièmes ſont celles qui favoriſent la filtration & la préparation des eſprits, agens de toutes les actions de la vie. Une quatrième eſpèce de repos eſt celle dont le corps a beſoin pendant & après certaines maladies. Il eſt évident que les unes & les autres ſont très-néceſſaires.

2°. Il faut du rapport entre la veille & le ſommeil. La veille eſt cet état où nous jouiſſons de l'uſage de nos ſens & de nos facultés motrices. C'eſt le ſeul temps où notre exiſtence ſoit entière : car le ſommeil eſt un repos parfait, & même une eſpèce d'abſence de la vie. C'eſt pendant la veille que nous agiſſons, & que nous rempliſſons les devoirs de la condition humaine.

Le ſommeil eſt cet état où nos ſens ſont aſſoupis, où toutes les cordes & & les leviers qui ſervent au mouvement ſont relâchés, où tous les reſſorts ſont détendus ; enfin, où l'exiſtence paroît anéantie, & n'eſt repréſentée que par la circulation du ſang &

la conſervation de la chaleur. C'eſt le temps où la machine ſe repoſe, répare ſes pertes, & ſe met en état d'agir de nouveau.

Un juſte rapport entre la veille & le ſommeil, conſtitue une des conditions eſſentielles pour que la ſanté puiſſe ſubſiſter dans toute ſon intégrité. Les muſcles & les autres agens du mouvement ſe deſſécheroient, ſe durciroient, & perdroient leur diſpoſition à s'étendre & à ſe contracter, ſi leur flexibilité n'étoit nourrie & entretenue; les nerfs deviendroient incapables d'animer la machine, ſi leur force élaſtique n'étoit ſoutenue par de nouveaux eſprits, propres à remplacer ceux que les exercices antérieurs ont fait diſſiper. Or une pareille reſtauration ne ſauroit ſe faire que dans le ſommeil; mais la ſomme doit en être tantôt plus, tantôt moins forte, ſuivant qu'on a plus ou moins agi & diſſipé, ſuivant l'âge, le ſexe, la ſaiſon, le climat, &c.

En général, ceux qui éprouvent une

grande diſſipation d'eſprits animaux, ſoit par les travaux du corps, ſoit par ceux de l'eſprit, ont plus beſoin de ſommeil que les autres, & la raiſon en eſt évidente; les enfans que les vieillards, parce qu'ils ſe développent & s'exercent en même temps; les femmes que les hommes, parce qu'elles ont la fibre plus molle & plus lâche. Il faut auſſi plus de ſommeil dans les pays chauds que dans les contraires, dans l'été que dans l'hiver, parce qu'on y diſſipe davantage. On ne doit donc pas s'étonner que les ouvriers & les laboureurs dorment dans l'après-midi pendant l'été; que les Eſpagnols & les Italiens faſſent la ſieſte; que tous les habitans des climats chauds faſſent la méridienne. Ces uſages ſont conformes aux vues de la nature, qui veut qu'on répare à meſure qu'on diſſipe par la chaleur naturelle, par la force & la continuité des exercices.

3°. Que la diſſipation & la reſtauration ſoient égales. On entend par diſſi-

pation, les pertes que font éprouver les frottemens auxquels la machine eſt ſujette ; & par reſtauration, les ſucs nourriciers deſtinés à y ſuppléer. Il n'eſt pas ici queſtion des eſprits qui ſe filtrent dans le repos & pendant le ſommeil, mais ſimplement des ſucs nourriciers que fourniſſent les alimens.

Le corps humain éprouve des pertes dans tous les temps, même dans le repos le plus parfait : car, quoiqu'il n'y ait aucune apparence de mouvement dans certains inſtans, il n'eſt pas moins vrai que le jeu du poumon fait mouvoir le cœur & tout le ſyſtême vaſculaire, le diaphragme, & un très-grand nombre de muſcles ; ce qui ne laiſſe pas d'occaſionner de grandes évaporations. Néanmoins les fluides ne s'appauvriſſent pas, à beaucoup près, autant alors, que lorſque les ſolides ſont livrés à de grandes ſecouſſes, & à des efforts qui ne ceſſent que pour recommencer.

La reſtauration doit être proportionnée à la diſſipation. Si les exercices ont

été longs ou vifs, il faut une nourriture abondante, ſans quoi la machine ne ſauroit ſupporter leur continuation. Par la même raiſon, ſi l'action a été foible, la réparation doit être peu conſidérable; ſans quoi il ſe trouveroit une ſurabondance de ſucs, qui donneroit lieu à divers accidens. On peut avancer à ce ſujet, que parmi les riches & même les gens ſimplement aiſés, il s'engendre autant, & peut-être plus de maladies par ſurabondance d'alimens, que chez les pauvres par le défaut de nourriture. En effet, les premiers, qui pour la plupart s'exercent peu, mangent d'autant plus, qu'ils y ſont excités par la délicateſſe de leurs mets. Il en réſulte que la ſomme des ſucs reſtaurateurs eſt beaucoup plus forte que celle des pertes. D'ailleurs, comme ils recherchent les ſubſtances ſucculentes, ſavoureuſes & incendiaires, leur nourriture n'a pas les qualités requiſes, elle eſt en général trop inflammable. La vraie meſure, eſt que la reſtauration

ſoit proportionnée à la diſſipation, tant pour la quantité que pour la qualité; le plus & le moins ſeroient également nuiſibles. Il faut encore que les ſucs reſtaurateurs ne ſoient ni trop épais ni trop liquides; c'eſt-à-dire, qu'il convient de boire convenablement, & plus ou moins, ſuivant ce que l'on mange.

4°. Que la reſtauration ſoit combinée & appropriée au tempérament. Pour que la nutrition ſoit parfaite, il faut avoir égard à l'age, au ſexe, au tempérament, au climat, aux ſaiſons, aux exercices & à l'habitude. En général, les femmes doivent prendre une nourriture moins forte que les hommes, parce que leurs exercices ſont moins pénibles, & leurs fibres plus délicates. Les vieillards ont beſoin d'alimens plus actifs & plus chauds que les enfans, parce que leurs nerfs, dont l'irritabilité eſt fort émouſſée, ne reçoivent pas ſi facilement les impreſſions que ceux des enfans, & auſſi parce que

les viſcères qui ſervent à la digeſtion, n'ont plus toute la mobilité néceſſaire pour extraire les ſucs de la maſſe alimentaire, & opérer une bonne digeſtion. Il faut auſſi avoir égard au tempérament. Il eſt clair que s'il eſt ardent, la nourriture ne doit pas être inflammable ; ni réfrigerante, ſi la conſtitution eſt froide.

Le climat & les ſaiſons doivent influer beaucoup ſur le choix des alimens. Si l'atmoſphère dans laquelle on vit eſt chaude, la nourriture doit être tempérante ; & elle doit être au contraire un peu active, ſi l'air qu'on reſpire eſt froid. Il faut encore avoir égard à la ſéchereſſe & à l'humidité. S'il règne de la ſéchereſſe, on doit la combattre par un régime humectant ; ſi au contraire l'humidité ſe fait trop ſentir, la nourriture doit être un peu sèche, & d'une qualité chaude pour faire évaporer le ſuperflu du flegme. Ces règles générales ſouffrent cependant quelques exceptions ; par exemple, dans les cli-

mats brûlans, où la diſſipation eſt ſi grande, qu'elle jette dans l'épuiſement, non-ſeulement les alimens ne doivent pas toujours être réfrigerans, mais quelquefois même échauffans. On éprouve de ſi grandes évaporations dans certaines contrées de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique, qu'on eſt obligé de prendre une nourriture très-ſucculente. L'eſtomac, & les autres viſcères qui ſervent à la digeſtion, y ſont tellement relâchés par la quantité de boiſſons qu'on y prend, qu'on eſt ſouvent obligé d'en relever le ton par les aromates, les épiceries & les ſpiritueux. C'eſt un uſage preſque généralement reçu dans ces contrées, de prendre un verre de liqueur amère & ſtomachique, environ un quart d'heure avant de ſe mettre à table, ſur-tout au dîner. Si, dans ces ſortes de cas, on faiſoit trop uſage d'alimens froids ou tempérans, & point aſſez des toniques, la digeſtion ſe dérangeroit, & les déſordres qui en ſont les ſuites ſe manifeſteroient bientôt.

La nature de nos exercices doit encore plus que tout le reſte ſervir à régler notre nourriture. Il n'eſt perſonne qui ne ſente que les hommes qui mènent un vie peu active, ne doivent pas ſe nourrir comme ceux qui ſe livrent à des occupations pénibles ; qu'un chaſſeur peut digérer les alimens les plus indigeſtes ; qu'un laboureur peut manger impunément de l'ail, des oignons cruds, ſans qu'il en ſoit incommodé ; pendant que ceux qui ne font preſque pas d'exercice, ou qui ne diſſipent que par le travail de cabinet, ne ſauroient impunément prendre la même nourriture.

La dernière conſidération eſt celle qui ſe tire de l'habitude. On a bien raiſon de dire que l'habitude eſt une ſeconde nature. Quand notre corps eſt accoutumé à un genre de vie, à une ſenſation, à une jouiſſance quelconque, il n'eſt pas facile de l'en priver. Ce n'eſt que par des degrés inſenſibles qu'on peut parvenir à changer ſes goûts, &

à l'accoutumer à se passer des choses même qui peuvent lui nuire. Ceux qui se sont accoutumés au tabac, au thé, au café, au chocolat, & aux différentes jouissances, tant morales que physiques, ne connoissent que trop bien l'empire de l'habitude.

5°. Il faut être circonspect sur l'usage des épiceries & de toute espèce d'assaisonnemens. Accoutumés dès l'enfance à des saveurs plus fortes que celle que renferment les alimens que nous offre la nature, nous avons recours à des artifices pour en relever le goût, qui, pour la plupart, peuvent nous faire du bien dans certains temps & dans certaines circonstances, mais qui, par l'abus que nous en faisons, nous causent plus de préjudice que d'avantage. Les assaisonnemens, dont nous nous servons pour relever les saveurs de notre nourriture, sont des aromates, des substances âcres & amères, des esprits ardens, des acides, des sels neutres & des espèces d'alkalis. Les

aromates ſont, à proprement parler, les vraies épiceries : tels ſont le girofle, la noix de muſcade, la canelle, les écorces d'oranges & de citron, le laurier, & la plupart des plantes aromatiques. Toutes ces ſubſtances contiennent une huile eſſentielle & un eſprit recteur, qui affectent agréablement les nerfs ; mais qui les font trop travailler, & les conduiſent à l'atonie, ſi on en abuſe. Les aſſaiſonnemens âcres & amers ſont, par exemple, le poivre & le gingembre, le piment, la moutarde, &c. le ſafran, les écorces d'orange & de citron. La plupart des aromates ſont en même temps âcres & amers. Il y a pluſieurs plantes & des ſubſtances animales de ce genre, dont on ſe ſert auſſi pour relever le goût des alimens les plus fades : ce ſont des ſtimulans qui aiguillonnent les nerfs, & les font agir juſqu'à la fatigue & la perte totale de leur ton. C'eſt, fondés ſur ce principe, que quelques inſenſés prennent à l'intérieur la teinture ou la ſubſtance même des mouches can-

tharides, pour être des athlètes infatigables dans les luttes amoureuſes. Les eſprits ardens ſont des ſtimulans qui chatouillent, & font agir les nerfs outre meſure par un autre principe. Leur vertu gît dans la matière du feu, renfermée dans une certaine quantité de flegme; elle échauffe & pointille les nerfs, à meſure qu'elle ſe dégage & ſe ſépare du flegme par la chaleur naturelle du corps (1). Les acides ſont des ſels froids deſtinés à diſſoudre & à entraîner les matières alkalines; mais qui, pris en trop grande quantité, diminuent tellement la chaleur, que la coction des alimens & les autres fonctions s'interrompent, ſe ſuſpendent & ſe dérangent. Il y a un très-grand nombre d'acides répandus dans la nature. Ceux dont on ſe ſert le plus communément, ſont le jus de citron & de limon, le

(1) Tels ſont l'eſprit de vin, l'eau de vie, le rhum, l'arac, & les différentes eſpèces de liqueurs.

vinaigre,

vinaigre, l'acide des plantes potagères, comme l'oseille, de certains fruits qui sont acides avant de parvenir à leur point de maturité, comme le raisin, &c. Les acides sont d'une grande utilité; mais il faut en savoir faire usage : car leur excès & leur défaut sont également nuisibles. Les sels neutres sont le sel marin, le sel de roche, qui n'en diffère presque pas, & le salpêtre: ce sont les seuls dont on se serve pour saler & assaisonner les alimens. Ces sels sont utiles & même nécessaires pour aider la dissolution de la masse alimentaire; mais il n'en faut pas abuser. Ils sont naturellement âcres, stimulans & dissolvans. Si on en prend plus qu'il ne faut, ils irritent & agacent les nerfs, communiquent leur âcreté au sang, & dissolvent tous les fluides. Les substances alkalines qui servent à relever le goût de nos alimens, sont la moutarde, les champignons, les truffes, les œufs, les sucs ou jus de viande, les fromages qui ont long-temps fermenté, &c. Ces in-

grédiens, qui ſont pour la plupart alkalins ou alkaleſcens, relèvent très-efficacement les ſaveurs de notre nourriture, & en font naître de nouvelles; mais ils portent l'agitation & l'incendie dans le ſang. Quand on en uſe avec beaucoup de modération, peu ſouvent, & dans les temps où il convient d'animer, elles donnent quelquefois la ſanté & le plaiſir tout enſemble; mais ſi on y a trop ſouvent recours, & qu'on les prenne à forte doſe, elles deviennent fort nuiſibles. En général les ſubſtances qui, dans des circonſtances particulières, peuvent opérer de merveilleux effets, ne conviennent pas dans les affections purulentes & ſcorbutiques. Dans ces maladies, le ſang eſt décompoſé, & diſpoſé à l'alkaleſcence. Les alimens qui favoriſent & augmentent cette diſpoſition, ne ſauroient guères convenir. Les autres ingrédiens qui ſervent à aſſaiſonner nos mets, ne ſont pas beaucoup plus ſalutaires dans ces ſortes de cas. Les eſſences, les aromates & les ſpiritueux,

agitent, échauffent & enflamment. Les toniques & ſtimulans amers conviennent quelquefois ; mais il faut bien ſe donner de garde d'en uſer juſqu'au point de faire trop monter le ton des nerfs : car ils ſe fatigueroient, & tomberoient enſuite dans l'atonie. Les ſels acides & neutres étant anti-putrides, on doit en uſer un peu ; mais ce doit être avec beaucoup de circonſpection ; car ils refroidiroient la digeſtion, ralentiroient l'action des ſolides, & donneroient lieu par-là à la décompoſition des fluides. D'ailleurs ils communiqueroient leur âcreté à ces derniers, & ils obligeroient par leurs aiguillons le genre nerveux à ſe contracter, & à ſe reſſerrer ; ce qui occaſionneroit bien des déſordres.

6°. La manière de faire uſage du thé, du café, du chocolat & des liqueurs. Le thé eſt un vulnéraire balſamique, produit par les ſommités d'un arbuſte qui ſe trouve ſeulement en Chine, qu'on fait ſécher au four ou dans des

étuves. Le thé eſt très-ſalutaire, en ce qu'il eſt apéritif, diſſolvant des matières craſſes & des réſidus des digeſtions, purifiant, ſudorifique & vulnéraire; mais il agit par des eſpèces de pointes âcres & ſtimulantes, qui échauffent, criſpent & irritent les nerfs. Pour en tirer avantage, il faut engaîner ſes aiguillons avec quelques mucilages ou adouciſſans, comme le lait. Quoique le thé ait de très-grandes propriétés, il faut en uſer bien modérément dans les maladies ſcorbutiques ou putrides lentes: les nerfs ſont déja échauffés, tous les ſolides tendus; un principe ardent & âcre ne pourroit que forcer leur ton encore davantage, pour les faire tomber enſuite dans l'atonie, d'où ils ſortiroient difficilement.

Le café eſt un tonique, un ſtimulant d'une qualité âcre & amère. C'eſt la fève d'un arbriſſeau qui croît dans tous les pays chauds, mais qui ſe plaît néanmoins davantage en Aſie, où il a des propriétés plus fortes qu'ailleurs. L'effet

du café eſt d'agiter & d'ébranler vivement les nerfs; par conſéquent de raréfier & d'échauffer ſingulièrement les humeurs. Il force dès-lors & fatigue le reſſort des ſolides, & en accélerant fortement le cours des fluides, il les altère, les décompoſe & les appauvrit. Le café convient beaucoup dans les pays fort froids, ou fort chauds; parce que, dans ces deux extrêmes, le principe de vie a également beſoin d'être ranimé. Il convient auſſi en général aux vieillards, aux conſtitutions froides & relâchées, & à beaucoup d'autres dans des climats ou des ſaiſons froides & humides. La vieilleſſe eſt une eſpèce d'hiver où il faut animer & échauffer. Les tempéramens flegmatiques ont beſoin du même ſecours. Les temps & les climats humides, le rendent néceſſaire dans beaucoup d'autres cas. Mais il eſt bien rare qu'il convienne dans les affections purulentes & ſcorbutiques; les ſolides n'y ſont que trop agités, & les fluides que trop appauvris.

Le chocolat eſt un aliment compoſé de beurre ou d'huile de cacao, de ſucre, de canelle, & de différentes épiceries. Le cacao eſt un fruit en forme de fève ou de noyau d'un arbre qui ſe trouve particuliérement en Amérique. Le beurre ou l'huile de cacao, a un peu d'amertume, & ne donne une ſaveur agréable que par l'addition du ſucre & des aromates avec leſquels on le combine. Quoique beaucoup de gens enviſagent le cacao comme froid, je crois que le chocolat eſt une nourriture fort chaude, non-ſeulement par le ſucre, la canelle, la vanille, &c. qu'on a coutume de faire entrer dans ſa compoſition; mais par la propre qualité du fruit qui eſt amer, tonique, & conſéquemment échauffant. Le chocolat fait beaucoup de bien, comme toutes les autres choſes dont on n'abuſe point; il convient ſur-tout le matin pour ranimer l'action de l'eſtomac, & chaſſer les réſidus des digeſtions précédentes. Mais il ne faut pas en prendre ſouvent, ſans quoi on

s'expose à agiter & à enflammer, tant les fluides que les solides. Il n'est pas en général fort approprié dans les affections scorbutiques, du moins dans celles qui sont d'une nature fort chaude, parce qu'il augmente l'ardeur du sang & la contraction des nerfs. Il n'est salutaire que dans les cas où les viscères ont besoin d'être réveillés, flattés, corroborés, & où ils seroient en danger de perdre leur action, si on ne venoit à leur secours.

Les liqueurs sont toutes les boissons, comme le vin, le cidre, la bière, &c. Mais on donne particuliérement ce nom aux esprits ardens qu'on retire par la distillation, & qu'on combine avec le sucre, les aromates, les essences, les amers, & une infinité d'autres principes. Il est certain que les boissons fermentées, sont d'un grand secours pour bien digérer. Le vin est sans contredit le meilleur de tous. Le cidre & la bière nourrissent davantage; mais ils ne donnent pas tant de chaleur & d'activité

aux viſcères. Les liqueurs proprement dites conviennent dans bien des cas ; par exemple, dans les ſaiſons & les climats froids ou humides, aux vieillards, aux conſtitutions flegmatiques, aux individus qui ont ſouffert de grandes fatigues ou éprouvé de vives frayeurs. Mais en général l'uſage du vin eſt bien meilleur ; il échauffe & corrobore comme les liqueurs, ſans enflammer, deſſécher & raccornir comme elles ; les liqueurs ſont quelquefois indiquées dans les affections ſcorbutiques, ſur-tout celles qui ſont huileuſes, & dont l'eſprit ne porte pas dès-lors immédiatement ſur les nerfs : c'eſt lorſque les ſolides ſont tellement épuiſés & les viſcères affaiſſés, que la tranſpiration, les ſécrétions & les excrétions ſont pour ainſi dire arrêtées. Mais en général il faut bien prendre garde d'enflammer ; ce qui arriveroit infailliblement, ſi on en abuſoit le moindrement.

7°. Il faut que l'air que nous reſpirons ſoit pur, ou du moins privé de principes nuiſibles, &, autant qu'il dé-

pend de nous, dans une température convenable. Pour que l'air soit salubre, il faut qu'il ne soit ni trop dense, ni trop raréfié ; c'est-à-dire, ni trop froid ni trop chaud ; qu'il soit exempt d'exhalaisons putrides, & de tous les principes nuisibles. Nous ne pouvons pas prétendre à respirer un air parfaitement pur : le voisinage de la terre fait passer dans l'atmosphère des corpuscules de différens genres, à la faveur de la chaleur & de l'agitation de l'air ; mais nous devons chercher à respirer un air qui ne renferme aucun mauvais principe, tel qu'il se trouve dans les lieux élevés, & dans ceux qui ne sont environnés ni de marais, ni de lacs, ni d'eaux stagnantes quelconques. Nous devons aussi éviter, autant qu'il est en notre pouvoir, le voisinage de la plupart des mines, & des terres qui sont empreintes de matières métalliques, sur-tout des sulfureuses, des arsénicales, &c. Quand nous sommes forcés à passer notre vie dans une atmosphère mal saine,

nous devons nous appliquer à en purifier l'air par les moyens que la Physique indique, & employer les différentes précautions qui sont propres à enchaîner ou affoiblir sa malignité. Par exemple, sommes-nous nécessités de vivre dans un climat humide, il faut tâcher de priver l'air d'une partie de son flegme, & de dessécher celui que nous respirons dans nos habitations (1).

On parvient par ce moyen à établir une sorte de compensation qui ramène les choses à leur équilibre naturel;

(1) L'effet de l'humidité à l'intérieur du corps peut être comparé à celui qu'elle a coutume de produire dans nos appartemens. En privant l'air de son élasticité, elle empêche l'ascension de la fumée dans les cheminées; elle retient de même dans notre sang les vapeurs qui auroient dû sortir par la transpiration, en relâchant trop les solides, & en affoiblissant de cette manière la force centrale ou centrifuge. Il est donc d'une grande importance de chercher à s'opposer à ses pernicieux effets, par les correctifs qui sont indiqués.

par exemple, on écoule les eaux ; on fait de grands feux dans les endroits & dans les maisons fort humides ; on porte sur la peau des tuniques de laine qui absorbent l'humidité, & des gillets de peau qui l'empêchent de pénétrer. On peut encore fumer du tabac, ou quelques plantes céphaliques & aromatiques. Si le sort nous a placés dans une atmosphère chargée de vapeurs putrides ou disposées à se corrompre, ou bien dans le voisinage de quelques mines dont les exhalaisons peuvent nous nuire, nous devons nous attacher à purifier l'air extérieur & intérieur, non-seulement par le secours du feu, mais en faisant évaporer des principes susceptibles de s'unir à ceux que nous redoutons, & capables d'en enchaîner la malignité en se combinant avec eux, & en formant des neutralisations qui ne puissent plus nuire. Quand les vapeurs sont putrides, on brûle des bois résineux & balsamiques, comme le pin, le sapin, le térébinthe, &c. des plan-

tes aromatiques, comme la lavande, le romarin, le thym, le laurier, &c. les réfines & les baumes, comme l'encens, la myrrhe, la térébenthine, le baume du Pérou, &c. Quand on a à ſe préſerver de principes métalliques, on brûle du ſoufre ou des matières ſulfureuſes, qui ſe combinent avec preſque tous les métaux. Si au contraire on veut enchaîner les exhalaiſons ſulfureuſes, on fait évaporer du vinaigre, ou tout autre acide, en le jetant ſur des fers ou des briques rouges. En employant ces différens procédés, on vient à bout de corriger les vices de l'atmoſphère. Mais néanmoins on ne doit vivre dans un air ſemblable qu'autant qu'on y eſt forcé, & alors il faut paſſer de temps en temps dans un plus ſain, afin de détruire les mauvais effets du premier, & de ne leur pas donner le temps de porter atteinte à la conſtitution.

Nous avons déja fait remarquer que le genre de vie, & la manière de ſe nourrir, contribuent beaucoup à ſe ga-

rantir de la maligne influence d'un air vicié. Nous avons dit que dans les pays ou les saisons humides, il falloit faire plus usage des spiritueux, des épiceries, en général des alimens secs & anti-putrides, que dans les climats & les saisons opposés. A l'égard des endroits où il y a des mines, ou des substances métalliques de mauvaise qualité, il convient de se nourrir de lait, d'huile & de corps gras, de légumes agglutinatifs, comme la pomme de terre, le riz, les fèves, les pois, les haricots, les lentilles & les autres farineux; de boire une infusion de graine de lin avec du vin ou d'autres boissons fermentées. On vient à bout, par ces différens correctifs, d'engaîner les pointes ou les aiguillons métalliques, qui, sans ce secours, irriteroient le genre nerveux, le désordonneroient, & causeroient les plus fâcheux accidens. Il nous reste à parler de la température de l'air, pour finir cet article.

La température parfaitement conve-

nable à l'homme, seroit celle où il ne sentiroit ni l'impression du froid, ni celle du chaud. Mais il n'y a point de climat qui réunisse tant d'avantages; tous ont des saisons plus froides ou plus chaudes les unes que les autres; & ceux à l'égard desquels le soleil est toujours, ou à peu de chose près, dans le même rapport, éprouvent encore de grandes différences. Si le ciel est couvert de nuages, ce qui arrive nécessairement dans les temps de pluie, la chaleur est moins forte, parce que les rayons du soleil sont interceptés. Si l'air est agité, & que les vents soufflent du coté du nord, l'atmosphère se trouve incontinent rafraîchie; si au contraire il règne du calme, ou que le vent vienne du midi, il fait une chaleur excessive. Mais on corrige les excès de froid & de chaud, comme les vices de l'air. Dans le premier cas, on échauffe l'intérieur & l'extérieur du corps; on le rafraîchit dans le second. D'ailleurs, la manière de se vêtir, de se couvrir,

de se mouvoir, & la construction des maisons contribuent beaucoup à rendre le froid & le chaud supportables.

C'est sur-tout dans les affections scorbutiques ou putrides lentes, qu'il seroit essentiel de vivre dans un air pur & tempéré. Le corps a besoin de se délivrer d'une infinité de principes étrangers : une atmosphère qui en contient, ne sauroit lui convenir. Il a également besoin d'une transpiration aisée, pour faciliter la sortie de ces principes. Il lui faut un air tempéré qui la favorise sans la rendre trop forte, parce qu'alors il s'affoibliroit & tomberoit dans l'épuisement. Un air élastique lui est aussi fort essentiel, pour faire recouvrer aux solides leurs forces naturelles, & favoriser la pureté des fluides. Les personnes affectées de ce genre de mal doivent donc, autant qu'il est en leur pouvoir, chercher à vivre dans des lieux secs & élevés, du moins pendant un temps suffisant pour réparer leurs forces & leur santé.

8°. Il eſt néceſſaire qu'il y ait du rapport entre la chaleur extérieure & intérieure du corps. Pour ſe bien porter, il faut que la chaleur externe, ſoit naturelle, ſoit artificielle, s'éloigne peu de l'interne; autrement l'équilibre, ſi néceſſaire au maintien de la vie, ſe dérange, & les diverſes fonctions ſont bientôt troublées.

La chaleur interne de notre corps eſt ordinairement de trente-deux degrés: l'externe doit être de quinze à vingt, pour que nous nous trouvions à notre aiſe. Dans les contrées brûlantes, la chaleur externe eſt quelquefois portée au-delà de trente-deux degrés; alors on eſt dévoré par la chaleur, comme ſi on étoit dans une fournaiſe ardente, & le principe de vie eſt preſque ſuffoqué. Dans les contrées glaciales, au contraire, le froid eſt quelquefois ſi exceſſif, qu'il fait deſcendre le thermomètre juſqu'à vingt degrés au-deſſous de la congélation. Dans ce cas, les ſolides ſont tellement comprimés, &

les fluides condenſés, que les mouvemens qui entretiennent la vie ne pourroient s'exécuter long-temps ſans le ſecours du feu artificiel. Le principe de vie eſt donc, comme dans le cas précédent, fort mal à ſon aiſe.

L'âge, le ſexe, le tempérament, la manière de ſe mouvoir, de ſe vêtir & de ſe nourrir, apportent là-deſſus de grandes différences. Les enfans & les vieillards ſupportent mieux le chaud & moins bien le froid que les adultes, par la raiſon que leur chaleur naturelle eſt moins forte. Les femmes ſupportent ces deux extrêmes avec plus de peine que les hommes, parce que la ſomme de leurs forces, & conſéquemment de leur chaleur, eſt moindre. A l'égard des tempéramens, les ſanguins & les bilieux ſupportent mieux les excès de froid que les mélancoliques & les pituiteux, parce qu'ils ont plus d'énergie, & dès-lors plus de chaleur naturelle. Ceux-ci s'accommodent mieux du chaud.

Le travail ou l'exercice, la manière de se nourrir & de s'habiller, rendent le froid & le chaud plus ou moins sensibles. Les exercices du corps ayant la propriété de développer les principes ignés contenus dans les liqueurs qui circulent dans notre corps, suppléent à la chaleur artificielle; elle est même contraire à ceux qui se livrent à de pénibles travaux : elle accélère leur fatigue, parce qu'elle concourt, avec le mouvement, à raréfier les fluides, à dilater les pores, & à exciter de trop fortes déperditions. Il est évident que le contraire doit arriver à ceux qui restent dans le repos, & que ces derniers ont un besoin absolu de chaleur extérieure. La nourriture produit des effets analogues à ceux du mouvement: si elle est chaude & active, on est peu incommodé du froid, & on l'est beaucoup quand elle est d'une qualité tempérante & réfrigérante. Il en est de même des vêtemens : si on se couvre

bien, on eſt peu ſenſible au froid; ſi on s'habille légèrement, on eſt peu incommodé du chaud.

Une des précautions eſſentielles pour jouir de la ſanté, conſiſte à ſavoir établir une relation convenable entre la chaleur interne & l'externe, à compenſer le froid par le chaud, & au contraire. On ne doit pas ſe conduire le matin comme le ſoir : en ſortant du lit, époque où les pores ſont ouverts, il ne faut pas s'expoſer tout de ſuite à l'impreſſion de l'air extérieur, qui les fermeroit & intercepteroit la tranſpiration. Il y a encore une autre raiſon qui doit nous empêcher de reſpirer dans ce moment l'air extérieur, c'eſt que l'eſtomac, qui n'a pas reçu de nourriture depuis la veille, eſt vide; que les forces centrales & expulſives ſont peu conſidérables; & qu'en pareil cas, la répercuſſion de la matière tranſpirante eſt fort à craindre. Nous ſommes bien plus en état de ſupporter la fraîcheur & l'action de l'air exté-

rieur après avoir pris de la nourriture ; le chyle qui eſt verſé dans le torrent de la circulation, reſtaure & anime toute la machine.

Une des choſes auxquelles nous ne faiſons point aſſez d'attention, par rapport aux effets de l'air, c'eſt ſa circulation & ſes courans. Ce fluide étant inviſible, il ne nous eſt pas poſſible d'obſerver ſes mouvemens bien exactement ; cependant ſon impreſſion eſt très-dangereuſe lorſqu'il eſt fort agité, & qu'il frappe vivement & inégalement les différentes parties de la ſurface de notre corps. Cette action ſubite & inégale condenſe & arrête nos fluides dans certains points : c'eſt ce qui donne bien ſouvent lieu à la goutte, au rhumatiſme, à la paralyſie, aux rhumes, aux catharres, aux fluxions de poitrine, &c. Ce n'eſt qu'en proportionnant les vêtemens au froid, & en échauffant aſſez l'intérieur, qu'on peut éviter ces ſortes d'accidens, quand on eſt obligé de s'y expoſer. Lorſque l'atmoſphère eſt vio-

lemment agitée, le mieux eſt de ne pas s'expoſer à ſon impreſſion, ſi on le peut.

9°. Il faut qu'il y ait du rapport entre les vêtemens & le climat ou la ſaiſon. L'amour-propre a pour l'ordinaire plus de part au choix de nos vêtemens que la ſanté. Quand nous faiſons l'emplette d'un habit, l'éclat & la fraîcheur de l'étoffe nous fixent bien davantage que ſa bonté réelle. Nous nous laiſſons preſque tous ſubjuguer par l'empire des modes; de manière que nous portons ſouvent en hiver ce qui eſt propre pour l'été, & au contraire. De ces caprices & de ces fantaiſies, il réſulte ordinairement des rhumes, des catharres, des douleurs, des rhumatiſmes, de la goutte, la paralyſie, des maladies de poitrine de grande conſéquence, &c.

On a en général le défaut de s'habiller trop légèrement dans toutes les ſaiſons, ſur-tout les femmes. Les hommes s'en ſont un peu corrigés depuis quel-

ques années, & ils commencent à sacrifier l'agréable à l'utile. Un autre inconvénient dans lequel on tombe presque généralement dans les grandes villes, c'est que, quand on a pris les habits d'une saison, on ne revient point assez à ceux de la précédente, quoique le temps le nécessite. Par exemple, s'il fait fort froid dans le printemps où l'on a quitté les habits d'hiver, il y a fort peu de monde qui les reprenne. Il seroit néanmoins bien plus prudent & plus conforme aux vues de la nature de se régler sur le temps, & de prendre des habits épais ou légers, suivant qu'il fait froid ou chaud.

On court moins de risque à s'habiller chaudement, même dans les saisons & les climats où le froid se fait peu sentir, qu'à porter des vêtemens minces lorsqu'il fait frais. Le seul inconvénient qui puisse résulter dans le premier cas, c'est un peu trop de dissipation ; mais, comme on s'apperçoit bientôt que les forces diminuent, on travaille & on

s'exerce moins. Le second, au contraire, donne lieu à une infinité d'accidens, sur-tout à ceux qui proviennent de la suppression ou diminution de transpiration, dont nous avons déja eu occasion de parler.

Comme il est inutile de chercher à réformer l'élégance des vêtemens, il faut tâcher d'indiquer une manière de s'habiller, qui soit en même temps légère & chaude : elle consiste, pour les hommes, à porter des gillets ou des camisoles d'étoffes très-minces, même de soie ou de toile, mais doublées de peau ou de taffetas gommé. A l'égard de ceux dont la digestion est lente, & qui ont des dispositions aux maladies scorbutiques, ou qui en sont déja atteints, il convient qu'ils portent immédiatement sur l'estomac, & sur tout le bas-ventre, une peau d'agneau, le poil en-dedans, ou quelques autres analogues. Ils feront aussi très-sagement de porter des caleçons de peau, & même des bas, quand ils transpireront diffi-

cilement. Les femmes peuvent également doubler leurs corsets ou camisoles, de peau ou de taffetas gommé; porter sur la gorge des fourrures de cygnes, de lapin, &c. Elles doivent aussi porter une peau sur l'estomac, si elles digèrent mal; des caleçons & des bas de peau, si elles ont de la difficulté à transpirer. Cela n'empêche point de s'habiller aussi élégamment qu'on le veut, en conservant néanmoins assez de chaleur; parce que le cuir & les tissus gommés empêchent l'air extérieur de pénétrer jusqu'à la peau, & la chaleur du corps de se dissiper.

10°. Combien la propreté influe sur la santé. La propreté est une des précautions les plus nécessaires pour que l'équilibre & la réciprocation qui doivent régner entre les solides & les fluides puissent subsister. En effet, nous ne pouvons nous bien porter qu'autant que la transpiration, fonction de la plus grande importance, ainsi que nous l'avons déja fait observer bien des fois,

s'exécute

s'exécute avec facilité. Or, quand nous manquons de propreté, nos pores se bouchent; & une partie des matières dont nos humeurs auroient dû se purger, se trouve retenue dans notre corps, où elle occasionne des maladies, soit en circulant avec la masse des fluides, & les altérant, soit en se fixant sur les viscères ou sur d'autres parties.

La propreté consiste à se laver & se mondifier; changer souvent de linge; à nettoyer & purifier soigneusement les appartemens qu'on habite; à les aérer, & n'y souffrir aucune mauvaise odeur; à renouveler souvent ses bas, ses souliers, & les autres vêtemens; à se peigner & se décrasser la tête; à se nettoyer les dents, se laver la bouche; à ne manger que des alimens proprement préparés; à laver & purifier les fruits, les légumes, & la plupart des autres substances qui servent de nourriture.

Quoique l'usage des bains soit devenu beaucoup plus commun qu'il ne l'étoit

chez nos aïeux, il s'en faut bien qu'il le soit suffisamment pour qu'on soit exempt de toutes les maladies dont ils peuvent préserver. Hors l'été, où tout le monde peut se baigner à peu de frais, il en coûte trop cher dans les autres saisons pour prendre des bains chez les Etuvistes, pour que l'usage en soit général. Je suis surpris que dans un siècle éclairé comme le dix-huitième, où l'on manifeste sans cesse des traits de bienfaisance, on n'ait pas cherché à procurer à l'humanité un secours si salutaire & si conforme aux vues de la nature. C'est cependant l'unique moyen de rendre l'usage des bains général pour toutes les classes de citoyens : il faudroit au moins que l'édifice fût public, & qu'on n'eût qu'à pourvoir aux frais des baigneurs. De semblables établissemens devroient être au nombre de ceux dont les corps municipaux sont chargés ; il seroit également avantageux qu'ils procurassent de l'eau pour l'extérieur que pour l'intérieur du corps.

Pour ſe convaincre de l'efficacité & de la ſalubrité des bains, il ne faut que jeter un coup-d'œil ſur les nations chez qui les bains ſont un article de religion, ou d'un uſage paſſé en habitude. Par exemple, les Turcs & les Péruviens qui ſe lavent & ſe baignent ſans ceſſe, ſont exempts du mal vénérien, & de preſque toutes les maladies cutanées. Ce n'eſt ni par le défaut de communication, ni par la bonté de l'air, qu'ils jouiſſent de cet avantage; ils traitent & commercent avec des nations qui ſont ſouillées de ce mal; & à l'égard de l'air, il y a pluſieurs contrées dont les habitans ſont auſſi-bien partagés.

Les autres articles de la propreté ne ſont pas moins eſſentiels. Si on ne ſe lave pas la bouche, ſi on ne nettoie pas les parties qui en ont beſoin, on s'expoſe à faire rentrer dans le ſang des matières à demi corrompues, qui ne ſauroient qu'y nuire. Il en eſt de même de la nourriture que l'on prend:

ſi elle n'eſt pas ſuffiſamment purifiée, elle porte dans la maſſe des humeurs, des principes étrangers dont les effets ſont toujours contraires. Les mêmes ſoins doivent avoir lieu pour les vêtemens : il faut ſur-tout renouveler ſouvent ſon linge, & tout ce qui touche immédiatement la peau, afin que les pores ne ſe bouchent pas, & que la tranſpiration ne ſoit point empêchée. Il convient auſſi que nos habitations ſoient fort propres, qu'il n'y règne aucune mauvaiſe odeur, & que l'air y ſoit ſouvent renouvelé.

11°. Il ne doit y avoir ni apathie ni véhémence dans l'exercice des paſſions. Nous ſommes formés de deux principes ; l'un moral, qui a rapport à notre ame ; & l'autre phyſique, qui a rapport à notre corps. De l'action réciproque de ces deux principes, il réſulte de grands mouvemens, tantôt gais, tantôt triſtes, tantôt violens, qu'on nomme paſſions. Elles doivent donc ſe diviſer en trois genres : celles

du premier ſont la joie, & tous les actes de plaiſirs; celles du ſecond, ſont le chagrin, la crainte, la frayeur, &c.; celles du troiſième, ſont la colère, la haine, &c. Les paſſions ſont pour ainſi dire la ſource du bien & du mal. Il eſt donc d'une grande conſéquence de les ſavoir bien gouverner pour le bonheur de la vie.

Il eſt de l'eſſence de l'homme d'avoir des paſſions. Nous en avons tous; & celui qui n'en auroit pas, ſeroit un être manqué. N'agiſſant que d'après nos goûts & nos inclinations, qu'eſt-ce qui détermineroit nos mouvemens, ſi nos paſſions ne nous les faiſoient entreprendre? L'individu de notre eſpèce le plus parfait, eſt celui chez qui les paſſions n'agiſſent que conformément à la volonté éclairée par la raiſon; le plus vicieux de tous eſt celui qu'elles dominent entièrement, & qui ſe laiſſe entraîner par les mauvais comme par les bons penchans. Du régime des paſſions dépend donc notre bonheur ou notre

malheur : ſi nous ſavons les bien gouverner, nous ſommes heureux ; & malheureux, ſi nous nous ſoumettons à leur joug.

Les paſſions n'influent pas ſeulement ſur le bonheur moral ; elles affectent auſſi le corps en bien ou en mal, ſuivant qu'elles ſont bien ou mal dirigées. Pour jouir de la ſanté, il faut que nous ſoyons continuellement en garde contre nos goûts & nos inclinations : ſi nous nous ſoumettons à leur empire, l'harmonie du corps eſt bientôt renverſée.

C'eſt ſur-tout pendant la digeſtion que nous devons être en garde contre nos paſſions. Ces ſecouſſes violentes agitent toutes les parties, mais principalement celles où ſe prépare la liqueur reſtaurante. D'ailleurs, comme c'eſt ſur-tout à la tête, le ſiège de l'ame, qu'eſt le théâtre de leurs ſcènes, elles y retiennent les eſprits, & empêchent que ceux qui étoient deſtinés à d'autres parties n'y ſoient portés. Si on doit chercher à ſe contenir dans tous les temps, il

faut redoubler ſes efforts pour y réuſſir pendant la digeſtion. On devroit auſſi avoir l'attention de ne point annoncer de fâcheuſes nouvelles, & de ne point cauſer de frayeur à ceux chez qui la digeſtion s'opère. Quelquefois on rend en badinant de bien mauvais ſervices à ſes meilleurs amis ; parce qu'on les connoît appréhenſifs, on cherche à les ſurprendre, à leur cauſer des frayeurs qui ont ſouvent des ſuites fâcheuſes. Le meilleur temps pour annoncer une mauvaiſe nouvelle, c'eſt lorſque l'eſtomac eſt vuide. Si l'impreſſion en eſt fort vive, on donne un léger cordial, comme du vin & de l'eau, ou du café : on fait prendre enſuite un peu de nourriture, de celle ſur-tout qui eſt la moins corruptible, mais en fort petite quantité : on l'augmente à meſure que l'impreſſion s'efface. Quand elle eſt longue & difficile à paſſer, le meilleur parti eſt de faire un voyage. Le mouvement, le changement d'air & d'objets, viennent

à bout de ranimer, & de faire oublier la cauſe du chagrin.

C'eſt ſur-tout dans l'état de maladie, particulièrement dans les affections ſcorbutiques, qu'il faut être en garde contre les paſſions. Les principes du ſang y ſont altérés & déſunis; ce fluide eſt déja dénaturé & décompoſé. Si les affections de l'ame viennent à déranger la digeſtion, à faire paſſer de mauvais ſucs dans le torrent de la circulation, & à déſordonner les ſolides, le mal ne ſauroit manquer de s'accroître, & de devenir plus difficile à déraciner. Ainſi, ceux qui entourent de ſemblables malades, doivent bien prendre garde de commettre la moindre inadvertance capable de les affecter; & les malades doivent eux-mêmes être très-attentifs à ſe diſſiper, à éloigner tout ce qui les affecte déſagréablement, & à ne ſe pas trop livrer aux paſſions vives, leurs forces étant inſuffiſantes pour en ſupporter l'exercice. Après avoir indiqué

les précautions à observer dans le traitement des maladies scorbutiques ou putrides lentes, nous allons prescrire les règles générales qu'on doit y garder.

Les moyens propres à détruire ce genre de mal sont de deux espèces : les uns consistent dans le choix de la nourriture, dans la manière de la prendre, & en général dans l'administration d'un bon régime : les autres, dans des remèdes simples ou composés. Ce sont les premiers qui sont ici la base du traitement ; les seconds sont des auxiliaires dont on ne laisse pas de retirer beaucoup d'avantage ; mais ils ne sont pas, à beaucoup près, aussi indispensables que les autres.

Dans les affections scorbutiques, la nourriture doit-elle être animale, végétale ou combinée ? doit-elle être sèche ou humide ? doit-elle incrassante ou délayante ? Les épiceries, les différens assaisonnemens, les boissons fermentées, le thé, le café, le chocolat, y con-

viennent-ils, & jusqu'à quel point ? Enfin, la nourriture doit-elle être froide ou chaude, cuite ou crue ? C'est en discutant & décidant ces questions, qu'on pourra établir un bon régime.

1°. La nourriture doit-elle être animale, végétale, ou combinée ; c'est-à-dire, participer de l'un & de l'autre règne ? Les substances animales étant celles qui ont le plus de tendance à la corruption, il est évident que ce sont celles en même temps dont il faut user le moins dans l'affection scorbutique. D'un autre côté, les végétaux étant ou trop froids, ou pas assez substanciels pour des personnes accoutumées dès leur enfance à se nourrir également de productions tirées du règne animal & du végétal, on ne doit pas les soumettre entièrement au régime végétal, ou, si on y est quelquefois obligé, ce ne doit pas être pour long-temps. La nourriture des scorbutiques doit donc être partie animale, partie végétale, excepté dans certaines circonstances qui exigent la

privation totale de la viande. Mais il eſt bien important d'établir des règles qui déterminent la quantité & la qualité de cette dernière, & qui preſcrivent la manière de la prendre. Celle qui donne le moins de travail à l'eſtomac, qui porte peu d'ardeur dans le ſang, dont la préparation n'eſt point incendiaire, mérite ſans contredit la préférence : telle eſt en général la viande blanche rôtie & grillée, comme le veau, la volaille & le lapin. Le mouton, quoique du genre des viandes noires, convient dans les maladies ſcorbutiques : il contient un peu d'acide, qui le tempère & l'empêche d'enflammer comme les autres. Le gibier, & toutes les viandes faiſandées, ſont très-contraires : le principe alkalin y eſt déja à demi développé ; comment une nourriture ſemblable pourroit-elle être appropriée dans un cas de corruption & d'alkaleſcence ?

Parmi les ſubſtances animales, les poiſſons ſont les meilleurs dans la claſſe

de maladies dont il s'agit. D'abord, ils ſont légers & faciles à digérer. En ſecond lieu, ils contiennent une huile propre à lubréfier & à détendre les nerfs ; à rallier les parties intégrantes du ſang, en leur fourniſſant un principe aggrégatif, ou leur véritable phlogiſtique ; à rétablir la tranſpiration, à faciliter le cours des ſelles & des urines ; enfin, à mettre le ſang dans le cas de ſe purger & de ſe mondifier de tout ce qui lui eſt étranger. Tous les poiſſons ne ſont pas également bons : ceux dont la chair eſt groſſière & peſante, dont l'huile eſt craſſe & indigeſte, doivent être rejetés : ceux au contraire dont l'huile eſt ténue & légère, dont la chair eſt fondante, ſont à rechercher. La préparation la plus ſimple eſt la meilleure : ils ſont bons cuits dans l'eau, ou grillés avec des farces d'oſeille, de poirée & de cerfeuil, à la ſauſſe blanche, ou à l'huile & au vinaigre. Ils ſont très-appropriés de cette dernière manière : car, dans ce genre de

mal, on doit toujours avoir en vue de détendre les nerfs pour rétablir les sécrétions & les excrétions, de rallier les principes du sang & de faire cesser leur désunion, qui constitue essentiellement le vice scorbutique. Le poisson frit convient aussi, en y ajoutant un peu de vinaigre; mais les sauces noires sont nuisibles. Les poissons de mer & d'eau douce sont également salutaires, pourvu qu'ils n'aient été ni fumés ni salés. Il est clair qu'un trop grand usage de sel dans une espèce de mal où le sang est en quelque façon réduit en saumure, ne sauroit qu'être fort préjudiciable. Avant de finir l'article de la viande & du poisson, il est à propos de faire remarquer qu'il faut un peu de vinaigre avec toute espèce de nourriture animale, ne fût-ce que cinq à six gouttes : on en répand dans les sauces, ou bien on y trempe la viande ou le poisson avant de les faire rôtir ou griller. Mais il convient de faire en même temps observer qu'on ne doit

point en abuſer, ſans quoi on refroidiroit l'eſtomac, on dérangeroit la digeſtion, on picoteroit les nerfs, on donneroit lieu à des coliques & à d'autres dérangemens.

Les ſubſtances végétales qui doivent ſervir à alimenter les ſcorbutiques, ſont preſque toutes celles que renferme le ſecond règne : cependant il en eſt quelques-unes qu'il faut excepter, & d'autres dont on doit uſer avec beaucoup de modération. Par exemple, les productions végétales qui ſont inflammables & diſpoſés à la putridité, comme les truffes & les champignons, ſont fort contraires ; celles qui ſont incraſſantes, agglutinatives & épaiſſiſſantes, telles que les farineux groſſiers, conviennent peu. Les légumes échauffans, comme le cardon d'Eſpagne, l'artichaut, l'aubergine, doivent être pris avec beaucoup de circonſpection. Il en eſt de même des plantes & des fruits acides : on ne doit en faire uſage que lorſqu'ils ſont bien mûrs, en petite

quantité, quoique ſouvent & avec des correctifs, de peur de déranger l'eſtomac en le refroidiſſant, & d'agacer les nerfs. Les meilleurs correctifs des fruits acides, ſont le ſucre, le vin & le lait. Les correctifs des plantes acides, telles que l'oſeille, ſont celles qui ſont fort douces, comme la laitue, la poirée, &c.

A ces exceptions & ces modifications près, on doit faire uſage de tous les légumes, des herbes & des fruits. La meilleure manière de préparer les légumes, conſiſte à les manger cuits à l'eau, & préparés à l'huile & au vinaigre; quelquefois auſſi à la ſauſſe blanche & à la friture, avec un peu de vinaigre. Il faut manger en ſalade tout ce qui en eſt ſuſceptible. Les fruits ſont fort ſalutaires après les repas ou dans leurs intervalles, mais il ne faut pas en abuſer. Les fruits fondans, comme les fraiſes, les ceriſes, le melon, la prune, la pêche, la poire, le raiſin, la pomme cuite, ſont ceux qu'on doit préférer.

C'eſt ici le lieu de dire notre ſentiment ſur le lait & les œufs, qui ſont des ſubſtances alimentaires du règne animal, dont les propriétés diffèrent de celles des viandes.

Le lait eſt une émulſion animale produite par les ſucs de la nourriture que prend la femelle qui le fournit, & une matière animale de la nature de la bile qui tient les parties onctueuſes, huileuſes & mucilagineuſes de ces mêmes ſucs en diſſolution. C'eſt un chyle qui n'a pas été converti en ſang, & qui s'eſt ſéparé de la maſſe des humeurs en enfilant les vaiſſeaux ſécrétoires des mamelles. Le lait eſt une liqueur à demi animaliſée, qui contient trois principes bien diſtincts; le beurre, qui eſt une huile concrète; le *caſéum*, ou la partie qui ſert à faire le fromage, laquelle eſt muqueuſe & mucilagineuſe; la ſéroſité, qui eſt du flegme chargé d'un peu de ſel. Ces trois parties conſtitutives du lait participent plus des ſubſtances végétales qui les fourniſſent, que des

viandes dont elles n'ont pas encore contracté les qualités : cependant on y reconnoît déja des propriétés qui dérivent du règne animal. Par exemple, le beurre eſt en partie huile & en partie graiſſe ; il acquiert même toutes les propriétés de cette dernière en vieilliſſant, & perd en même temps l'eſpèce de baume végétal qu'il contenoit dans ſa fraîcheur.

La bile, & les autres liqueurs diſſolvantes de la digeſtion, ſont ce qui donne au lait ſa couleur blanche, en combinant enſemble les différens principes, ſur-tout les corps gras dont il eſt formé. Nous avons dit plus haut que ces diſſolvans avoient la propriété de diſſoudre les matières graſſes, onctueuſes, huileuſes & mucilagineuſes, de les mélanger avec toutes ſortes de ſubſtances & de fluides, même avec l'eau. Cette mixtion a lieu dans la confection du lait. Les auxiliaires de la digeſtion diſſolvent les alimens & en extraient les ſucs, auxquels ils ſe joignent pour faire

une véritable émulsion qu'on appelle du chyle ; & du lait, si elle pénètre la substance des mamelles avant de subir la sanguification. Il est évident qu'une pareille liqueur participe plus des alimens dont elle est tirée, que de la nature de l'animal qui la fournit ; mais néanmoins elle en a quelques caractères, puisqu'il entre de la bile & d'autres matières animales dans sa composition, qui sont même ce qu'il y a de plus chaud & de plus alkalin dans les corps animés. Cette théorie de la confection du lait étoit nécessaire pour faire comprendre que le lait ne convient pas autant dans les maladies purulentes & scorbutiques, qu'on se l'imagine ordinairement. Cette nourriture est chaude & active, capable par conséquent d'agiter & d'enflammer. On en est si persuadé, que, toutes les fois qu'on soupçonne de la fièvre ou des dispositions à l'effervescence, on ne fait point prendre de lait, parce qu'il est d'une nature fermentescible.

Le lait ne convient en général, dans l'état morbifique, que lorsque la fibre eſt aſſez relâchée pour que cette liqueur active & balſamique puiſſe chaſſer, par la voie de la tranſpiration, tout ce qu'il y a d'impur dans les ſecondes voies. Si cette ſoupleſſe n'a pas lieu, le lait ne peut que faire du mal, ſur-tout dans des affections d'un caractère putride & alkalin, parce qu'il tire lui-même à l'alkaleſcence. Le lait doit être pris en bien petite quantité, & coupé d'eau ou de quelques infuſions émollientes, pour faire du bien dans les maladies ſcorbutiques, & généralement dans toutes celles où le ſyſtême nerveux eſt ſerré. Il n'en eſt pas de même de la partie ſéreuſe du lait, connue ſous le nom de petit-lait, qui eſt tempérante & rafraîchiſſante; ainſi que du caſéum ou du fromage, qui eſt également frais quand il n'a pas trop fermenté. Si l'eſtomac les ſupporte & les digère, on en peut faire uſage à diſcrétion.

Les œufs ſont compoſés de deux parties ; l'une blanchâtre & lymphatique, qui a quelque analogie avec le lait, quoique plus ſubſtancielle ; l'autre jaune, ſulfureuſe, & fort inflammable. C'eſt cette dernière qui renferme les parties organiques fournies par la femelle pour donner naiſſance à un nouvel être de ſon eſpèce. Ces parties ſont fort ardentes, & participent beaucoup de la nature de la bile & du foie de ſoufre. En effet, le jaune d'œuf a à peu près les mêmes propriétés ; comme eux, il eſt fort fétide quand il a ſubi la fermentation ; comme eux, il tache & noircit les métaux blancs ; comme eux, il agit ſur les matières graſſes qu'il fond & réſout.

Une ſemblable nourriture ne peut guère convenir dans les maladies putrides & purulentes : ce n'eſt qu'en la combinant avec des alimens frais & tempérans, qu'on peut en faire uſage pour aider la coction de ces derniers. Par exemple, les œufs qu'on mêle avec

les salades rafraîchissantes, comme celles de laitue, de mâches, de raiponces, de betteraves, servent à faire digérer ces végétaux. Les œufs qu'on emploie pour faire la préparation de plusieurs autres alimens du même règne, réchauffent l'estomac & les autres viscères digestifs, animent la digestion, & empêchent les végétaux de refroidir. D'après ce qui vient d'être dit sur les qualités de la nourriture qui est appropriée dans les maladies scorbutiques, il résulte qu'elle ne doit être ni trop animale, ni entièrement végétale, mais combinée & tirée des deux règnes qui fourniſſent les substances alimentaires; de manière néanmoins qu'elle soit beaucoup plus végétale qu'animale, afin de tempérer & d'adoucir suffisamment.

2°. La nourriture doit-elle être sèche ou humide ? Les maladies qui proviennent de la fermentation sont des effets du feu & de la chaleur. Les fibres y sont tendues, & les humeurs appauvries. Il est vrai que l'éréthisme des

nerfs ſe change quelquefois en relâchement, & donne lieu à l'hydropiſie, ainſi qu'aux autres maladies de la fibre relâchée, dans leſquelles il ſe trouve trop d'humidité; mais ce ſont des ſuites du vice ſcorbutique, & non les produits immédiats de la fermentation.

Tout le monde ſait que pour éteindre les incendies il faut avoir recours à l'eau. La fermentation eſt un feu inviſible, qui demande le même ſecours que le feu élémentaire. Il ne faut pas cependant ſurcharger les viſcères de boiſſons aqueuſes dans les affections purulentes & ſcorbutiques; ce ſeroit s'expoſer à les mettre hors d'état d'agir, & aggraver le mal : on doit au contraire humecter & tempérer peu à peu, faire paſſer autant qu'il eſt poſſible le principe détendant avec les alimens mêmes, afin d'élaborer un chyle fluide & propre à éteindre la fermentation. La nourriture des perſonnes affectées du vice ſcorbutique doit donc être humectante.

3°. Doit-elle être incraſſante ou délayante ? Dès qu'il convient qu'elle ſoit humide & aqueuſe, il doit convenir de même qu'elle ſoit délayante. En effet, une nourriture craſſe & épaiſſe ne ſerviroit qu'à rendre le cours de la bile & des ſelles difficile, à mettre des entraves à l'écoulement des urines & à la tranſpiration. Les fluides ſe renouvelleroient alors avec moins de promptitude ; ils croupiroient, & ſubiroient un mouvement ſpontanée qui développeroit du pus ou des matières purulentes. D'après ces principes, on peut avancer que les farineux ne ſont pas fort appropriés dans les affections ſcorbutiques. Outre qu'ils ralentiſſent les ſécrétions & les excrétions, ils donnent un chyle épais dont les principes n'ont point de liaiſon. Ce chyle produit un ſang grainé ou grumelé & filandreux, qui s'arrête facilement dans les vaiſſeaux capillaires, où il cauſe des embarras. Le ſang qui réſulte des ſucs des farineux, manque du principe ag-

grégatif qui forme le lien & la cohéſion des autres. Ce principe eſt, comme nous l'avons dit pluſieurs fois, le baume ou le phlogiſtique du ſang. Quand on parviendroit à donner ce principe aux farineux par les aſſaiſonnemens, il n'en ſeroit pas moins vrai qu'ils feroient un chyle & un ſang trop craſſe. Ainſi, les ſcorbutiques doivent en faire rarement uſage.

4°. Les épiceries & les autres aſſaiſonnemens, les boiſſons fermentées, le thé, le café & le chocolat, conviennent-ils dans le traitement des maladies dont il s'agit ? Les épiceries, & la plupart des aſſaiſonnemens, ſont des ſubſtances incendiaires, qui ne ſauroient être indiquées dans des maladies de feu. Celles qui contiennent des eſprits ardens & des huiles eſſentielles, ſont ſur-tout fort contraires, ainſi que les ſtimulans qui agiſſent par le principe ſalin & les aromatiques. Je ne prétends pas inſinuer par-là qu'il faille entièrement proſcrire le ſel, & les autres

autres ingrédiens dont on se sert pour relever les saveurs : accoutumé à leur usage, on ne sentiroit aucun goût pour des alimens insipides ; & le mal qui résulteroit du défaut de nutrition, seroit plus grand que celui auquel l'usage modéré du sel & des autres assaisonnemens peut donner lieu. Ce qui doit en général servir à relever la saveur des alimens dans les affections purulentes & scorbutiques, c'est le vinaigre & les autres acides. Ces antiputrides se marient merveilleusement bien avec les matières alkalines, & forment avec elles des neutralisations qui les dépouillent de leurs plus pernicieuses qualités ; mais on doit employer les acides avec beaucoup de modération, sans quoi ils refroidiroient la digestion, irriteroient le genre nerveux, causeroient des coliques & d'autres désordres. Un autre assaisonnement qui convient quelquefois, sur-tout lorsque la nature est foible, & qu'elle a besoin de secours pour jeter à la

peau les matières purulentes qui cherchent à se déposer à l'intérieur, c'est la moutarde, & les autres substances végétales qui renferment de l'alkali volatil, comme le cresson, l'oignon, le porreau, & toutes les plantes âcres de la classe des crucifères. Il ne faut pas en abuser, car on s'exposeroit à érethiser les nerfs & à enflammer le sang; mais cet assaisonnement, employé avec précaution, rétablit le ton des nerfs par une légère titillation, & chasse les miasmes putrides à la circonférence, en accélérant la circulation des liqueurs.

Je ne prétends pas insinuer que les vraies épiceries, telles que la canelle, la muscade, le gérofle, l'écorce de citron, d'orange, & les autres aromates, soient toujours contraires dans les affections scorbutiques. Je sais très-bien qu'il y a des cas où la foiblesse & l'inaction des fibres demandent ce secours; mais on ne doit les employer que dans ces sortes de circonstances, encore faut-il en user avec la plus grande cir-

conſpection, & à la plus petite doſe poſſible.

Les boiſſons fermentées récentes ſont propres à ſeconder le rétabliſſement des ſcorbutiques. Autant les boiſſons de ce genre, qui ſont fortes & anciennes, ſont nuiſibles, autant celles qui ſont douces & fraîches ſont appropriées. Ces dernières poſſèdent encore le principe muqueux & agrégatif, qui a la propriété d'entretenir l'union des principes du ſang : les autres l'ont perdu ; & le principe ardent y étant entièrement développé & à découvert, elles deſſèchent, corrodent & raccorniſſent les nerfs.

Les boiſſons fermentées qui méritent la préférence ſont le cidre & la bière, qui ne ſont ni âpres ni ardens, les vins huileux & acidules. Les vins généreux, communément appelés vins de liqueurs, tels que la plupart de ceux d'Eſpagne, de Portugal, ceux de France de ce genre, comme les vins du Languedoc, du Rouſſillon, de Bourgogne, ceux d'Italie

& du Levant, ceux des isles Asiatiques, &c. conviennent rarement dans cette classe de maladies. On ne doit s'en servir, comme des épiceries & des autres cordiaux, que lorsque le ressort des solides a besoin d'être réveillé. Les boissons fraîches doivent, au contraire, faire partie de la subsistance; encore convient-il de les tremper d'un quart, d'un tiers ou d'une moitié d'eau, & même quelquefois d'une plus grande quantité.

Le café, le thé & le chocolat, sont du nombre des choses qui sont contre-indiquées dans les maladies qui proviennent de l'alkalescence des humeurs; mais qui cependant peuvent faire du bien, & être nécessaires dans certaines positions. Le café est un amer tonique & échauffant. Le thé est un vulnéraire balsamique qui raréfie aussi les humeurs. Le chocolat est à la vérité une véritable nourriture, mais une nourriture amère & incendiaire, principalement par le sucre & les autres épiceries

qui entrent dans sa composition. Un aliment semblable ne sauroit guères convenir dans les affections purulentes, où il faut continuellement chercher à tempérer, à adoucir & à rafraîchir. Ce n'est que dans des momens de foiblesse & d'épuisement qu'on peut y avoir recours; encore convient-il d'user alors de chocolat léger, comme de celui qu'on appelle vulgairement chocolat de santé. Le thé est moins contraire, en ce qu'il est apéritif & sudorifique; mais il doit être très-foible, & adouci avec un peu de lait, pour qu'il n'agite pas trop & ne crispe point les nerfs. Cependant son usage doit être rare; car il finiroit par tendre & crisper le genre nerveux. Le café est le plus contraire des trois dans ces sortes d'affections; il brûle & déphlogistique le sang, dessèche & raccornit les nerfs, par conséquent il cause l'affection scorbutique. Il vaut infiniment mieux faire usage de quelque vin de liqueur de bonne qualité, sur-tout de celui de Rota, d'Ali-

cante, des Canaries, de Chypre, de Malvoisie, de Madère, &c., lorsqu'on a besoin de cordiaux & de fortifians, que de prendre du café. Ces vins, en corroborant les viscères, chassent les principes nuisibles à la peau : il ne faut pas néanmoins s'y accoutumer, de manière qu'on soit nécessité à en prendre tous les jours. Le temps le plus favorable est le matin à jeun en se levant : par ce moyen, on soutient la chaleur du lit, & on entretient la transpiration. C'est pendant l'hiver, dans les temps humides, dans les saisons ou les pays froids, qu'ils conviennent sur-tout.

5°. La nourriture doit-elle être froide ou chaude, cuite ou crue ? Il faut distinguer deux sortes de chaleur dans nos alimens : la première est celle qu'ils tiennent d'eux-mêmes, & qui est dans leur essence : la seconde est factice, & leur est communiquée par le feu auquel on les soumet pour les amollir, les préparer. La première espèce de chaleur est contraire, puisque ce qui est

d'une nature chaude eſt, en général, propre à engendrer le ſcorbut & la purulence des humeurs, qui ſont des effets du feu. La ſeconde ne l'eſt pas quand elle ne fait qu'entretenir la chaleur naturelle du corps ; mais ſi elle étoit portée au point de deſſécher les ſolides, d'agiter & d'appauvrir les fluides, on pourroit la mettre au rang des cauſes qui déterminent la fermentation & l'alkaleſcence, par conſéquent l'affection ſcorbutique.

Cependant on peut hardiment avancer que notre manière de vivre eſt évidemment trop artificielle. La nature paroît nous avoir fait, comme la plupart des animaux, pour vivre d'herbes, de légumes, de racines, de fruits, de poiſſons, de volatiles, de quadrupèdes, &c. : elle nous a donné, comme à eux, la force de digérer toutes ces ſubſtances alimentaires ſans le ſecours du feu, pourvu que nous nous y accoutumions dès l'enfance, & que nous nous livrions ſuffiſamment au travail &

à l'exercice. C'eſt l'état de ſociété, & conſéquemment l'état de pareſſe pour ceux qui ne ſont pas obligés de ſe mouvoir pour vivre, qui a introduit l'uſage de cuire la plupart des alimens; on a ſenti que lorſqu'on n'agiſſoit pas aſſez pour les digérer crus, il falloit les ſoumettre à l'action du feu, & leur faire ſubir un principe de digeſtion. Cette manière de vivre a été par la ſuite adoptée par ceux qui travaillent & s'exercent, comme par ceux qui mènent une vie oiſive & ſédentaire; de ſorte qu'elle eſt devenue générale dans la ſociété.

Quoique nous agiſſions conformément aux intentions de la nature, quand nous attendriſſons par le feu ceux de nos alimens qui ſont trop durs, quand nous dépouillons de leur crudité les fruits & les légumes trop acerbes par le même moyen, quand nous diſſolvons les matières graſſes, & que nous les mettons en état d'être pénétrées par les ſucs auxiliaires de la digeſtion, il eſt néanmoins très-vrai que nous abuſons de ce

ſecours. En effet, nous étendons cette pratique juſqu'aux fruits & aux herbes les plus faciles à digérer, & nous la rendons pour ainſi dire générale. Il arrive de-là que nous affoibliſſons l'eſtomac & les autres viſcères digeſtifs, par la raiſon que, moins on fait travailler une partie, moins elle a de force. Cet inconvénient n'eſt pas le plus grand. En faiſant ſubir à preſque tous nos alimens l'action du feu, nous les dépouillons des principes tempérans & réfrigérans dont nous avons continuellement beſoin, pour empêcher notre ſang de s'échauffer & de fermenter; nous introduiſons dans notre corps une grande quantité de matière ignée, étrangère aux ſubſtances dont nous nous nourriſſons; nous portons par-là le déſordre & l'agitation dans les fluides & ſur les ſolides; nous faiſons éprouver de la fermentation aux premiers; nous privons les ſeconds de leur propriété élaſtique, en les deſſéchant & les brûlant; nous faiſons germer des prin-

cipes putrides, & nous donnons naiſſance à l'affection ſcorbutique. Pour ramener les choſes au but de la nature, il faudroit donc manger la plupart des fruits ſans les faire cuire, les herbes potagères en ſalade, ainſi que les légumes, après les avoir ſoumis à l'action du feu & les avoir laiſſé refroidir. Les viandes, ſur-tout les blanches, préparées de cette manière, ſont auſſi fort ſalutaires. On devroit s'abſtenir de manger tant de ſoupe, de viande en ragoûts, aſſaiſonnée avec ce qu'il y a de plus échauffant; cette nourriture porte l'ardeur & développe l'alkaleſcence dans l'économie animale. Ces précautions ſeroient ſur-tout eſſentielles à l'égard de ceux qui ont déja contracté le vice ſcorbutique; ce ſeroit le moyen d'empêcher le ſang de ſe décompoſer, & de ſe déphlogiſtiquer davantage. En mangeant les herbes & les légumes en ſalade, les fruits dans leur maturité & ſans cuiſſon, on parviendroit à tempérer les humeurs, à humecter & régé-

nérer pour ainſi dire les ſolides ; on rétabliroit avec le principe huileux le baume du ſang ; on éteindroit la putridité avec le vinaigre & les ſucs acides ; on arrêteroit en même temps l'élaboration du pus & des autres matières alkalines, & on feroit ceſſer le ſcorbut.

Il nous reſte à parler des remèdes. Cet article ſera le plus court, tant parce que réellement il en faut peu dans ce genre de maladies, que par la raiſon qu'il faudroit les détailler toutes, pour preſcrire ceux qui conviennent à chacune d'elles. En traitant du ſcorbut en général, on ne peut que faire mention des remèdes généraux.

La ſaignée & les purgatifs, qui ſont les ſecours les plus uſités dans les autres maladies, ne conviennent nullement dans celles-ci ; il faut des complications ou des accidens étrangers au mal principal pour les employer, & ce ne doit être qu'avec toutes les précautions imaginables. La ſaignée ne ſauroit que diminuer la chaleur naturelle & affoi-

blir l'action des nerfs ; ce qui forme une cause de scorbut & de purulence. Les purgatifs irritent, tendent & crispent les nerfs, qui, à leur tour, agitent, échauffent & brûlent le sang. Ils tombent ensuite dans l'atonie ; la fermentation s'empare alors des humeurs, & les déprave d'autant plus facilement, qu'elles ont été échauffées, raréfiées, & disposées à la corruption.

Les autres secours d'importance, qui produisent dans certains cas des effets merveilleux, tels que sont les fondans, les toniques, les sudorifiques, &c. ne réussissent pas mieux dans les affections scorbutiques : ils ne font que désunir & dissoudre de plus en plus la masse des humeurs, agiter, ébranler & irriter les solides. Les seuls remèdes qui conviennent réellement dans ce genre de mal, sont les émolliens, les adouciſſans, quelques légers déterſifs, & les apéritifs frais. On parvient, par leur secours, à restituer aux solides leur flexibilité, à rallier les principes du sang, à régé-

nérer ce fluide, & à lui rendre toutes ſes qualités. L'eſſence du ſcorbut conſiſte dans la décompoſition, l'altération & la dépravation des fluides, qui irritent & déſordonnent les ſolides. Or, ce qui eſt propre à rétablir les uns & les autres dans leur état primitif, doit néceſſairement faire ceſſer ce mal. Les émolliens & les adouciſſans tendent à cette fin, en ce qu'ils rendent au ſang le principe agrégatif qui lie tous les autres : c'eſt ce que nous avons appelé, dans le cours de cet Ouvrage, ſon baume & ſon phlogiſtique. On doit auſſi adminiſtrer quelques remèdes compoſés, dans le traitement des maladies purulentes & ſcorbutiques ; mais ce n'eſt pas ici le lieu d'en faire l'énumération. Comme je l'ai dit plus haut, on ne ſauroit détailler le traitement de cette eſpèce de mal, ſans analyſer les différens accidens auxquels il donne lieu. En général, on doit s'attacher à adoucir les fluides & à détendre les ſolides.

Il y a deux points de vue essentiels à remplir : le premier consiste à rendre au sang le principe balsamique & agrégatif qu'il a perdu en partie : le second, à empêcher que ce principe ne se volatilise & ne se perde de nouveau. Les huileux & les mucilagineux rempliſſent le premier objet ; les humectans & les tempérans, les acides, les acidules, &c. rempliſſent le second.

Je vais finir les généralités du traitement des maladies purulentes & scorbutiques, par une remarque bien importante ; c'est qu'il faut avoir l'attention de ne jamais se charger l'estomac, mais de prendre souvent de la nourriture solide ou fluide. Dans ces sortes de cas, on doit déjeûner, dîner, goûter & souper, légèrement à la vérité, de manière que la digestion ne se trouve jamais interrompue, & que les derniers alimens fassent place à temps aux nouveaux : c'est l'unique moyen d'empêcher qu'il ne se développe de la putréfaction ; car, en faisant succéder

assez rapidement la nourriture sans s'en surcharger, on ne s'expose pas à lui faire subir un mouvement intestin ou spontanée.

Il est clair que pour que cette marche rapide puisse avoir lieu dans les premières voies, il est indispensable que la nourriture soit fraîche, tempérante, humectante, légère, & peu copieuse, sans quoi il se dégageroit de la fermentation & de la chaleur, qui fixeroient la masse alimentaire aux parois de l'estomac & des intestins.

ANALYSE
DU
SCORBUT DE MER.

L'ÉPOQUE d'une guerre maritime, qui fait périr beaucoup plus de monde par le ſcorbut que par les armes, ſeroit bien favorable pour analyſer exactement cette maladie, indiquer les moyens de s'en préſerver, & apprendre à la détruire quand elle s'eſt engendrée. Celui qui y parviendroit dans une telle circonſtance, rendroit un ſervice bien important à l'humanité.

Quoique je ſente toute l'étendue & toute la difficulté d'une pareille entre-

prise, je vais hasarder mon opinion sur le scorbut de mer, après avoir fait mes efforts pour faire connoître celui de terre. Si je ne réussis pas à le mettre dans tout son jour, la pureté de mon intention ne pourra manquer de rendre mon travail agréable aux personnes qui aiment véritablement leurs semblables, & qui tiennent compte des peines qu'on se donne pour affranchir le genre humain de ses misères.

Le scorbut de mer ne diffère que par ses causes du scorbut de terre : il consiste, comme ce dernier, dans une désunion, une altération & une décomposition des principes du sang. Ses effets sont à peu près les mêmes; ce sont des taches sur le corps, des gales, des croûtes, des dartres, des éryspèles, des engorgemens lymphatiques, des abcès, des plaies, des ulcères, &c.; à l'intérieur, des embarras, des obstructions, des dépôts, des épanchemens, des phthisies, des fistules & des ulcérations de tous les genres; des maux de

nerfs, des douleurs vagues, la goutte, le rhumatiſme, les affections des os, même la carie. Enfin, cette eſpèce de ſcorbut eſt une hydre qui varie ſes formes à l'infini, & ſe préſente ſous toute ſorte d'aſpects, ainſi que la précédente.

Ici, comme dans le ſcorbut de terre, on reconnoît l'impreſſion d'un vice ou humeur étrangère, qui ne peut être que le produit d'un mouvement fermentatif. Cet être contre nature déprave les fluides & ronge les ſolides. Examinons les cauſes qui lui donnent naiſſance, & tâchons de ſaiſir leur manière d'opérer tant de dérangemens, afin de pouvoir les prévenir, ou y remédier s'ils exiſtent déja.

Les cauſes du ſcorbut muriatique, ſont 1°. la malpropreté à laquelle les matelots ſont fort ſujets; 2°. le défaut d'action & de mouvement, du moins dans bien des inſtans; 3°. le défaut de tranſpiration inſenſible; 4°. les mauvaiſes qualités de la nourriture, tant fluide que ſolide; 5°. les vices de l'air

qu'on reſpire dans les vaiſſeaux ; 6°. le défaut de ſociété, ou du moins de la ſociété naturelle à l'homme, & la triſteſſe qui s'enſuit.

1°. Le défaut de propreté. Les gens d'équipage ſont en général fort mal pourvus de linge, & cependant ils en ont le plus grand beſoin. Notre corps exhale ſans ceſſe, en mer comme à terre, les principes aqueux, ſalins, huileux, terreſtres, &c. provenans des vieilles humeurs qui ont été décompoſées par le frottement. Si on n'a pas ſoin de tenir les pores ouverts par la propreté de la peau, pour que ces principes devenus étrangers à l'économie puiſſent trouver une iſſue à meſure qu'ils ſe ſéparent, on les force à ſéjourner, & même à reſter dans la maſſe des fluides, qu'ils corrompent en lui communiquant un germe de putridité. Le moyen de prévenir cet inconvénient, conſiſte à changer ſouvent de linge, & à ſe laver tout le corps avec une éponge imbibée d'eau douce : car, l'eau de mer étant ſaturée

de sel, crispe les houppes nerveuses par ses pointes salines, diminue par-là le calibre des vaisseaux, & rend dès-lors la transpiration plus difficile.

Les matelots ont ordinairement deux ou trois mauvaises chemises qu'ils lavent une fois par mois, ou au plus une fois en quinze jours, dans l'eau de la mer. Ils n'ont point pour la plupart des draps de lit dans leurs hamachs, où ils couchent enveloppés dans leurs vêtemens sur un matelas fort sale. Les pieds & les jambes ne sont aucunement garantis de la malpropreté par leurs chemises; aussi ces parties sont-elles les premières attaquées pour l'ordinaire. Le reste du corps n'est guère plus à l'abri de l'ordure que les extrémités inférieures. En effet, une chemise sale, ou lavée dans de l'eau chargée de sel dont elle reste empreinte, n'est pas fort propre à mondifier la peau, à tenir les pores ouverts, & à entretenir la transpiration. Pendant qu'on ne réformera pas ce mauvais usage, il est donc

à préſumer qu'il y aura du ſcorbut muriatique. Voici, à ce qui me ſemble, le changement qu'on pourroit faire à ce ſujet.

Il s'agiroit de faire chauffer de l'eau douce dans de grandes chaudières, deux ou trois fois la ſemaine ; d'en délivrer environ une pinte à chaque homme, pour s'en bien étuver & laver tout le corps avec une éponge, & s'eſſuyer enſuite avec un linge, ou un morceau de flanelle qui ſeroit encore meilleure, parce que la laine eſt plus propre à réchauffer les papilles nerveuſes & à réveiller le ton des nerfs, qui ſont plus diſpoſés à tomber dans l'affaiſſement en mer qu'à terre. Quand on navigue dans des climats chauds, on eſt diſpenſé de faire chauffer l'eau. Pour que cette pratique fût fidèlement obſervée, le Chirurgien major, ou un autre Officier, ſeroit prépoſé pour y veiller attentivement. Je penſe qu'il conviendroit auſſi de faire porter aux gens d'équipage un gilllet de peau de mouton, ou d'un autre

animal, ſous leur chemiſe, & un caleçon ſemblable, afin que les pointes ſalines qui reſtent dans leur linge après qu'il a été lavé dans l'eau de la mer, ne puſſent pas irriter les houppes nerveuſes de la peau & rétrécir les pores. Je ſuis perſuadé qu'en adoptant cette méthode, & en les forçant à changer de bas au moins une fois la ſemaine, on viendroit à bout de rendre leur corps tranſpirable, & de prévenir bien des accidens ſcorbutiques. Tout conſiſteroit à fixer l'équipage d'un matelot comme l'eſt celui d'un ſoldat, & de le faire inſpecter à l'entrée du vaiſſeau.

2°. Le défaut d'action & de mouvement dans certains inſtans. Les matelots ſont excédés de fatigue dans bien des momens, par exemple, dans les gros temps, dans les tempêtes, dans les combats, lorſque les vents ſont contraires; mais il s'en trouve beaucoup d'autres où ils n'ont preſque rien à faire, comme dans les temps calmes, quand les vents ſont favorables, &

qu'on fait beaucoup de chemin ſans rien changer dans les manœuvres. Il eſt certain que, dans le premier cas, les gens d'équipage travaillent beaucoup ; mais en revanche, ils n'ont preſque rien à faire dans le ſecond, & ils reſtent conſtamment aſſis ou couchés. Il eſt cependant vrai qu'on leur donne alors à faire des cordages, & quelques autres ouvrages analogues aux beſoins du vaiſſeau ; mais ces ouvrages ne les exercent point aſſez, & ils n'ont pas beſoin, pour l'ordinaire, de s'agiter, d'aller & de venir, pour remplir leurs tâches.

Cependant des hommes qui, dans certains inſtans, ſont livrés à des travaux pénibles, ne ſauroient reſter longtemps dans une inaction totale, ou dans une eſpèce de repos, ſans qu'il en réſulte des préjudices pour leur ſanté. Il faut qu'il y ait de la régularité dans le cours des fluides & dans l'action des ſolides : ſi leur mouvement réciproque eſt forcé dans des momens, & preſque

nul

nul dans d'autres, ces alternatives, d'une extrémité à l'autre, renverſent l'ordre phyſique, & donnent lieu à divers accidens. Les fluides ſont très-diſpoſés à ſubir un mouvement de fermentation, quand, après avoir été vivement agités, ils tombent tout-à-coup dans une eſpèce de ſtagnation; parce qu'ayant été échauffés, raréfiés & appauvris, ils tendent naturellement à l'alkaleſcence. Ce mouvement inteſtin achève de les corrompre & de les diſſoudre.

Les gens accoutumés à travailler n'ont point contracté, comme ceux qui ſont dans le cas contraire, l'habitude de ſe livrer à un exercice volontaire, qui ſupplée au travail & ſe renouvelle tant qu'on le veut. On voit les Officiers ſe promener ſur le pont quand le temps le permet, & ſur-tout dans les calmes, parce qu'ils ſentent qu'alors, leur corps n'étant point agité par les mouvemens du vaiſſeau, ils ont doublement beſoin de ſe livrer à l'exercice volontaire.

Mais les matelots ne se promènent jamais ; ils s'imaginent qu'il suffit de se mouvoir quand le travail le demande.

Cet abus est du nombre de ceux qu'il conviendroit de réformer. Quand il règne des calmes qui durent un certain espace de temps, ou que le vaisseau vogue à l'aide d'un vent favorable, sans qu'il faille manœuvrer pour ainsi dire, on peut exercer les matelots de différentes manières : on fait l'exercice de l'artillerie, on répète les signaux, on monte & on descend les ancres, ou bien on a de petits moulins sur les vaisseaux pour moudre du bled : on peut aussi les faire promener sur l'avant les uns après les autres ; on parviendroit par-là à empêcher les humeurs de croupir, de fermenter, de se décomposer, & d'engendrer le scorbut.

3°. Le défaut de transpiration insensible. La transpiration qui se fait sans que nous nous en appercevions, est plus abondante & meilleure que celle que nous éprouvons quand nous nous

livrons à des travaux ou à des exercices pénibles. Après les fortes ſueurs dont ils ſont ſuivis, nous nous trouvons affoiblis, fatigués, affaiſſés, & nous ſommes quelque temps ſans rien perdre par la peau. Cette interruption eſt dangereuſe, en ce qu'elle ſuſpend une fonction eſſentielle, & retient des principes étrangers, faits pour être chaſſés au dehors à meſure qu'ils ſe dégagent. La tranſpiration inſenſible ne s'arrête point de cette manière; elle purge ſans ceſſe le ſang de tout ce qui lui devient nuiſible, entretient l'ordre & conſerve l'équilibre.

Faiſons l'application de ces principes aux hommes qui ſont ſur les vaiſſeaux; nous verrons que dans certains temps ils ſont livrés à de forts travaux qui ſont ſuivis de copieuſes tranſpirations; & que dans d'autres ils ſont dans une telle inaction, que la tranſpiration inſenſible ne s'exécute pas même comme il faut. Ces deux extrêmes ſont également contraires: le premier appauvrit

les fluides, & donne lieu à un relâchement dont l'affection scorbutique est la suite : le second retient dans le sang des principes étrangers qui y développent de la fermentation, & engendrent le même mal.

Le moyen de rendre la transpiration uniforme chez les gens de mer, & de l'empêcher de s'arrêter, consiste à remédier à leur mal-propreté, & à leur créer des exercices quand ils manquent de travail : ils auront à la vérité de fortes sueurs dans les grandes fatigues ; mais il ne s'ensuivra rien de fâcheux, s'ils ont l'attention de se vêtir & de se couvrir immédiatement après, s'ils prennent un verre de vin ou de quelque autre boisson fermentée.

4°. Les mauvaises qualités de la nourriture, tant fluide que solide. L'article, sans contredit, le plus essentiel à la conservation de la santé, est une nourriture appropriée, qui donne des sucs analogues à ceux qu'on perd, & qui répare en proportion de ce qu'on dis-

ſipe. Il s'en faut bien que celle des matelots ait les qualités requiſes pour opérer une bonne nutrition : elle conſiſte dans du biſcuit bien ſec, qui eſt une eſpèce de *caput mortuum* de la farine du bled dont il eſt formé, & qui ne contient preſque pas de parties nutritives ; en viande & poiſſon ſalé, en fèves, haricots, & autres farineux ſecs & groſſiers ; en vin ou autre boiſſon fermentée de la plus inférieure qualité, & le plus ſouvent en eau de vie ou eſprit ardent qui brûle, deſſèche & racornit.

Le biſcuit eſt une eſpèce d'éponge qu'on fait entrer dans le corps des matelots pour abſorber leur boiſſon, dilater l'eſtomac & les inteſtins, qui, ſans cela, s'affaiſſeroient & rendroient l'aſcenſion du chyle impoſſible dans les ſecondes voies, parce que l'ouverture des veines lactées ſe trouveroit fermée. C'eſt, en quelque façon, un corps étranger dont on ſe ſert pour faire

paſſer une nourriture preſque entiérement fluide & preſque toujours ſpiritueuſe, qui, ſans cette précaution, brûleroit & deſſécheroit encore bien plus qu'elle ne fait. Cette ſubſtance sèche contient une bien petite quantité de ſucs nourriciers.

On ne ſauroit diſconvenir que la viande & le poiſſon ſalé ne ſoient une mauvaiſe nourriture quand on en uſe long-temps. Le corps muqueux qu'elle contient eſt rance & âcre; le chyle qui s'en élabore n'eſt donc qu'une eſpèce d'huile empyreumatique ſaturée de ſel. De pareils ſucs ne ſont guères propres à réparer les pertes, & à fournir un mucilage capable de lubréfier les parties qui en ont beſoin. D'un côté, la partie ſaline ſtimule & aiguillonne les nerfs, fatigue leur ton, & les fait tomber dans l'atonie; de l'autre, l'huile rance ne rend point au ſang ſon baume & ſon phlogiſtique, qu'il ne ceſſe de perdre par les différentes actions de la

vie, & que l'impreſſion des pointes ſalines ſur les fibres nerveuſes fait même évaporer plus promptement.

Les fèves, les haricots, & autres farineux groſſiers qui font partie de la ſubſiſtance des équipages des vaiſſeaux, ne produiſent guère de meilleurs ſucs, quand on les mange ſans addition d'huile, de beurre, de graiſſe ou d'autres ſubſtances onctueuſes, que les viandes & le poiſſon ſalés. Ces alimens ne renferment pour ainſi dire que des parties terreuſes qui vont former des flocons ou globules dans le ſang, ou d'autres corps étrangers, & hâter ſa décompoſition quand ils ne ſont pas délayés dans un véhicule onctueux ou huileux. Toutes les fois que cette condition a lieu, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont mariés avec un corps gras, ils font une fort bonne nourriture. Leur principe terreſtre, mêlé & délayé avec un phlogiſtique quelconque, forme une mixte qui a les qualités néceſſaires pour bien alimenter & remplacer les déperditions;

mais, ſans cette incorporation, ils fatiguent les viſcères ſans preſque rien fournir de ſubſtantiel. Les matelots mangent les farineux ſans aucune préparation, & ſouvent même ſans une coction ſuffiſante. Cette nourriture groſſière & venteuſe obſtrue les conduits, gonfle les viſcères, & donne du chyle dénué de parties balſamiques, qui, bien loin de fournir au ſang le principe d'agrégation qui lie les autres, diſpoſe au contraire ce fluide à ſe décompoſer, en interpoſant dans ſes réſervoirs de petites maſſes défunies. D'ailleurs, le réſidu des farineux eſt ſi dur & ſi groſſier, que l'expulſion en eſt fort difficile, & qu'il fait lentement place à une nouvelle nourriture, d'autant plus qu'il s'en dégage beaucoup d'air qui diſtend les inteſtins, & affoiblit leur mouvement ſpiral ou périſtaltique.

La boiſſon de la claſſe des gens de mer les plus à plaindre, conſiſte en vin ou autres liqueurs fermentées de la plus mauvaiſe qualité, & plus ſouvent

encore en esprit ardent & en eau vermineuse à demi corrompue. Les matelots ne sont pas mieux traités du côté de la nourriture liquide, que de celui de la solide ou consistante. Ce qu'il y a de moins cher, & par conséquent de plus inférieure qualité, est assez bon pour eux. Je ne les envisagerois pas comme fort à plaindre, si on se contentoit de leur donner du vin, de la bière, du cidre, de l'hydromel, âpres & rapeux; mais l'artifice dont on se sert pour leur donner des forces momentanées & du courage, qui leur fait tout entreprendre aux dépens de leur constitution, les rend tout-à-fait dignes de pitié. Cet artifice est l'eau de vie qui, en faisant vibrer fortement les nerfs par les parties ignées qu'elle renferme, les dessèche & détruit leur ressort. Cette boisson produit à peu près le même effet sur les hommes, que le vin dont on nourrit un cheval pour lui faire faire plus de chemin. Dans l'un & l'autre cas, une nourriture chaude

& active fait produire plus de mouvement que la nature n'en permet. L'eau de vie, quoique pernicieuse à tout le monde, l'est d'une façon particulière aux gens de mer, qui, obligés de vivre d'alimens secs, auroient besoin d'une boisson huileuse & mucilagineuse pour délayer & adoucir leur nourriture. Un dissolvant contraire ne fait que brûler, dessécher & racornir les fibres, détruire leurs forces élastiques, & rendre leur extension & leur contraction impossibles. Néanmoins cette boisson fatale, qui a coûté la vie à tant de milliers d'hommes depuis qu'elle est connue, a tant d'attrait pour ceux qui en ont contracté l'habitude, qu'ils ne peuvent plus s'en passer : elle produit à peu près la même sensation sur le palais, l'œsophage & les premières voies, que le soleil & le feu sur les papilles nerveuses de la peau ; elle échauffe & chatouille agréablement. Une fois qu'on a commencé d'en boire, on est comme nécessité à continuer, & on sent une

grande privation, ſi on en eſt privé.

Je ne prétends pas inſinuer, par tout ce qui vient d'être dit, que l'eau de vie ne produiſe que de mauvais effets ſur les matelots. Je ſais très-bien qu'elle peut leur être favorable dans les temps froids & de brume, dans la navigation du nord, après avoir travaillé & tranſpiré pendant la nuit en ſortant du lit. C'eſt un cordial qui pouſſe à la peau, & ſoutient les forces; mais c'eſt ſeulement dans des circonſtances ſemblables qu'elle peut convenir, & non journellement, ſans diſtinction de temps, de climat, de ſaiſon, comme on la donne.

Les matelots ne peuvent pas remédier aux dégâts de l'eſprit ardent, en ſe tempérant avec de bonne eau. Celle qu'on embarque ne reſte pas plus de huit jours ſans s'altérer; elle ſe trouble d'abord, puis elle fermente & ſe corrompt; elle fait éclore les œufs d'inſectes qui y ont été dépoſés, & devient par-là la ſource de la pourriture. Pour être médiocre, elle auroit beſoin d'être

bouillie & filtrée ; mais cette pratique n'eſt guère admiſſible ſur les vaiſſeaux. Tout ce qu'on pourroit faire, ce ſeroit d'y infuſer à froid du genièvre pendant quelques jours avant de s'en ſervir. On pourroit en jeter deux ou trois livres ſur chaque pièce d'eau, deux ou trois jours avant de commencer à en boire. Le principe amer étant ſtomachique, & ennemi des inſectes, cet uſage produiroit deux avantages ; celui de fortifier l'eſtomac & d'aider la digeſtion ; celui d'empêcher les inſectes d'éclore, ou de les détruire.

Le ſcorbut provenant d'un défaut d'agrégation & d'union dans les principes du ſang, on en trouve bien des cauſes dans la nourriture, tant ſolide que fluide, des gens de mer. D'abord le biſcuit, dont le mucilage & le corps muqueux ont été en grande partie diſſipés par le feu, ne donne aucunement du baume au ſang, & n'entretient point par conſéquent la liaiſon de ſes parties intégrantes, ou de ſes principes

élémentaires. En second lieu, la viande & le poisson salés ne fournissent qu'un chyle âcre & irritant, qui tient de l'empyreume ; lequel, bien loin d'adoucir les fluides, & d'arroser convenablement les solides, dessèche & racornit ceux-ci, aigrit & dissout ceux-là. En troisième lieu, les farineux secs & grossiers, dont on fait usage sans préparation & sans mélange de substances grasses, font un sang épais, dont les principes n'ont pas de cohésion les unes avec les autres. De plus, ils introduisent dans le torrent de la circulation des flocons ou filamens détachés, qui s'arrêtent dans les petits vaisseaux, y forment des obstructions, & mettent des entraves au mouvement circulaire du sang. En quatrième lieu, l'esprit ardent, l'eau vermineuse, & les boissons fermentées de mauvaise qualité, altèrent les fluides, & énervent le ressort des solides. Tous ces effets tendent à déphlogistiquer le sang, à le dépouiller de sa partie bal-

ſamique, à déſunir ſes autres principes, à élaborer des vices ou humeurs étrangères, enfin à engendrer l'hydre ſcorbutique. Ce ſera en traçant le régime qui me ſemble convenir aux gens de mer, que j'indiquerai la manière de s'affranchir de ce genre de mal, par le moyen de la nourriture.

5°. Les vices de l'air qu'on reſpire à bord des vaiſſeaux. Les hommes ſont entaſſés les uns ſur les autres dans ces maiſons flottantes, ſur-tout pendant la nuit. Les émanations putrides qui ſortent de leurs corps par la voie des pores, ſouillent l'air qu'ils reſpirent. La mal-propreté qui règne ſur les vaiſſeaux, & les mauvaiſes qualités de la nourriture qu'on y prend, ne contribuent pas peu à vicier l'air; elles fourniſſent des miaſmes, que ce véhicule fait repaſſer dans la maſſe des humeurs, par la reſpiration & par la déglutition. Ces miaſmes ſont de véritables fermens putrides, qui engendrent la fermentation, & font ſubir au ſang une grande alté-

ration ; il s'appauvrit, se dissout, & devient incapable de fournir de bons sucs nourriciers. La désunion du principe du sang, & l'affaissement général des solides, dont elle est suivie, sont ce qui constitue essentiellement le scorbut muriatique.

On ne peut empêcher l'air de produire de si fâcheux effets, qu'en le purifiant, qu'en faisant cesser la mal-propreté, & en réformant la nourriture. On parvient à purifier l'air en lui donnant beaucoup d'issues, en établissant différens courans par le moyen des ventilateurs, en corrigeant ses mauvaises qualités par le moyen de vapeurs acides qui puissent se combiner avec les molécules putrides, & former avec elles des neutralisations incapables de nuire.

6°. Le défaut de société, & la tristesse qui en est la suite. Quoiqu'il se trouve beaucoup de monde rassemblé sur les vaisseaux, on peut dire qu'on y manque de société, du moins de cette so-

ciété qui fait les délices de la vie. La ſociété naturelle à l'homme eſt celle de la compagne de ſes peines & de ſes plaiſirs, de ſes enfans, de ſes pères, de ſes parens, de ſes amis & de ſes compatriotes. Non-ſeulement les gens de mer ſont privés de cette ſociété douce qui fait le charme & le bonheur de la vie, mais ils ſont ſouvent dans le cas de vivre avec des hommes de mœurs, d'uſage, de religion, de langages même différens. Quel contraſte n'y a-t-il pas alors dans les goûts & les opinions ? Les uns fuient ce que les autres recherchent; d'un autre côté, la vue uniforme & monotone de la mer n'eſt pas fort propre à récréer. Ce ne ſont plus des fleurs, des fruits, des plantes, des arbres, de la verdure, des montagnes, des perſpectives & des animaux de toutes eſpèces qu'on a ſous les yeux : c'eſt un plane de couleur & d'aſpect de glace, qui ne varie dans les différens temps que par ſon plus ou moins d'agitation. Dans le commence-

ment d'un voyage, on ſupporte facilement toutes ces privations ; mais quand les navigations ſont longues, l'imagination repaſſe & deſire tous les objets qui l'ont frappée : alors l'ennui & la triſteſſe commencent ; on ne dort plus comme à l'ordinaire ; on eſt agité par des ſonges qui repréſentent ce qu'on deſire ; on eſt abattu & accablé ; on n'a preſque plus d'appétit ; on aſpire après l'inſtant où l'on ſera aſſez heureux pour découvrir la terre, & où l'on pourra ſe flatter de revoir ce qu'on a de plus cher.

Le temps qui ſe paſſe pendant qu'on ſent tout le poids de l'abſence & de la privation, n'eſt pas un temps bien favorable à la ſanté. L'imagination tend & fatigue les nerfs, agite & échauffe le ſang. A cet état, il en ſuccède bientôt un autre : c'eſt le relâchement des ſolides & le croupiſſement des fluides : car, quand on fatigue un reſſort, on lui fait bientôt perdre ſa propriété élaſtique, & on le fait tomber dans

une détente dont il ne se relève plus. Le mouvement circulaire des humeurs ne se trouve pas plutôt ralenti, que le mouvement spontanée ou fermentatif se développe. Ce dernier produit des matières purulentes & putrides, ainsi que nous avons eu plusieurs fois occasion de l'observer, & voilà comme s'engendre le scorbut. Il n'y a pas moyen d'y obvier, autrement que par la fin du voyage & la jouissance de ce qu'on desire depuis long-temps; toute autre chose ne peut que pallier le mal sans le déraciner.

A ces différentes causes scorbutiques, il faut encore ajouter la privation qu'éprouvent les marins, pendant l'été, des productions de la nature, destinées à rafraîchir & à tempérer les humeurs. Ces productions sont les fraises, les cerises, les prunes, les pêches, les pommes, les poires, les figues, les raisins, les melons, &c. Tous ces dons nous sont accordés pour purifier la masse de nos humeurs, empêcher les cha-

leurs de l'été de les alkaliſer & de les déphlogiſtiquer. Les gens de mer ſont d'autant plus à plaindre d'en être privés, que leur nourriture & tout leur genre de vie portent à l'alkaleſcence.

D'après cette courte expoſition des différentes cauſes qui concourent à engendrer le ſcorbut muriatique, il eſt aiſé de juger qu'il ne différe que par ſes cauſes de celui de terre. Les caractères de l'un & de l'autre ſont à peu près les mêmes. Ce ſont toujours des taches, des dartres, des éryſipèles, des gales, des croûtes, des abcès, des plaies & des ulcères à l'extérieur: à l'intérieur, ce ſont des embarras & des obſtructions, tant dans le ſyſtême glanduleux que dans les viſcères, des œdèmes & des hydropiſies locales ou générales, des phthiſies & toutes ſortes d'ulcérations, le maraſme & la conſomption, des douleurs vagues, la goutte, le rhumatiſme, des maux de nerfs, la paralyſie, des dépôts, des tumeurs, des tubercules, des fièvres,

des inflammations, des flux de ventre, la dyſſenterie, la lienterie, &c. On reconnoît dans toutes ces affections la préſence d'un vice ou humeur étrangère, qui ne peut être qu'un produit de la fermentation.

Le ſcorbut muriatique eſt également dangereux que celui de terre. L'un & l'autre ſappent la machine par ſes fondemens, puiſqu'ils tendent à déſunir, décompoſer & diſſoudre les fluides, à deſſécher, racornir & déſorganiſer les ſolides.

Le ſcorbut de mer eſt plus facile à guérir que celui de terre, en faiſant ceſſer la cauſe qui y donne lieu. Quand ceux qui en ſont atteints peuvent être débarqués, & régénérer leurs humeurs par une bonne nourriture, ils ſe rétabliſſent très-promptement, pourvu toutefois que le mal n'ait pas été porté à ſon comble; car alors ils ne peuvent ſupporter le changement d'air & d'alimens, & périſſent plus vîte à terre qu'en mer.

Ici, comme dans le ſcorbut de terre,

les sucs aqueux, délayans, humectans, tempérans & adouciſſans des végétaux, doivent faire la baſe de la nourriture; mais comme le ſang eſt acrimonieux, appauvri & dépouillé de ſon mucilage, il faut un peu plus de ſubſtances animales. On doit les prendre ſans ſel pendant quelque temps, & pour ainſi dire ſans aucune eſpèce d'aſſaiſonnement. La viande de boucherie, ſur-tout le veau & le mouton, le lapin, la volaille, le poiſſon de rivière ou de mer, frais & léger, donnent la meilleure nourriture animale. La façon de les préparer conſiſte ſimplement à les bouillir, les rôtir & les griller. On les mange avec des ſauces acidules, ou ſimplement à l'huile & au vinaigre. Les végétaux qui méritent la préférence, ſont les racines, telles que les carottes, les panais, les navets, les betteraves, les ſalſifis, les aſperges, les raiponces, &c.; preſque toutes les plantes potagères, comme la laitue, la chicorée, les épinards, la poirée, le pourpier, les choux, le

cerfeuil, &c.; les fruits légumineux, tels que le concombre, la citrouille ou calebaſſe, le melon, &c.; les fruits acidules ou fondans, comme ſont les fraiſes, les ceriſes, les groſeilles, les pêches, les figues, les pommes, &c. On mange les racines, les herbes potagères & les autres légumes, avec un peu de bouillon, à l'huile & au vinaigre, à la ſauce blanche. Le lait eſt auſſi une nourriture qui convient beaucoup à ceux qui ſont attaqués du ſcorbut muriatique: c'eſt un grand adouciſſant, qui contient des parties huileuſes & balſamiques, propres à rallier les principes du ſang; mais il faut quelquefois le manger froid, de peur qu'il n'agite & n'échauffe trop. On le coupe auſſi avec de l'eau, ou quelque boiſſon adouciſſante, quand il ſe digère difficilement. Son uſage eſt beaucoup plus approprié dans le ſcorbut muriatique que dans celui de terre, parce qu'on a plus de pointes ſalines à engaîner, & qu'il y a moins de diſ-

position à l'inflammation dans le premier que dans le dernier. La boisson doit être de bon vin, avec moitié ou trois quarts d'eau. La bière & le cidre récens sont aussi fort appropriés, quand ils passent bien.

L'article des remèdes est fort court dans le scorbut de mer. Quand il y a de la foiblesse, & qu'on craint que les humeurs viciées ne se déposent, on fait prendre les sucs ou les autres préparations des plantes crucifères, vulgairement appelées anti-scorbutiques. On donne, pendant quinze ou vingt jours, quelques baumes, comme celui du Pérou, de la Mecque, du Canada, à la dose de huit à dix gouttes, ou simplement l'eau de goudron, une décoction de miel, de bourgeons de pin & de sapin. Si les forces ne sont point épuisées, & qu'il n'y ait point de dépôts à craindre, on fait prendre des potions huileuses, le sirop de mercuriale, l'eau infusée de bugloſe & de bourrache, des bouillons de veau, de

poulet, de grenouilles, de tortue, & autres coquillages, avec la laitue, la poirée, l'oseille, le cerfeuil, & les autres herbes légumineuses propres à purifier. Si l'appétit manque plusieurs jours de suite, on purge avec la manne & le tamarin. Ces remèdes sont à peu près les seuls qui conviennent dans le scorbut de mer.

Il vaudroit bien mieux prévenir ce mal, que de se mettre dans le cas de le guérir : ce à quoi on ne réussit pas toujours, sur-tout quand les voyages sont longs, & qu'on ne fait point de relâches. Tout consiste à empêcher que les causes qui l'engendrent aient lieu. Nous avons indiqué de quelle manière on peut remédier à la mal-propreté, au défaut d'exercice & de transpiration, à l'impureté de l'air. Il nous reste à tracer un genre de vie applicable sur les vaisseaux, qui empêche la nourriture de vicier le sang.

Je pense qu'il conviendroit de donner à déjeûner aux gens d'équipage avec du

du biſcuit, un peu de beurre ou de fromage, & un verre de vin, ou le double de cidre, de bière, d'hydromel; de les faire dîner avec une ſoupe à l'huile, ou au beurre & aux oignons, dans laquelle ils tremperoient leur biſcuit; avec de la viande ou du poiſſon ſalé & des pommes de terre. On leur donneroit à ce repas la moitié plus de vin qu'au déjeûner. On les feroit ſouper avec des fèves, des haricots, des pois à l'huile & au vinaigre, ou au beurre, ou bien avec de la bouillie de froment, de mil, de maïs, de bled noir. Ils n'auroient pas plus de boiſſon au ſouper qu'au déjeûner (1).

(1) Une pratique qu'il ſeroit bien important d'introduire ſur les vaiſſeaux, ce ſeroit de faire, au moins deux fois la ſemaine, de la ſoupe aux herbes. Pour cet effet, on embarqueroit pluſieurs grands pots remplis de farce d'oſeille, de poirée, ou de laitue & de cerfeuil confits. Cette confection pourroit auſſi s'amalgamer avec les pois, les fèves, les haricots, & faire des purées rafraîchiſſantes.

Si on étoit forcé de donner de l'eau de vie aux matelots, on la rendroit huileuse & liquoreuse avec des noix qu'on pileroit, & qu'on feroit infuser dans les pièces au moins quinze jours avant de s'en servir. Il en faudroit au moins mille pour chaque barrique. Cette eau de vie ne pinceroit pas les nerfs, ne les brûleroit & ne les desséchéroit point comme l'eau de vie ordinaire; elle contiendroit un principe lubréfiant, qui les mettroit à l'abri de l'impression des parties ignées de la liqueur. Il conviendroit de ne la distribuer qu'à la fin des repas, afin qu'elle servît à seconder la digestion, & non à stimuler & racornir les nerfs, comme elle fait quand on la boit avant de manger. En adoptant ce genre de vie, qui me paroît admissible sur les vaisseaux, je suis persuadé qu'on réussiroit à garantir les gens de mer de l'hydre scorbutique.

DISSERTATION

SUR

LA NATURE ET L'ORIGINE

DES

MALADIES NERVEUSES.

LA moitié du genre humain se plaint plus ou moins des maux de nerfs ; & l'autre moitié, qui ne conçoit pas comment on peut être malade pendant qu'aucune fonction ne paroît dérangée, les traite d'imaginaires. Cette espèce d'infirmité existe-t-elle réellement, ou bien est-elle supposée ? S'il est vrai qu'elle doive être mise au rang des tourmens qui affligent l'humanité, a-t-elle été dé-

montrée avec assez de clarté pour qu'on puisse savoir par quelle voie on parvient à s'opposer à ses ravages ? C'est ce que je me propose d'éclaircir dans cette dissertation.

Auparavant de chercher à approfondir les accidens qui affectent les nerfs, il faut prendre connoissance de leur structure, & tâcher de saisir leur influence dans l'économie animale. Il seroit bien difficile d'appercevoir l'essence d'une maladie, sans avoir préalablement reconnu son siege, & examiné l'importance de la fonction qu'elle dérange : c'est à peu près comme si un navigateur vouloit parcourir les mers sans l'usage des cartes & de la bousole. N'est-il pas plus que problable qu'il tomberoit dans bien des écueils, & traceroit souvent des lignes courbes, circonflexes & indirectes ? Celui qui prétendroit connoître les affections nerveuses sans le secours de l'anatomie & de la physique du corps humain, tomberoit dans des inconvéniens à peu

près ſemblables. Il eſt donc indiſpenſable d'étudier la compoſition des nerfs & le mécaniſme de leur action, avant de chercher à comprendre leurs déſordres.

Les nerfs ſont des filamens blanchâtres & élaſtiques, qui impriment le mouvement & le ſentiment dans toutes les parties du corps. Ce ſont les organes de la volonté, c'eſt-à-dire, les miniſtres qui exécutent les ordres de l'ame. Il y a deux choſes à conſidérer dans la contexture des nerfs, la partie contenante & la partie contenue. La première eſt la membrane qui ſe remarque à la ſuperficie, & forme à l'intérieur de petites cellules pour loger une pulpe, ou une eſpèce de moëlle qui a beaucoup d'analogie avec la ſubſtance cervicale. Cette partie membraneuſe eſt une continuation des enveloppes du cerveau, qui s'aminciſſent à meſure qu'elles ſe diviſent, & n'en font qu'une bien diſtincte dans les ramifications nerveuſes. La ſeconde, eſt une pulpe, ou

une eſpèce de moëlle comme il vient d'être dit, qui dérive du cerveau, & n'en diffère preſque pas. Telle eſt en peu de mots l'organiſation interne & externe des nerfs. Il s'agit maintenant d'examiner leur uſage.

Le premier moteur de nos actions, eſt un eſprit, ou une matière très-ſubtile qui s'élabore dans la tête, & ſe diſtribue dans les autres parties par le miniſtère des nerfs. La ſubſtance du cerveau renferme une infinité de petites filières imperceptibles, qui ſervent à ſa ſécrétion. Cet eſprit eſt-il de la nature du feu, de celle de l'air, de la terre, de l'eau, ou tous les élémens concourent-ils à le former, quoiqu'un d'eux en ſoit la baſe? C'eſt une queſtion à laquelle il eſt bien difficile de répondre. Quoique l'exiſtence du fluide nerveux ſoit démontrée par des effets ſenſibles, qui ne reconnoiſſent point d'autres cauſes que lui, on ne ſauroit prononcer affirmativement ſur ſa nature, ne pouvant le ſoumettre à l'expérience

& à l'analyſe, les ſeuls moyens qui faſſent ſûrement connoître les principes conſtitutifs des corps. On eſt donc forcé de ſe borner à certaines conjectures, qui ne peuvent donner que des probabilités, & non l'évidence elle-même.

Les uns aſſurent que l'eſprit qui circule dans les nerfs, n'eſt autre choſe que la matière ignée. Il n'eſt guère poſſible que ce principe brûlant & deſſicatif, qui eſt très-nuiſible à leur organiſation, ainſi que l'uſage des eſprits ardens, des ſubſtances inflammables, & généralement de tout ce qui contient une grande quantité de feu, le démontre, ſoit la cauſe première de l'action des nerfs. Comment pourroient-ils conſerver leur ſoupleſſe, leur propriété élaſtique, leur irritabilité, s'ils étoient endurcis, deſſéchés & racornis par l'impreſſion continuelle de la matière électrique? L'expérience journalière, & tous les effets naturels, ſemblent démontrer le contraire.

Les autres veulent que l'agent primitif des actions & des sensations humaines, soit une matière éthérée, ou de l'air très-subtil : cette opinion ne paroît pas plus fondée que la première. Cet élément étant susceptible d'une très-forte dilatation quand il éprouve de l'augmentation de chaleur, il tendroit & déchireroit même les cellules ou conduits nerveux dans certaines circonstances, puisqu'il lui arrive assez souvent de distendre, & de molester d'une manière très-désagréable, des canaux d'un calibre infiniment plus grand. On ne l'éprouve que trop dans les coliques venteuses.

Personne n'a imaginé d'assimiler la nature des esprits animaux à celle de la terre. La consistance & la densité de ce principe élémentaire, sont sans doute ce qui en a empêché. En effet, quel rapport pourroit-on trouver entre une matière si fine qu'elle est invisible, & une masse grossière telle que la terre ?

Il n'en eſt pas de même de l'élément aqueux : des têtes ſaines & bien organiſées, l'ont regardé comme le véritable moteur du mouvement & du ſentiment que les nerfs impriment dans toutes les parties du corps : c'eſt ce que les anciens ont ſûrement prétendu déſigner par le nom d'humide radical. Ce ſentiment eſt, à mon avis, le plus probable. L'eau réduite en vapeurs très-ſubtiles, paroît être l'ame de la végétation & de la vivification. Je conviens qu'elle a beſoin du ſecours du feu pour paſſer dans cet état, & parcourir les ramifications imperceptibles des végétaux & des animaux ; mais elle n'eſt pas moins la cauſe efficiente de la conſervation du principe de vie dans les uns & les autres. Qu'on répande de l'eau ſur une pouſſière & un ſable arides, ils acquièrent auſſitôt la propriété de faire végéter. Qu'un animal quelconque ceſſe de prendre, ſéparément ou avec ſa nourriture, la quantité de flegme qui lui eſt néceſſaire, il languit,

& ſa vie ne tarde pas à s'éteindre. Que conclure de-là, ſinon que l'eau eſt le principe actif de la modification de la matière, & en même temps le conſervateur des corps organiſés?

Cependant il ne faut pas croire que les anciens, en donnant le nom d'humide radical au fluide nerveux, aient cru que le flegme fût l'unique élément qui animât les nerfs. Ils l'ont ſeulement enviſagé comme la baſe de l'eſprit animal, & n'ont pu douter que le feu, l'air & la terre, ne concouruſſent à ſon élaboration, ainſi qu'ils ſe mélangent tous les quatre dans des proportions différentes, pour former les autres mixtions & compoſitions qui ſe trouvent dans la nature. L'eau a beſoin d'un certain gluten ou mucilage, qui eſt ce qu'on appelle le corps muqueux, pour vivifier & maintenir la vie des animaux. Il faut donc admettre le concours des quatre principes primitifs dans la compoſition du fluide nerveux, &, en adoptant le ſyſtême des anciens, re-

garder l'eau comme le fondamental.

Après avoir tracé une foible esquisse de la formation des nerfs & des esprits animaux, je vais tâcher d'expliquer leur action réciproque, & de faire connoître le mécanisme par lequel ils animent & font mouvoir le corps humain dans l'état naturel : on sera ensuite plus à portée d'appercevoir leurs dérangemens, & de saisir les vrais moyens d'y remédier.

Les nerfs sont, comme il a été dit plus haut, des filamens blanchâtres & élastiques, qui se trouvent répandus dans toutes les parties, pour y produire les sensations & les mouvemens nécessaires. Les esprits animaux sont une espèce de flegme onctueux & balsamique, réduit en vapeurs imperceptibles qui circulent dans les nerfs. De l'action & de la réaction des unes sur les autres, il résulte un choc qui alonge & raccourcit alternativement, & suivant le besoin, les cordes de l'action humaine ; c'est ce qui constitue l'élasticité des

nerfs ; propriété ſans laquelle ils ne ſauroient opérer leur effet.

Les nerfs ſont-ils de petits tubes que les eſprits animaux parcourent avec rapidité depuis leur origine juſqu'à leurs ramifications ultérieures, ou bien ſont-ils de petits cylindres ſpongieux, remplis d'une infinité de cellules que les globules du fluide animal rempliſſent ſucceſſivement ? Comme l'analyſe & l'expérience n'apprennent rien de certain ſur ce point, il eſt fort difficile de le réſoudre. Le plus grand nombre des Auteurs a cru juſqu'ici que ce fluide circuloit dans de petits conduits inſérés dans la ſubſtance des nerfs, à peu près de la même manière que le font le ſang & la lymphe dans les vaiſſeaux qui leur ſont propres. Cependant on ne les apperçoit point, & une matière pulpeuſe ou moëlleuſe rempliſſant exactement les interſtices que forme la partie membraneuſe, des probabilités qui approchent de la certitude, portent à croire que les nerfs ſont plutôt ſpon-

gieux que vaſculaires. En effet, la diſſection anatomique nous démontre que leur ſubſtance eſt un compoſé de pulpe & d'enveloppes, & non un ſimple tiſſu membraneux, comme les vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques. Leur ſtructure eſt donc différente, &, l'œil armé du meilleur verre n'y découvrant point de vaiſſeaux, il eſt probable qu'il n'en exiſte réellement point. Ce qui ſembleroit le prouver preſque démonſtrativement, c'eſt la propriété élaſtique dont ils ſont doués. Leur compoſition doit certainement avoir du rapport avec celle de tous les corps qui jouiſſent de cette vertu; car la manière d'opérer de la nature, eſt réglée & uniforme: or, tous les corps élaſtiques ſont plus ou moins poreux ou ſpongieux, & le vide qui ſe trouve dans les intervalles de leur ſubſtance ſolide, eſt occupé par un fluide quelconque; par exemple, le bois vert, qui eſt fort élaſtique, eſt un corps ſolide, diviſé par une infinité de pores que le ſuc végétal, ou un

flegme muqueux remplit. Pendant que ce bois conſerve ſon humidité, il ſe tend & ſe détend facilement; mais il perd cette propriété en ſe deſſéchant, & il devient fort caſſant. Il eſt évident qu'ici le flegme eſt le principe & la cauſe première du reſſort. Certains bois fort poreux, comme le jonc ou la canne, conſervent, en ſe deſſéchant, leur propriété élaſtique; ſans doute parce qu'ils abſorbent ſans ceſſe l'humidité de l'atmoſphère, & l'air qui eſt fort élaſtique, quand ſes globules ne ſont point ſéparés: car le contraire arrive s'ils ne ſe touchent pas, comme lorſqu'il eſt principe conſtitutif d'un corps, ou que les pores de ce corps ſont trop étroits pour loger pluſieurs globules enſemble. Dans l'acier, le principe du reſſort paroît être ſon phlogiſtique, puiſque le fer, qui en a moins, eſt auſſi moins élaſtique; & qu'à meſure qu'il s'appauvrit de ce principe, il devient plus rigide. Or, le phlogiſtique n'eſt rien autre choſe que la matière du feu condenſée: c'eſt donc

toujours un fluide comprimé, & qui tend à se rétablir, qui constitue la vertu élastique.

On ne sauroit disconvenir que l'eau ne soit douée de cette propriété à un degré éminent. L'emploi qu'on en fait dans la pompe à feu, pour produire la plus grande force connue par sa dilatation, ne laisse là-dessus aucun doute : c'est le fluide le plus approprié à la contexture fine & délicate des nerfs, pour conserver leur souplesse, & s'opposer à la rigidité : c'est d'ailleurs l'ame de la végétation & de la vivification. Il est donc plus que probable que c'est la base du fluide nerveux, & la cause efficiente du ressort des nerfs.

S'ils ne renferment pas, comme le bois & le fer, une partie ferme, dure & résistible, ils ne sont pas moins pourvus pour cela d'une véritable élasticité. Leur partie membraneuse qui la remplace, & qui est flexible, répond bien mieux aux vues de la nature : car un corps véritablement solide, ne peut

produire ſon reſſort qu'autant qu'on le ploie en rapprochant ſes deux extrémités ; & un corps mou & flexible de la nature des nerfs, opère cet effet en ſe repliant, & en rentrant, pour ainſi dire, en lui-même ; ce que ne ſauroit faire le premier. La marche des reptiles, qui n'ont point de pieds, en donne un exemple bien frappant. Les ſerpens, dont la courſe eſt très-rapide, produiſent leurs mouvemens en fléchiſſant & en étendant alternativement leurs fibres nerveuſes & muſculaires : c'eſt un véritable reſſort qui ſe tend & ſe détend ſans ceſſe. L'action & la réaction du fluide nerveux ſur les parties ſolides, & de ces dernières ſur le premier, en eſt la cauſe motrice.

Ces principes préliminaires étant poſés, voici comme il me ſemble qu'on peut rendre compte du mécaniſme qui fait agir les nerfs. Quand la volonté, ou l'ame qui préſide à tous les mouvemens, veut déterminer une action dans une partie, elle comprime la branche

de nerfs qui y correſpond, à peu près comme quand on tire la corde d'une ſonnette d'une pièce de ſa maiſon où l'on veut donner des ordres, ou bien comme on pèſe ſur une corde d'inſtrument quand on veut la vibrer & lui faire produire un ſon. Dans ce dernier cas, la corde eſt alongée ; & en s'étendant, elle comprime les globules du fluide qui occupe les pores, les cellules ou les interſtices, dont ſa partie ſolide, les fils ou les membranes ſe trouvent parſemés. Ce fluide comprimé réagit, & produit un choc qui occaſionne le raccourciſſement, le reſſort & l'action. Cet effet a lieu pendant que la puiſſance ou l'impulſion ſe fait ſentir. Voilà la flexion & l'extenſion des nerfs, c'eſt-à-dire, leur reſſort. Il n'eſt donc pas néceſſaire de ſuppoſer des vaiſſeaux, & un cours plus rapide que celui de l'air de la part des eſprits animaux, pour expliquer l'action des organes du mouvement & du ſentiment.

Plus les nerfs ſont capables de s'étendre & de ſe fléchir, c'eſt-à-dire, de s'alonger & de ſe raccourcir, plus ils possèdent d'élaſticité. Alors, toutes les fonctions s'exercent avec vigueur & liberté. La reſpiration eſt forte, parce que le poumon, étant dans le cas de ſe dilater beaucoup, aſpire une grande quantité d'air, & imprime un mouvement rapide au ſang. Cette action ſe communique au cœur, qui répète vivement ſon mouvement de ſyſtole & de diaſtole, & anime les pulſations de tout le ſyſtême vaſculaire. La digeſtion eſt prompte & parfaite, parce que le diaphragme & les muſcles de l'abdomen agitent convenablement l'eſtomac & les inteſtins. Les ſécrétions & les excrétions s'exercent avec célérité, parce que la force centrifuge, qui dépend de la ſoupleſſe & du reſſort des nerfs, expulſe ſans interruption tout ce qui devient étranger à l'économie, & ſépare de la maſſe des fluides, les ſucs qui ſont néceſſaires pour des

uſages particuliers. Telle eſt la poſition heureuſe du corps humain, pendant que le genre nerveux jouit de toute ſon élaſticité.

Après avoir fait nos efforts pour expliquer l'action des nerfs dans l'état naturel, nous allons tâcher de développer l'eſſence & l'origine des accidens qu'ils éprouvent. Pour procéder avec méthode, & nous rendre intelligibles, nous allons auparavant faire mention de ce qu'on appelle leur ton, leur atonie & leur irritabilité.

Le ton naturel des nerfs eſt cet état où ils ne ſont ni trop rigides ni trop relâchés, où ils ſe fléchiſſent & s'étendent avec facilité, en un mot, où ils jouiſſent librement de leur propriété élaſtique. Leur atonie, au contraire, eſt cet état où leur reſſort ne ſe détend & ne ſe rétablit pas facilement. Il y a deux eſpèces d'atonie; l'une, où ils ſont montés ſur un ton de rigidité trop conſidérable, pour qu'ils puiſſent ſe détendre & exciter une réaction ſur

les esprits animaux ; l'autre, où ils sont trop relâchés, pour qu'ils puissent se restituer. Ces deux points extrêmes d'érétisme & de relâchement sont également contraires à l'action des nerfs qu'ils empêchent d'agir, & qu'ils dérangent de différentes manières. L'irritabilité des nerfs consiste dans la propriété qu'ils ont de se contracter, & de produire des vibrations à la moindre impulsion. Plus leur contexture est fine & délicate, plus ils sont irritables : c'est ce qui fait que les personnes foibles, que celles qui se fatiguent par la contension & le travail de tête, ont plus d'irritabilité que les autres.

Le premier accident que les nerfs éprouvent quand ils sont détonnés, c'est-à-dire, quand ils sont sortis des bornes de leur flexion & de leur extension naturelles, c'est de la confusion & de l'irrégularité dans leurs mouvemens ; ils n'obéissent plus avec la même exactitude aux commandemens de la volonté. L'ordre donné à telle paire de

nerfs, eſt ſouvent exécuté par un autre, ou ne l'eſt pas du tout; pendant qu'ils agiſſent, d'autres fois, ſans que l'ame ait rien preſcrit. Cet état de déſordre & d'irrégularité dans les mouvemens des nerfs, ne tarde pas à être ſuivi d'un autre du même genre, mais qui eſt bien plus grave : c'eſt le ſpaſme ou la convulſion, accident ſi ordinaire dans les affections nerveuſes, qu'on les a nommées ſpaſmodiques, du terme ſpaſme, qui ſignifie convulſion ou ſecouſſe violente. Dans ce cas, les nerfs ſe dérangent & ſe déſordonnent tout-à-fait. Leur action eſt tellement bleſſée, qu'elle ſe renverſe & s'exécute de bas en haut; ce qui fait refluer tous les eſprits à la tête, & ſuſpend toutes les fonctions. Dailleurs, ils ſont travaillés de tiraillemens & de ſaccades ſi violens, qu'ils ſe fatiguent & ſe rompent même quelquefois. Cette eſpèce de déſordre attaque donc en même temps l'organiſation & le mécaniſme des nerfs. Ce genre d'accident eſt général & propre à toutes les par-

ties du corps. Je vais expoſer fort ſuccintement ceux qui ſont particuliers aux différentes parties, en commençant par la tête, & en ſuivant progreſſivement juſqu'aux extrémités.

Des vapeurs ou des idées confuſes échauffent l'imagination. La tête eſt étonnée, ſenſible, & facile à effrayer; des ſonges affreux troublent le ſommeil, & cauſent même de fortes appréhenſions pendant la veille. Les terreurs les plus alarmantes que puiſſent éprouver ceux qui ont le genre nerveux attaqué, ſont la crainte de s'endormir pour ne plus ſe réveiller, de voir des gouffres, des précipices, la mort, & toutes ſortes de ſpectres hideux; d'être réveillés bruſquement, agités & tourmentés par toutes ſortes d'inquiétudes. La nature, en ſuſcitant ces images effrayantes, a un but fort ſage. L'inertie des nerfs a occaſionné un empâtement & un engorgement dans les viſcères & dans les vaiſſeaux capillaires: il faut une criſe pour purger & chaſſer la ma-

tière des excrétions. La nature l'excite par une frayeur, en ranimant le ton des nerfs, & leur faisant reprendre leur propriété extensible & vibratile ; aussi ces scènes alarmantes sont-elles suivies de crises copieuses de sueur, & d'autres évacuations qui rétablissent pour quelque temps l'harmonie des fonctions : car, quoique après ces violentes secousses on se trouve accablé & abattu, on ressent du soulagement pendant quelques jours ; mais si on ne remédie pas à la cause du mal, ces accidens reviennent bientôt, & opèrent de nouvelles révolutions.

Ce qu'on pratique à l'égard des hydrophobes qu'on soumet aux immersions de la mer, prouve bien clairement la nécessité où se trouve la nature de susciter des appréhensions, pour provoquer des crises, & veiller à la conservation de l'individu chez qui cette scène se passe. On les plonge dans la mer de la manière la plus propre à les effrayer, afin que le genre nerveux se détende,

& qu'il s'enſuive des criſes de ſueur, capables de chaſſer tout le levain ou le virus de la rage. Cette précaution eſt ſi eſſentielle, que, quand on ménage un malade, ou lorſqu'on a affaire à des gens qui ne craignent pas l'eau, comme les matelots, ils ne guériſſent point, parce que les criſes & les révolutions néceſſaires n'ont pas lieu.

Le levain, ou la matière qui cauſe les maladies nerveuſes, n'eſt certainement pas ſi dangereux que le virus de la rage; mais il l'eſt cependant aſſez pour que la nature doive provoquer des criſes, afin de s'en délivrer : elle en excite auſſi chez les hydrophobes, en leur donnant la crainte de l'eau & en ſuſcitant des accès; mais la criſe n'eſt pas aſſez forte, pour que tout le levain qui eſt formé puiſſe être chaſſé; la portion qui reſte en régénère bientôt de nouveau encore plus actif que le premier; & comme les nerfs ne ſauroient réſiſter long-temps à une fatigue qui ſe répète ſouvent, & devient de plus en

plus

plus violente, les malades ſuccombent néceſſairement.

D'après cette explication, on ne ſauroit nier que la rage ne ſoit une maladie du genre de la manie & de la folie, c'eſt-à-dire, une maladie de nerfs : car, ces dérangemens doivent certainement être mis au rang des maux qui affectent les organes du mouvement. Ils ont leur ſiège dans l'origine des nerfs, où ils occaſionnent de telles ſecouſſes, que toutes les paires ſe trouvent ébranlées & livrées à des mouvemens qui ne ſont nullement éclairés par la raiſon. L'épilepſie eſt encore un autre accident nerveux, qui a beaucoup de rapport avec la rage : comme elle, ce mal ſe fait ſentir par des paroxiſmes, qui ne finiſſent que pour recommencer, quand la cauſe qui les déterminent a eu le temps de ſe reproduire. Il eſt évident que dans ces différens cas il y a des criſes qui diſſipent la plus grande partie du vice ou levain morbifique, mais qui en laiſſent cependant aſſez pour

qu'il puiſſe s'en régénérer de nouveau ; lequel produit à ſon tour le même effet, & ainſi de ſuite, pendant que la maladie ou le corps qui en eſt le ſiège ſubſiſtent. Il eſt pareillement manifeſte que l'impreſſion de cette matière morbifique ſe fait ſentir ſur les nerfs qui opèrent des criſes & délivrent l'économie, ſinon en totalité, du moins en grande partie de ſon ennemi. Ces ſortes de maux doivent donc être mis au nombre de ceux qui affectent les nerfs.

Les accidens nerveux qui attaquent la poitrine ſont de deux eſpèces ; ceux du poumon & ceux du cœur. Les premiers ſe font ſentir par des ſerremens de poitrine, des angoiſſes & des ſuffocations ; les ſeconds, par des palpitations, des défaillances & de véritables ſyncopes. Dans tous ces cas, les nerfs ſont agités & ébranlés par l'impulſion d'une cauſe quelconque.

Le dérangement des nerfs influe beaucoup ſur l'eſtomac & les inteſtins ; ces parties, dont les fonctions ſont très-

pénibles, ont une contexture presque entièrement nerveuse ; la moindre irritation, le moindre picottement, s'y fait vivement sentir. Il n'est donc pas surprenant que tous les accidens de la tête, qui est le principe des nerfs, se communiquent à ces viscères. Il en est qui leur sont particuliers, tels que le gonflement du bas-ventre, les borborygmes, des tensions douloureuses, &c. occasionnés par la dilatation de l'air, le défaut de coction, ou le dérangement de la digestion.

Enfin, les nerfs sont affectés sur l'habitude générale & dans les extrémités, par des serremens & des crispations qui suspendent la transpiration & deviennent fort sensibles. Ceux qui les éprouvent croient avoir la goutte, le rhumatisme, & même la paralysie. Comme, dans ces sortes de maladies, l'imagination est affectée, elle est très-disposée à grossir les objets & à enfanter des monstruosités.

Il faudroit entrer dans de bien plus

grands détails pour décrire tous les dérangemens auxquels les nerfs ſont ſujets ; mais je ne prétends ici que les indiquer, afin d'en faire appercevoir l'eſſence & l'origine première. Les cauſes des accidens nerveux ſont les mêmes que celles qui donnent lieu aux affections ſcorbutiques ; ils doivent être rangés par conſéquent dans cette claſſe de maladies.

La cauſe première & immédiate eſt la préſence d'une matière impure, putride & purulente, qui fait impreſſion ſur le genre nerveux par ſes caractères irritans & ſtimulans. Cette matière provient primordialement de corruption dans les premières voies, & d'un dérangement dans la digeſtion, qui a fait paſſer des principes nuiſibles dans les ſecondes. Ces principes putrides & purulens pincent & agacent les nerfs, montent leur ton, les portent juſqu'à la rigidité, & rendent leur action preſque nulle ; alors la matière la plus groſſière de la tranſpiration ne peut ſortir,

& on reſſent des douleurs dans différentes parties. Les ſécrétions & les excrétions ne peuvent s'exercer librement, & une infinité d'embarras en ſont les ſuites.

La cauſe prochaine eſt la fermentation qui dégage ces principes nuiſibles & étrangers dans les premières voies : elle a lieu quand on ſe nourrit d'alimens trop incendiaires, quand on trouble la digeſtion par les affections triſtes de l'ame, quand on travaille de corps & d'eſprit trop promptement après avoir mangé ; lorſqu'on ne fait pas ſuffiſamment d'exercice pour extraire un bon chyle de la nourriture qu'on prend, ou lorſqu'on s'excède de fatigue ; lorſqu'on ne ſe livre pas aſſez au ſommeil, ou qu'on dort trop ; lorſqu'on n'a pas ſoin de ſe vêtir chaudement & de ſe couvrir au lit, afin de bien tranſpirer ; de ſe laver & de ſe mondifier le corps pour la même fin ; lorſqu'on ſe livre trop tôt à l'exercice des paſſions, ſur-tout à l'amour, après les repas, ce qui donne

lieu aux mêmes accidens. Telles ſont les cauſes ſecondaires ou déterminantes des maux des nerfs.

Je ne conçois pas comment beaucoup de gens, même de la claſſe des érudits, peuvent douter de l'exiſtence de ces ſortes d'infirmités, qui ſont auſſi réelles, auſſi viſibles pour qui veut les approfondir, & auſſi bien démontrées que les autres. Les ſignes qui les décèlent annoncent des accidens dans les organes du mouvement & du ſentiment, d'autant plus dangereux qu'ils attaquent la vie dans ſa baſe & dans ſon principe. Non-ſeulement ces maladies ne ſont que trop réelles pour le malheur du genre humain, mais elles ſont plus graves, quoique lentes dans leurs progrès, que beaucoup d'autres d'un cours plus rapide. En effet, elles bleſſent toutes les fonctions à-la-fois, en attaquant les premiers moteurs de nos actions & de nos ſenſations.

L'objet principal dans le traitement des affections nerveuſes, conſiſte à em-

pêcher que l'imagination ne ſoit échauffée, & les eſprits animaux retenus à la tête par trop de ſerrement, ou un défaut d'action dans toutes les paires de nerfs, & particuliérement dans celles où le mal a établi ſon ſiège. On parvient à rétablir la ſoupleſſe & l'élaſticité des nerfs, à détruire par conſéquent leur érétiſme ou leur relâchement, en procurant la tranquillité d'eſprit, le calme des paſſions, en faiſant prendre la nourriture la moins ſuſceptible de ſe corrompre, en rendant au ſang le principe agrégatif ou balſamique qu'il a perdu, en ralliant ſes autres principes, & en expulſant toutes les matières putrides & immondes qui s'y ſont développées. Les moyens propres à remplir ces différens points de vue, ſont les ſuivans.

1°. Il faut que ceux dont le genre nerveux eſt affecté, ſoient très-circonſpects ſur l'exercice des paſſions. Les affections véhémentes de l'ame leur font beaucoup de mal, puiſqu'elles ébranlent & agitent les nerfs, qu'elles met-

tent du désordre & de l'irrégularité dans le cours des esprits animaux, qu'elles montent & fatiguent le ton des nerfs. Tous ces désordres constituent l'essence des affections nerveuses. Les causes qui les produisent ou qui les aggravent ne peuvent donc qu'être très-contraires à ceux qui ont le genre nerveux attaqué, soit en augmentant les accidens qu'ils ressentent déja, soit en leur en faisant éprouver de nouveaux. Ainsi l'emportement, la colère, la haine, l'amour, &c. leur sont préjudiciables. Je n'entends pas parler ici de l'amour de sentiment qui réveille le ressort des nerfs, dilate le cœur & ranime toutes les actions, bien loin de tendre les solides & de troubler les fluides, comme le matériel, faire tomber ensuite les premiers dans le relâchement, & faire subir un mouvement spontanée aux derniers. Les affections tristes sont encore plus nuisibles dans les affections nerveuses, que les véhémentes; elles affaissent & anéantissent, pour ainsi dire, l'action humaine;

elles achèvent de détruire le reſſort ou le principe de la vie; elles livrent les fluides à la fermentation, qui opère promptement leur décompoſition. Rien n'eſt donc ſi pernicieux, dans ces ſortes de cas, que le chagrin, la crainte, l'appréhenſion, la douleur, &c.

2°. La nourriture de ceux qui éprouvent des accidens de nerfs, doit être la moins corruptible. Il eſt évident que dans une maladie où la maſſe entière des humeurs eſt diſpoſée à s'altérer & à ſe dénaturer, on doit faire uſage des ſubſtances les plus propres à arrêter les progrès de ce déſordre, & à faire ceſſer le mal qui exiſte. Or, ces ſubſtances ſont en général celles qu'on tire du règne végétal, comme les herbes, les légumes & les fruits. Ceux qui ſont atteints d'affections nerveuſes doivent en faire leur principale nourriture, & bien choiſir dans ce règne ce qui leur convient le plus : car tous les végétaux ne leur ſont pas également propres; il en eſt même pluſieurs qui

ſont contraires. Par exemple, les truffes, les champignons & autres de ce genre, ſont diamétralement oppoſés, comme étant très-fermenteſcibles & diſpoſés à s'alkaliſer. Les végétaux irritans & ſtimulans, tels que l'ail, l'oignon, & pluſieurs autres de la même qualité, ne ſont pas auſſi contraires que les précédens; mais ils le ſont cependant aſſez pour qu'on doive les éviter : ils fatiguent & épuiſent les nerfs par des pointes, ou eſpèces d'aiguillons qu'ils renferment. Ceux qui méritent la préférence, ſont les aqueux ou humectans, les acidules ou réfrigérans, les apéritifs ou déterſifs. Les premiers ſont la laitue, les épinards, les cardes-poirées, les melons, les concombres, les citrouilles, &c. Les ſeconds ſont l'oſeille, & preſque tous les fruits fondans, comme fraiſes, ceriſes, groſeilles, prunes, pêches, raiſins, &c. Les troiſièmes ſont la plupart des racines, comme aſperges, carottes, ſalſifis, panais, betteraves, navets, raiponces,

la chicorée, & plusieurs autres. Tels sont les alimens qui doivent faire, conjointement avec le pain, la base de la subsistance des gens dont les nerfs sont affectés. Les farineux, autres végétaux qui sont très-bons dans bien des cas, ne conviennent nullement ici; ils épaississent & agglutinent les fluides, de manière à retarder les sécrétions & les excrétions, qui ne sont déja que trop lentes; ils donnent par-là des ailes à la fermentation, & favorisent l'accroissement du mal.

Quoique la nourriture prise dans le règne végétal soit la plus appropriée; & celle qu'on doit principalement rechercher dans les affections nerveuses, il ne faut pas néanmoins y bannir toutes les espèces de viandes. Les blanches, telles que le veau & la volaille, le mouton même, quoique du genre des noires, comme étant doué d'un peu d'acide qui le tempère, le poisson frais de mer & de rivière, doivent aussi y être employés. Il est vrai qu'outre

le pain, il faut au moins trois parties de légumes contre une de viande ou de poiſſon. La meilleure façon de les préparer, conſiſte à les bouillir, les rôtir, les griller, ou à en faire des ragoûts blancs.

La boiſſon la plus ſaine dans ces ſortes de maladies, eſt celle qui a le moins fermenté, qui renferme encore une certaine quantité d'huile & de corps muqueux, où les eſprits ardens ſont conſéquemment engaînés, & non développés. La bière & le cidre frais, le vin de ſix mois ou d'un an au plus, ſont ſans contredit les meilleurs. Il faut les tempérer d'eau plus ou moins, ſuivant que le demande l'état de l'eſtomac & la conſtitution entière.

Quoique les œufs & le lait ne ſoient pas en général indiqués dans ces ſortes d'accidens, on peut cependant les préparer de la manière qu'ils deviennent très-ſalubres; pour cet effet, on brouille les œufs avec des fruits acidules, comme le verjus, les aromates, &c. on fait

tourner légèrement le lait avec la présure. Préparés suivant cette méthode, les œufs & le lait deviennent frais, tempérans, & très-bons pour nourrir ceux qui sont atteints d'affections nerveuses.

Les choses qu'il faut soigneusement éviter, sont le café, le thé & le chocolat, sur-tout le premier; les épiceries & les aromates, les liqueurs & les vins de liqueurs, le bœuf, le jambon, les jus de viande & les ragoûts au jus, doivent aussi être évités avec le plus grand soin. Ce genre de nourriture agite les humeurs, échauffe les nerfs, & provoque tous les effets morbifiques auxquels on cherche à s'opposer.

Auparavant de finir ce qui concerne le régime, je ferai observer qu'il est dangereux de prendre beaucoup de nourriture à-la-fois, & de n'en prendre que de loin en loin; qu'ainsi, la méthode de ceux qui dînent copieusement pour ne point souper, est mauvaise. En surchargeant l'estomac, on le rend in-

capable de bien opérer sa fonction ; & en ne renouvelant point assez souvent les fluides, on fait développer de la fermentation.

On doit administrer des remèdes dans ces sortes d'affections, comme on le pratique à l'égard des autres ; mais elles n'en demandent que de fort simples & en petit nombre. Il ne faut ici ni saignée ni purgation ; de simples humectans, quelques légers purifians & déterfifs, des adouciffans & des détendans, voilà les secours auxquels il convient de se borner.

Les boissons nitrées, telles que l'eau infusée de bourrache & de bugloſe, la décoction d'orge avec addition de sel de nitre, le petit-lait, les potions huileuses, les préparations déterfives & apéritives, comme le sirop de mercuriale, & plusieurs autres du même genre, sont les remèdes qui conviennent le plus dans ces sortes de maladies.

Les bains froids & la glace, y sont-ils aussi appropriés que quelques Au-

teurs modernes le prétendent ? C'eſt en examinant leurs effets, qu'on peut ſe convaincre du pour ou du contre. L'eau froide, ſur-tout celle de mer, eſt fort tonique, propre par conſéquent à réveiller l'action des nerfs, à détruire les ſtagnations & tous les embarras, à s'oppoſer à la fermentation, à la décompoſition du ſang, & au développement de tous les principes étrangers qu'elles dégagent. L'eau de mer, qui agit ſur les houppes nerveuſes par des pointes ſalines, de la même manière, quoique bien moins vivement, que l'ortie ou les cantharides, a beaucoup plus d'efficacité pour rappeler le ton & le reſſort des nerfs que l'eau douce. Elle produit merveilleuſement cet effet, quand on y plonge ſubitement les malades, ou qu'on la fait tomber ſur leurs corps d'une certaine hauteur par le moyen des douches. La ſecouſſe & l'ébranlement qu'elle excite, réveille auſſitôt l'action des nerfs, & les rend propres à opérer les travaux attachés à la condition humaine.

Nonobſtant ces merveilleux effets des bains & des immerſions d'eau froide, même de celle de mer, on ne peut enviſager ce genre de remède que comme un palliatif, qui n'eſt même pas applicable dans une infinité de circonſtances ; il ne ſuffit pas de le dire, il faut le prouver. La cauſe des maladies nerveuſes eſt une conſtitution ardente & bilieuſe, que les affections de l'ame, & une nourriture trop fermenteſcible, ont tournée tout-à-fait à l'alkaleſcence. Les bains froids, & les immerſions d'eau froide, remédient à la vérité à ce déſordre ; mais ce n'eſt que momentanément, ou pour fort peu de temps ; car, la maſſe des fluides n'étant point corrigée & renouvelée par des ſucs ou des principes capables de détruire la putridité des humeurs, & d'empêcher qu'elles ne contractent par la ſuite un pareil caractère, la maladie ne tarde guères à revenir & à recommencer ſes ravages. Si on la combat de nouveau par ce moyen, le même inconvénient a lieu

peu de temps après ; & insensiblement le corps s'accoutumant à ce remède, ou le mal faisant des progrès, les bains & les immersions ne produisent plus ou presque plus d'effet.

J'ai avancé que les bains n'étoient pas applicables dans une infinité de cas. En effet, quand les sujets sont foibles & délicats, quand le mal est ancien & qu'il a fait de grands progrès, on ne sauroit les employer ; parce qu'alors la force & la chaleur naturelles ne sont pas suffisantes pour en supporter l'effet: ils arrêtent la transpiration, répercutent ou retiennent à l'intérieur les matières impures & putrides destinées à sortir par cette voie, & aggravent les accidens qui existent, ou en font naître de nouveaux. Or, ces sortes de circonstances arrivent très-souvent.

Les bains tièdes, quoique utiles dans bien des cas pour détruire la rigidité & l'éréthisme des nerfs, sont en général moins appropriés que les bains froids dans les affections nerveuses. On

ne ſauroit donc les enviſager les uns & les autres comme des ſecours bien puiſſans contre ces ſortes de maladies; c'eſt l'intérieur qu'il faut baigner & changer par les ſucs tempérans, humectans, déterſifs & réfrigérans des végétaux.

La glace qui force le ton des nerfs, qui les criſpe & les tend, qui affoiblit ou augmente la chaleur naturelle, qui bleſſe la digeſtion & empêche la coction des alimens, qui, par la condenſation qu'elle opère ſur les fluides, retient à l'intérieur les matières étrangères & purulentes, en ſuſpendant les ſécrétions & les excrétions, qui, après avoir produit une eſpèce de friſſon & tous ſes effets, excite enſuite une forte effervescence & une violente chaleur, ne peut pas convenir dans les maux de nerfs : elle eſt ſur-tout contraire quand on prend avec elle des ſucs actifs & incendiaires, qui, après avoir agi comme tempérans, embraſent les fluides & les ſolides, & mettent tout le corps en combuſtion.

L'uſage habituel des viandes & autres

alimens froids, qui a été également fort recommandé, ne peut pas non plus être adopté dans ces sortes de cas. La digestion en est trop difficile pour qu'ils puissent fournir un bon chyle. Pris par intervalles, sur-tout pendant l'été, où la force & la chaleur centrales ont plus d'intensité, ils peuvent faire du bien, si on a la précaution d'y ajouter un peu d'huile pour réchauffer & lubréfier l'estomac, & du vinaigre pour aider à les diviser & empêcher la fermentation.

Un autre remède fort vanté pour les maladies de nerfs, ce sont les eaux minérales. Est-il aussi bon qu'on le croit communément? Plusieurs espèces d'eaux minérales renferment certainement des principes fort propres à purifier le sang, à faire charier l'excès de la bile, & toutes les matières putrides ou purulentes, par les urines & la transpiration; ce sont des apéritifs, de légers fondans, des déterfifs. Ainsi, les eaux minérales sont très-recommandables dans ces sortes de maladies: on en

retireroit bien plus d'avantages qu'on ne le fait, ſi on réformoit ſon régime, & ſi on les empêchoit de ſe régénérer par un genre de vie différent. Les eaux acidules qui contiennent quelque portion d'acide vitriolique, étendu & mélangé avec d'autres principes, ſont les meilleures pour ce genre de mal.

RECHERCHES

SUR

L'ORIGINE ET LA GUÉRISON

DES DARTRES.

Les affections dartreuſes ſont du nombre de celles qu'on nomme l'opprobre des Médecins, parce qu'on parvient rarement à les guérir; ou, ſi on y réuſſit quelquefois, c'eſt ordinairement pour avoir le déſagrément de les voir reparoître peu de temps après. Les maladies contre leſquelles l'art ne fournit que de foibles ſecours, ſont en général les moins connues, celles par conſéquent qui donnent le plus ſouvent lieu

à des hypothèses hasardées & à des préjugés. Les dartres ne sont pas celles qui en ont le moins produit. On a enfanté des idées bizarres pour expliquer leur origine ; & le public en a conçu une sorte d'appréhension, qui lui fait éviter la société des personnes qui ont le malheur d'en être atteintes. Cependant rien n'est plus simple & plus facile à comprendre que le développement de cette maladie : une portion de sang décomposé par un excès de chaleur, dont les principes salins, qui ont été dépouillés de leur partie onctueuse, brûlent & cautérisent la peau : telle est l'essence des affections dartreuses. Qu'est-ce qui détermine cette chaleur, & la dissipation du principe balsamique du sang ? Si on peut saisir la cause de ces désordres, on aura une connoissance exacte de l'origine & de la nature des dartres.

La fermentation produit l'excès de chaleur qui fait évaporer le principe agrégatif du sang, & opère la décomposition de ce fluide. Une constitution

bilieuſe & fort inflammable, une nourriture incendiaire, ſur-tout les ragoûts au jus & la pâtiſſerie, l'uſage immodéré du café, du thé & du chocolat, des liqueurs & des vins généreux; les paſſions triſtes & véhémentes de l'ame, le défaut de ſommeil ou ſon excès; le défaut d'exercice, ou des travaux trop pénibles, &c. ſont les cauſes qui dégagent la fermentation. J'ai tâché d'expliquer, dans la théorie générale des maladies purulentes & ſcorbutiques, comment elle décompoſe les fluides, & les convertit dans une matière putride. Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit plus haut ſur la formation du pus; je tâcherai ſeulement de rendre compte des effets qu'il produit ſur la peau, & de faire connoître la génération des dartres.

Le pus eſt une matière âcre & mordante qui réſulte de la compoſition des humeurs. Il eſt évidemment d'une qualité alkaline, puiſqu'il eſt le produit du mouvement ſpontanée qui tend toujours

à l'alkaleſcence, quand il agit ſur des ſubſtances animales. L'acrimonie & la cauſticité du pus proviennent des principes ſalins qu'il renferme. Ces principes ſont de la nature des alkalis, c'eſt-à-dire, des ſels primitifs, & non de celle des ſels neutres. L'impreſſion du feu qu'ils font ſur la peau, ne laiſſe là-deſſus aucun doute. Voici de quelle manière ces ſels ſe développent & engendrent des dartres.

Quand un individu d'un tempérament bilieux & ardent, adopte un genre de vie ſtimulant & échauffant, ſes nerfs ſe tendent & ſe contractent outre meſure. Les voies ſécrétoires & excrétoires ſe trouvent fort rétrécies; le calibre des pores eſt diminué, & la tranſpiration s'exécute imparfaitement; il ne tranſude au travers des tégumens que la partie aqueuſe de la matière tranſpirante. Les principes craſſes & épais, tels que les terreux, les ſalins, les huileux, ne peuvent trouver d'iſſue; ils ſéjournent dans la maſſe des humeurs, &

& y produiſent l'effet d'un mauvais levain; de-là, des mouvemens inteſtins & ſpontanées, des efferveſcences, & de véritables fermentations; de-là, le développement du pus, de toutes ſortes de matières putrides & alkalines. Ces matières, qui renferment un principe ſalin de l'eſpèce des alkalis, ſont fort âcres, même cauſtiques & brûlantes. Pendant qu'il y a aſſez de force centrale & expulſive pour les chaſſer à la circonférence, elles n'agiſſent que ſur la peau, où elles engendrent le mal qu'on appelle dartre; elles y font l'impreſſion d'un feu couvert ou enveloppé; elles déſorganiſent cette partie en racorniſſant les ſolides & en volatiliſant les fluides. L'épiderme ſe détache, & tombe par écailles ou en farine. Les houppes nerveuſes qui ne ſont plus défendues du contact de l'air & du frottement des corps durs par cet intermédiaire, deviennent ſenſibles & douloureuſes; la peau s'enflamme, ſe gonfle & rougit. La matière qui donne lieu à

ces désordres est quelquefois si corrosive, qu'elle ronge la peau : il s'y établit une infinité de petites plaies ou ulcuscules. Telle est la formation des dartres vives, rongeantes & suppurantes. Les sèches ou farineuses, c'est-à-dire, celles qui ne se manifestent que par des taches ou de simples exfoliations de l'épiderme, sont produites par le desséchement de la peau, une trop grande dissipation du principe onctueux & lubréfiant, & des pointes salines qui rongent les tégumens : elles ne reconnoissent point pour cause la présence d'une humeur viciée, rongeante & étrangère, comme les humides ou humorales. Le siège des dartres ne change rien à leur nature : qu'elles affectent la tête, le tronc ou les extrémités, c'est toujours le même mal.

D'après ce qui vient d'être dit sur le principe & le caractère des dartres, il est aisé d'appercevoir les suites & les conséquences de ce genre de mal, de juger si la crainte qu'on a de le gagner

par la communication, eſt fondée ou non.

Il eſt certain que, pendant que les perſonnes affectées de dartres ſont aſſez robuſtes pour que le vice qui les engendre & les entretient puiſſe être expulſé à meſure qu'il ſe développe, la vie ne court aucun riſque ; mais auſſitôt que les forces diminuent, & que le levain dartreux, au lieu d'être pouſſé à la peau, eſt dépoſé ſur quelques viſcères, ou même ſur des parties internes de peu d'importance, on a bien des accidens, & des accidens graves, à redouter ; tels que les dépôts, les abcès, les ulcères, les fiſtules, la fièvre lente, le maraſme, la conſomption, & ſouvent des déſordres dont la marche vers la ruine eſt très-rapide. Les ſuites des dartres doivent donc être conſidérées comme très-conſéquentes.

La communication n'en eſt à appréhender qu'autant qu'on touche immédiatement ceux qui en ſont atteints ſur les parties affectées ; qu'on ſe ſert de leur linge, ou de tout autre vêtement

ſouillé du vice dartreux. Il eſt certain qu'une liqueur cauſtique & corroſive, comme celle qui produit les dartres, doit agir ſur tout le monde, avec la ſeule différence du plus ou du moins, ſuivant l'âge, le ſexe & le tempérament; qu'ainſi cette liqueur doit produire ſes effets ſur ceux à qui elle eſt communiquée, comme ſur ceux chez qui elle ſe développe. Auſſi obſerve-t-on à l'égard des dartres ſuppurantes, que lorſqu'une goutte de matière tombe ſur une partie qui n'eſt point affectée, ſoit du ſujet qui la fournit, ſoit d'un autre qui la reçoit, il s'y forme auſſitôt une dartre; mais c'eſt à tort qu'on craint d'en gagner en buvant & en mangeant avec les perſonnes qui ſont attaquées de cette maladie, ou en reſpirant le même air. Le vice qui entretient les dartres n'eſt point aſſez ſubtil pour ſe volatiliſer. D'un autre côté, s'il arrivoit qu'en mangeant ou en buvant après des dartreux, on avalât quelques atômes de ce vice, l'eſtomac le dénatureroit &

l'assimileroit aux saines humeurs, ou le mettroit dans le cas d'être chassé avec les *fèces*, puisqu'il change & décompose les poisons les plus actifs, lorsqu'il n'en reçoit qu'une petite quantité.

La communication des dartres est plus ou moins prompte, suivant l'intensité du mal, comme celle de toutes les maladies contagieuses. Les rongeantes & suppurantes sont celles qui se gagnent le plus facilement, & qui font les plus grands progrès : les vives se communiquent aussi, mais moins promptement : les sèches ou farineuses se propagent rarement par le contact.

On ne peut pas raisonnablement espérer de parvenir à éteindre ce genre d'infirmité, par les bains & les autres actes de propreté, comme on peut s'en flatter à l'égard de quelques autres maladies contagieuses, par exemple, la gale, & peut-être même le mal vénérien. C'est un vice dans le régime, qui engendre les dartres ; sa réforme, seule peut les faire disparoître. Pendant qu'on

ſe livrera inconſidérément à l'uſage du café, du thé, du chocolat, des liqueurs, des vins généreux, des ragoûts au jus, de la pâtiſſerie, des aſſaiſonnemens alkalins, âcres & ſtimulans ; qu'on n'établira pas une juſte balance entre la veille & le ſommeil, le mouvement & le repos ; qu'on ne ſe rendra pas maître de ſes paſſions, & qu'on ſe laiſſera agiter tantôt par les vives, tantôt par les triſtes, on peut être sûr qu'on ſera ſujet à contracter des dartres.

Bien loin que ceux qui obſervent le cours de cette maladie, apperçoivent des changemens aſſez heureux pour en faire eſpérer l'extinction, ils remarquent, au contraire, qu'elle fait tous les jours des progrès, qu'elle attaque une infinité de perſonnes qui n'en avoient jamais éprouvé d'atteintes, & dont le ſang n'étoit point ſouillé par un vice héréditaire. Si on ne change pas ſa manière de vivre, & ſi on ne ſe décide à ſe priver de tout ce qui peut contribuer à engendrer des dartres,

non-seulement on ne détruira pas celles qui existent, mais on doit s'attendre à en voir paroître de nouvelles.

Mais, objectera-t-on, bien des individus de la classe du peuple sont affectés de ce mal, & cependant ils ne se nourrissent ni de pâtisserie, ni de ragoûts au jus; ils prennent peu de café, encore moins de thé & de chocolat, de liqueurs & de vins généreux. Cela est vrai; mais leurs alimens ordinaires sont du lard, & différentes espèces de préparations de viande de porc, fort salées & épicées, des farineux grossiers, des vins de mauvaise qualité, & de l'eau de vie. Or, une semblable nourriture est aussi propre à développer des dartres, que celle à laquelle les gens riches & aisés se livrent immodérément. La viande de porc est si putride, & tellement disposée à l'alkalescence, qu'on en prohibe l'usage pendant le cours de certaines épidémies, & que les lois du peuple Juif la proscrivoient tout-à-fait, parce qu'elle donnoit lieu à des maladies cu-

tanées, notamment à la lèpre. Les farineux, sans être susceptibles de se putréfier comme le lard, sont très-propres à opérer la décomposition du sang, & dès-lors à engendrer les affections dartreuses. Ils font un sang grossier & épais, dont les parties intégrantes ont peu de cohésion. Ce sang renferme même de petits corps étrangers, comme l'huile mal clarifiée : ce sont des flocons, des filamens, des champignons. Ces corps étrangers s'arrêtent dans les vaisseaux sécrétoires & excrétoires, les obstruent, & rendent certaines fonctions impossibles ou très-pareſseuses. La nature, qui cherche toujours à vaincre les obstacles qu'elle rencontre, fait des efforts pour dissiper ces embarras & rétablir le bon ordre. L'action augmentée des solides, agite, altère & décompose même les fluides, si sur-tout elle rencontre beaucoup de résistance. L'eau de vie, & les boissons fermentées de mauvaise qualité, sont également capables de donner naissance aux dar-

très ; elles deſſèchent, durciſſent & raccourciſſent toutes les fibres élaſtiques; elles diminuent conſéquemment leur extenſion & leur contraction : il s'enſuit que le mouvement circulaire du ſang eſt ralenti, que ce fluide n'eſt plus exactement purgé des principes hétérogènes, qu'il ſubit un mouvement de fermentation, ſe décompoſe, & ſe détériore, juſqu'à ce qu'on faſſe ceſſer la cauſe, & qu'on remédie au mal qui exiſte déja. Au reſte, la viande de porc ſalé, les farineux groſſiers & l'eau de vie, ſont ſpécialement ce qui engendre le ſcorbut ſur les vaiſſeaux. Il ne doit donc pas paroître ſurprenant que les hommes qui ſe nourriſſent de la même manière que les matelots, ſoient ſujets à contracter ce mal ou d'autres analogues, quoique avec moins de fréquence, parce qu'ils ont des correctifs que les marins n'ont pas, comme les fruits & les légumes, qu'ils reſpirent un meilleur air, & qu'ils ne pèchent pas autant contre la propreté.

Après avoir tâché de faire connoître la vraie origine des dartres, & les conséquences que ce genre de mal entraîne avec lui, je vais faire tous mes efforts pour apprendre à s'en délivrer & empêcher ses retours.

On n'a pas réussi jusqu'ici à créer une méthode curative pour les dartres, dont les succès soient constans & assurés. Rien n'est plus commun que de rencontrer dans les grandes villes, même dans les capitales où résident ordinairement les plus habiles Médecins, des personnes attaquées de cette maladie; les unes depuis plusieurs années, les autres depuis qu'elles existent, quoiqu'elles aient passé une partie de leur vie en remèdes & en traitemens. Je suis bien éloigné de vouloir en faire un reproche aux Maîtres de l'art: cela prouve que ce genre de mal est fort rebelle, & ne compromet nullement leurs talens. Le seul reproche un peu fondé qu'on pût leur faire, c'est d'être quelquefois trop complaisans, sur-tout

envers les femmes, qui abuſent même, lorſqu'elles ſont malades, de leur aſcendant ſur les hommes. Quand elles ne veulent pas prendre quelque choſe, elles diſent ſouvent qu'elles ne le peuvent; & le Médecin, qui croit ce qu'on lui avance, renonce aux meilleurs ſecours qu'il puiſſe choiſir, pour en employer de fort inférieurs. A moins de reconnoître un dégoût & une répugnance invincibles, les Praticiens devroient déclarer qu'ils renonceront au traitement, ſi on n'obſerve pas exactement leurs préceptes, dans ces cas ſur-tout, où, ſans rien omettre dans l'adminiſtration des remèdes & du régime, on a beaucoup de peine à réuſſir. Leur fermeté en pareille circonſtance, bien loin d'être blâmable, ſeroit digne des plus grands éloges, puiſqu'elle tendroit au bien, & qu'ils auroient beſoin de ſe faire violence pour l'employer. Pour être inébranlables dans leurs réſolutions, les Médecins qui ſont hommes, & dès-lors foibles, ne devroient point

manger avec leurs malades, quand il s'agit de faire un traitement dont le régime eſt la baſe. On oublie à table qu'on eſt le gouverneur d'un malade ; on permet, par extraordinaire, une taſſe de café, un verre de bon vin, ou autre choſe contraire ; & le malade tire la conſéquence que puiſque cela n'a pas été mauvais cette fois, il n'en réſultera pas plus de mal une autre. Enſuite on ne guérit point ; on s'en prend à ſon Médecin ; on en appelle un autre. Telle eſt la ſuite de l'excès de la complaiſance. Je ſais qu'il eſt plus facile de donner des préceptes que de les ſuivre, & je ne prétends pas me donner pour un modèle de conſtance & de fermeté.

Des circonſtances particulières m'ont mis dans le cas de faire des recherches ſur la nature & la guériſon des dartres, dont je crois devoir rendre compte. Fixé pendant pluſieurs années à l'Orient, entrepôt du commerce des Indes orientales, j'ai eu occaſion d'en ob-

ſerver pluſieurs d'une eſpèce & d'un caractère fort diſtinct de celles qu'on remarque en Europe : elles tachoient & noirciſſoient la peau comme l'*éléphantiaſis* ou la lèpre : elles étoient quelquefois accompagnées de puſtules & de différentes éruptions, mais le plus ſouvent elles étoient sèches & écailleuſes : elles s'étendoient très-promptement, au point de couvrir tout le corps, qu'elles rendoient hideux & dégoûtant. Ceux qui voyagent en Chine ſont les plus ſujets à gagner cette maladie : tantôt c'eſt en y faiſant laver leur linge, tantôt en touchant des individus ſouillés, & en s'abandonnant au déréglement de leurs paſſions. En général, les Chinois ſont fort mal-propres, particulièrement les gens du peuple, qui manquent, comme par-tout, des moyens néceſſaires pour ſe mondifier. Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'ils ſe trouvent dans le cas de communiquer des maladies cutanées. Elles ſont fort communes chez toutes les nations qui n'ont pas ſoin

de se baigner & de se laver, qui ne renouvellent point leur linge & leurs vêtemens assez souvent.

L'*éléphantiasis*, & plus souvent des dartres qui en approchent, se gagnent aussi quelquefois dans les Indes & dans presque toutes les contrées de l'Asie, où la loi de Mahomet, qui prescrit l'usage des bains, n'est pas admise. Les navigateurs, & ceux qui ont résidé dans cette partie du monde, en donnent des témoignages qui sont souvent le fruit de l'expérience. On contracte également des affections cutanées, graves & rebelles, dans certaines contrées de l'Amérique : il y en a même où il règne une véritable lèpre : par exemple, à Carthagène des Indes, colonie Espagnole, où ce mal est si commun & si contagieux, qu'on est obligé d'isoler ceux qui en sont affectés, sans distinction de rang, comme on le pratique en Europe à l'égard des pestiférés. Cette infirmité est d'autant plus dangereuse, qu'il est bien rare que ceux

qu'elle attaque viennent à bout de s'en délivrer. Les dartres qui en dérivent, ſont elles-mêmes fort difficiles à guérir. J'ai eu pluſieurs fois occaſion de m'en convaincre à Cadix, où j'ai pratiqué la médecine. Ce n'eſt pas ſeulement à Carthagène qu'il règne, en Amérique, des maladies de la peau de la nature de la lèpre ; il s'en rencontre auſſi au Mexique & dans pluſieurs autres contrées ; il y en a même en Eſpagne. Le mal de la roſe, auquel les Aſturiens ſont ſujets, eſt de cette eſpèce.

Comme il eſt fort humiliant pour un médecin, attaché par goût & par honneur à ſa profeſſion, de faire l'aveu qu'il ne ſait pas guérir une maladie qui ſemble néanmoins ſuſceptible de l'être, tant parce qu'elle n'a pas endommagé les parties eſſentielles à la vie, que parce que ſes caractères ne paroiſſent point dangereux, je n'ai rien négligé pour apprendre de quelle manière on traitoit les dartres dans les deux Indes, & pour tâcher de dé-

couvrir des moyens capables de détruire en Europe les indigènes & les exotiques : mais on réuſſit bien lentement dans une carrière également pénible & obſcure. Cependant j'eſpère qu'on me ſaura gré de mon travail : en voici le procédé.

Ayant cherché à ſavoir comment on traitoit les dartres, l'*éléphantiaſis*, la lèpre & les autres maladies cutanées, en Chine, aux Indes ordientales & en Amérique, j'ai appris qu'on employoit beaucoup plus de remèdes topiques que d'intérieurs dans les pays chauds contre ces ſortes de maladies. Ceux auxquels on donne la préférence, ſont les baumes & les huiles réſineuſes qu'on combine avec le ſoufre, le borax, & d'autres mordans, ſuivant le beſoin. On en compoſe des eſpèces d'onguens & de pommades, dont on fait des embrocations ſur toutes les parties affectées. Ces remèdes agiſſent en rongeant l'épiderme, & le détachant de la peau ; en purgeant cette dernière du vice ou prin-

cipe nuiſible dont elle eſt ſouillée, par une titillation & un froncement des houppes nerveuſes, qui les oblige à ſe contracter, & à exprimer tout ce qu'il y a d'impur dans la ſubſtance des tégumens. Le contact de l'air deſsèche la matière ſaline qui en eſt délogée : elle s'épaiſſit, ſe durcit, & forme des gales, des croûtes, des écailles, ou une eſpèce de farine : elle tombe enſuite en détail ; & quand on a fait aſſez d'applications pour que la peau ſe trouve entièrement nette, l'épiderme ſe renouvelle pour ne plus tomber : on ceſſe alors l'uſage de ces topiques, & la guériſon eſt faite. Quoiqu'on donne peu de remèdes internes, néanmoins on fait prendre des ſudorifiques, comme l'eau de ſquine, de ſalſe-pareille, de ſaſſafras & de gaïac. Comme la tranſpiration eſt facile à déterminer dans les pays chauds, on n'a pas beſoin de faire prendre ces boiſſons bien fortes, ni pendant long-temps pour l'exciter. Dailleurs, on emploie les bois ſudorifiques

frais & verts. Ils contiennent dans cet état des principes tempérans qui corrigent leur âcreté. C'eſt ſans doute ce qui fait qu'ils n'agiſſent pas ſur les nerfs dans les climats brûlans, comme dans les froids & tempérés.

Ce traitement a, à peu près, le même ſuccès en Europe qu'en Aſie, en Afrique & en Amérique ſur les dartres, les taches, & la plupart des autres affections cutanées d'une nature sèche ; mais quand elles ſont humides & humorales, ces ſecours ſont inſuffiſans. Il faut avoir recours à ceux qui ont la propriété de détendre & de relâcher le genre nerveux, pour augmenter le calibre des vaiſſeaux exhalans, pour ouvrir les voies ſécrétoires & excrétoires, pour faciliter la ſortie des principes étrangers, & faire ceſſer les cauſes du mal.

Les baumes & les huiles réſineuſes qui ſont la baſe des compoſitions qu'on emploie contre les dartres sèches, & les autres vices de la peau de même

nature, s'exprime par l'inciſion des différens bois qui les contiennent. Celle qui m'a paru produire le plus d'effet, eſt l'huile de bois de Malac, lieu ſitué ſur les frontières de la Chine, à l'embouchure de la rivière de Canton : elle eſt fort épaiſſe & d'une odeur pénétrante. On y ajoute un peu de borax pulvériſé. Elle renouvelle l'épiderme dans toutes les parties qui ſont affectées, & donne de l'éclat à la peau. C'eſt véritablement un bon remède, dont il ne réſulte point d'accidens, parce qu'il ne répercute point ; mais il ne réuſſit pas quand les fluides & l'habitude générale ſe trouvent ſouillés d'un vice qu'il faut détruire par l'intérieur, pour opérer la guériſon ; on eſt néceſſité, dans ce cas, d'avoir recours à d'autres armes.

J'imaginai de faire une préparation ſavonneuſe avec l'huile de bois de Malac, ou les autres qui ont de l'efficacité contre les dartres sèches, & le nitre fixé par le tartre ; mon but étoit de communiquer plus de cauſticité à

ces huiles, & de déterminer dans le siège du mal un écoulement, comme par le moyen des véſicatoires & des autres mordans, mais qui eût ſur ces derniers l'avantage d'arrêter la ſuppuration quand l'humeur étrangère ſe trouveroit épuiſée. Je ne fus pas trompé dans mon attente ; l'épiderme s'exfolioit, la peau devenoit puſtuleuſe, & il s'établiſſoit une ſuppuration qui n'étoit pas douloureuſe, parce qu'il n'y avoit point de véritable plaie. Au bout de plus ou moins de temps, la ſuppuration, quoique bien entretenue, s'arrêtoit d'elle-même, ſi ce traitement extérieur étoit ſecondé par de bons moyens internes, & on pouvoit regarder la guériſon comme certaine. Mais cette méthode entraînoit deux grands inconvéniens avec elle ; le premier, étoit la longueur des traitemens & l'incertitude de leur ſuccès ; le ſecond, la crainte du retour de la même maladie, qui avoit quelquefois lieu. Ces inconvéniens m'ont paru d'une ſi grande

conſéquence, que j'ai abandonné cette manière de traiter les dartres humorales. Le raiſonnement ſuivant fera voir qu'en effet on ne doit pas s'en ſervir.

Les perſonnes ſur qui on la pratique, voyant ſortir le levain ou la cauſe de leur maladie, s'imaginent qu'ils n'ont pas beſoin de faire autre choſe pour guérir. Ils négligent les remèdes internes; ils ne s'abſtiennent point aſſez des jouiſſances qui leur ſont contraires, & commettent pluſieurs fautes dans leur régime. Qu'arrive-t-il de-là? qu'ils ne guériſſent point radicalement, ou qu'ils guériſſent lentement; encore ſont-ils ſujets aux récidives. En effet, ne faiſant rien, ou preſque rien à l'intérieur pour empêcher la cauſe de ſe régénérer, ils ne doivent pas guérir, ou, ſi cela arrive quelquefois, c'eſt lentement & en quelque façon accidentellement. D'ailleurs, comme les malades croient devoir en pareil cas leur guériſon au remède topique, qui a attiré & détruit leur vice, ils croient n'avoir plus rien

à craindre. En conſéquence, ils ſe livrent à tous leurs goûts & à toutes leurs fantaiſies; ils allument de la chaleur & de la fermentation dans les premières voies, qui ſe propage dans les ſecondes; ils élaborent un mauvais chyle, & font germer du pus, ou d'autres matières putrides dans la maſſe de leurs humeurs; ils diſpoſent leurs nerfs à la criſpation & à la rigidité; ils rendent leur tranſpiration imparfaite; enfin, ils font éclore un nouveau levain dartreux, qui déſorganiſe la peau dans le même endroit ou dans un autre. D'après la preuve & la démonſtration de ces inconvéniens, peut-on employer cette méthode, ou toute autre externe, & ne doit-on pas plutôt fonder le traitement ſur les moyens intérieurs, tant parce qu'ils ſont ſeuls capables de détruire le principe du mal, qu'afin de faire concevoir aux malades que s'ils ont le bonheur de guérir, c'eſt par des privations & l'obſervance de certaines pratiques, auxquelles il leur importe

de se soumettre même quelquefois en bonne santé, s'ils veulent éviter le retour des mêmes accidens?

Quels sont les remèdes sur lesquels on doit établir le traitement des dartres? Sont-ce les bains, les mercuriaux, les antimoniaux, les fondans & les apéritifs chauds, les narcotiques, ou de simples détendans, les adouciſſans, les déterſifs, les réfrigerans & les apéritifs frais?

1°. Les bains. On ne sauroit disconvenir que ce remède ne soit bon dans tous les cas où l'on se propose de purifier, comme dans les maladies cutanées. Mais est-il curatif? Suffit-il lui seul pour guérir, ou jusqu'à quel point peut-on compter sur ses effets? Pour répondre exactement à ces questions, il faut examiner les propriétés générales des bains.

Il est d'abord essentiel de distinguer les bains froids d'avec les chauds ou tièdes, ce leurs effets sont diamétralement opposés. Les premiers conden-

ſent les fluides, & reſſerrent les ſolides ; ils compriment l'habitude interne & externe. Un pareil remède ne ſauroit qu'être fort contraire dans les affections dartreuſes. En effet, il gène la tranſpiration, & retient à l'intérieur des principes faits pour être chaſſés au dehors ; il fait même repaſſer à l'intérieur des matières, que des efforts victorieux de la nature avoient portées & dépoſées ſur la peau. Que deviennent ces matières ? elles circulent avec les ſaines humeurs, & ſe fixent ſur quelque partie interne, dès que la moindre cauſe les y détermine. Les bains froids, bien loin d'être ſalutaires dans les maladies de peau, ſont donc capables d'y occaſionner des accidens graves : on doit donc bien ſe donner de garde d'y avoir recours.

Les bains chauds ſont de deux ſortes ; les uns ſont véritablement chauds, les autres ſimplement tièdes. Les premiers raréfient la maſſe des humeurs, criſpent & deſſèchent le genre nerveux, agitent

agitent les fluides & les solides. Ils ne sauroient qu'être fort contraires dans toutes les maladies de feu, puisqu'ils doivent nécessairement donner de l'intensité aux causes qui les produisent. Ils ne peuvent être employés que comme auxiliaires dans certains cas, où l'économie animale a besoin d'être animée, où les forces centrales & expulsives sont insuffisantes pour chasser les principes nuisibles & étrangers à la circonférence ; mais on ne doit point les envisager comme des moyens curatifs.

Les bains tièdes sont ceux qui conviennent quelquefois, & coopèrent à la guérison des maladies dartreuses. Ils nettoient & mondifient la peau ; ils ouvrent les pores, détendent les solides, & tempèrent les fluides. S'ils pouvoient détruire la cause première de ces sortes de maux, qui travaille sans cesse, & rend leur effet presque nul, ils suffiroient pour opérer la guérison. C'est pourquoi on observe que ceux

qui, en les employant, adminiſtrent exactement les autres remèdes indiqués, & ſuivent un régime approprié, guériſſent fort promptement : mais les bains ſeuls ne ſauroient rien faire, ou tout au plus ils agiſſent comme des palliatifs, & font diſparoître pour un temps fort limité les accidens les plus graves. Je m'en ſuis convaincu bien des fois. J'en ai fait prendre pluſieurs centaines à différens malades. J'ai remarqué que ceux qui n'étoient pas exacts à obſerver les autres articles de leur traitement, reſtoient à peu de choſe près dans le même état, & que ceux au contraire qui ſecondoient l'effet des bains par les remèdes internes, & l'exacte obſervance du régime, guériſſoient promptement. D'après cela, on ne doit conſidérer les bains tièdes que comme un moyen auxiliaire, dont on peut tirer quelque avantage dans le traitement des dartres, mais non comme la baſe & le fondement du traitement.

2°. Les mercuriaux. Les mercuriaux

sont appropriés pour les dartres qui dépendent du mal vénérien, & pour quelques autres qui proviennent de vices de la lymphe : mais ils sont très-contraires dans la curation de celles qui reconnoissent pour causes l'altération, la purulence & la décomposition du sang, & ce sont les plus fréquentes. Je crois avoir démontré que ces maladies devoient être rangées dans la classe des scorbutiques : or, tous les Praticiens savent combien les préparations mercurielles sont contraires dans ces sortes de maux. Les propriétés du mercure sont d'ébranler & agiter les nerfs, d'augmenter la force & le nombre de leurs contractions, de raréfier, échauffer, atténuer & dissoudre pour ainsi dire le sang, d'en séparer & chasser les matières étrangères. De semblables effets sont fort préjudiciables dans des maladies de tension & d'érétisme des solides, de dépravation & de dissolution des fluides. Ils ne peuvent qu'aggraver les accidens, & donner nais-

ſance à de nouveaux. C'eſt auſſi ce qui arrive, quand, au lieu d'adminiſtrer les mercuriaux dans les cas où ils conviennent, on les emploie à contre-temps.

3°. Les antimoniaux. Les préparations antimoniales ſont de deux eſpèces; les unes ſont deſtinées à exciter une ſecouſſe violente, en irritant l'eſtomac, en l'obligeant à ſe contracter, & à ſe vider par le vomiſſement ou par les ſelles : telles ſont les préparations émétiques. Les autres ſe donnent pour agir un peu plus lentement par les différentes voies excrétoires, ſurtout par celle de la tranſpiration.

Il eſt certain qu'en provoquant une forte évacuation de bile, & d'autres matières alkalines qui fomentent & entretiennent le vice dartreux, on obtient une grande diminution dans les ſymptômes préſens. Mais, comme on n'opère rien par-là qui tende à détruire la cauſe efficiente du mal, ces accidens reprennent par la ſuite leur première intenſité, & même une plus forte, auſſitôt que

cette cause a eu le temps de se régénérer. Quoique le soulagement que les préparations stibiées & émétiques procurent ne soit que momentané, on ne peut pas avancer que celles qui sont sudorifiques en donnent autant. Plus on cherche à chasser & à détruire le levain dartreux par la transpiration, plus on irrite le mal, & plus il s'accroît. Comme ces sortes de remèdes n'agissent qu'en raréfiant, agitant & appauvrissant les fluides, en stimulant, irritant & agaçant les solides, il s'ensuit que la chaleur, la fermentation, & toutes leurs suites, deviennent plus alarmantes. Les préparations d'antimoine qui sont simplement fondantes n'ont pas les mêmes inconvéniens, mais elles agissent fort lentement, ou plutôt ne font rien du tout.

4°. Les fondans & les apéritifs chauds. Les remèdes qu'on nomme ainsi sont ceux qui ont la vertu de dissoudre les matières crasses, épaisses, dures, & d'ouvrir avec une certaine violence un passage obstrué. Ce sont particulière-

ment les sels alkalis, les sels neutres, les préparations savonneuses & les sulfureuses, qu'on nomme fondans. Les martiaux, les principes pénétrans de certains animaux, comme des vipères, des cloportes, &c. de certaines plantes également actives, comme les apéritives majeures, constituent essentiellement les apéritifs chauds. Ni les uns ni les autres ne conviennent dans les affections dartreuses : ce sont des remèdes, ou qui fatiguent considérablement le ressort des solides, ou qui atténuent & dissolvent prodigieusement les fluides déja réduits dans un état de dissolution. Dailleurs, quand même on réussiroit par leur secours à évacuer tout le vice, il n'en seroit pas moins vrai que la cause première n'étant point détruite, il s'en élaboreroit de nouveau. Ainsi, considérés sous tous les points de vue, les fondans & les apéritifs chauds ne doivent point être admis dans la curation des maux dont il s'agit.

5°. Les narcotiques. On emploie de-

puis quelque temps les narcotiques pour guérir les dartres. Sans les regarder comme curatifs en pareil cas, je ne crois pas que ce ſoit la plus mauvaiſe eſpèce de remèdes à laquelle on puiſſe avoir recours. Il eſt certain que, par l'aſſoupiſſement & l'engourdiſſement qu'ils opèrent ſur les nerfs, il procure une détente bien eſſentielle dans ces maladies; il en réſulte des criſes, une augmentation dans les ſecrétions & les excrétions, par conſéquent une évacuation conſidérable de l'humeur peccante & morbifique. On ſait que les préparations d'*opium*, qui ſont de ce genre, donnent du courage, excitent à l'amour, augmentent la ſécrétion du lait & de la ſemence. Ces effets annoncent un remède propre à fortifier & à chaſſer tout ce qui eſt étranger. Mais malheureuſement il ne détruit pas la première ſource du mal; & s'il chaſſe le vice déja exiſtant, il n'empêche pas de même qu'il s'en forme d'autre. De plus, les bons effets de ces re-

mèdes ſont accompagnés de quelques autres qui, bien loin d'être ſalutaires, ſont fâcheux, ſur-tout quand on en fait un long uſage. Les narcotiques troublent les fonctions animales, & diſpoſent à la folie. Ils épaiſſiſſent les fluides, en les dépouillant de leur flegme par trop d'évaporation, & expoſent à l'inflammation. Ils aſſoupiſſent & endorment les nerfs de l'eſtomac & des autres viſcères qui ſervent à la digeſtion; ils ſuſpendent par-là cette fonction. D'autres fois ils affectent déſagréablement ces viſcères, & les excitent au vomiſſement. D'ailleurs ce ſont des remèdes qu'il faut donner avec tant de circonſpection, que la moindre faute dans leur adminiſtration, peut être ſuivie des accidens les plus funeſtes. En peſant les bons & les mauvais effets des narcotiques, on voit que ce ne ſont pas ceux ſur leſquels il convient de fonder le traitement des dartres, vu ſur-tout qu'ils n'en empêcheroient pas le retour, & qu'auſſitôt qu'on ceſſeroit

d'en faire usage, on seroit exposé à éprouver de nouvelles atteintes.

6°. Les détendans, les adouciſſans, les déterſifs, les réfrigerans & les apéritifs frais, ſont-ils les remèdes qu'il faut adopter pour déraciner les dartres, & rendre leur retour impoſſible, en y joignant un régime exact & approprié?

Voyant qu'il falloit renoncer à la plupart des remèdes extérieurs dans le traitement des dartres humorales, & qu'on ne pouvoit raiſonnablement fonder ſes eſpérances que ſur les internes, & un régime capable de ſeconder leur effet, d'empêcher les récidives, j'ai employé tous les moyens que les Auteurs ont conſeillés, & ceux que les lumières de la Phyſique m'ont ſuggérés, auparavant de me décider pour ceux dont l'expérience démontre l'efficacité. D'après un mûr examen, les détendans, les adouciſſans, les déterſifs, les réfrigerans & les apéritifs frais, m'ont paru mériter

la préférence. J'ai même trouvé qu'en les combinant avec une nourriture analogue, on venoit assez promptement à bout de détruire les dartres les plus rebelles & les plus enracinées. En effet, quels sont les changemens qu'il faut produire sur l'économie animale pour détruire ce genre de mal, & empêcher son retour? Ramollir, détendre & relâcher les solides, régénérer les fluides, en leur rendant les principes qui leur manquent, pour que leur composition soit parfaite, & en les purgeant de ceux qui leur sont devenus étrangers. Or, rien n'est plus propre à opérer de semblables effets dans une maladie de feu & de fermentation, que des alimens & des remèdes capables d'éteindre, tant l'incendie que ses produits. Une nourriture fraîche, humectante & tempérante, des remèdes détendans, adoucissans, détersifs, réfrigerans, &c. qui concourent au même but, sont donc ce qu'il y a de plus propre à faire cesser l'alkalescence des humeurs & la rigidité des

nerfs; ce ſont par conſéquent les moyens qui doivent fixer notre attention dans la curation des dartres.

Je ſais très-bien qu'il eſt des circonſtances où l'on doit faire précéder ce genre de traitement d'un autre fort différent. Par exemple, lorſqu'on a affaire à un ſujet foible & épuiſé, chez qui le vice dartreux eſt fort diſpoſé à ſe dépoſer ſur les parties eſſentielles à la vie, ou y eſt déja fixé; quand une perſonne affectée de dartres eſſuie une autre maladie qui déplace ſon ancienne humeur, & la porte du dehors au dedans; lorſque la vieilleſſe ou une jeuneſſe délicate font craindre le même accident; lorſqu'un tempérament froid, humide & valétudinaire; lorſqu'une ſaiſon ou un climat froid & humide font appréhender des métaſtaſes & des tranſports de matière dartreuſe de la circonférence au centre; dans tous ces cas, il faut animer avec les baumes, les réſines, les déterſifs chauds, avec de légers cordiaux, ſur-tout les vins vieux

d'Eſpagne, de Portugal, ou d'autres analogues; le lait d'âneſſe ou d'autre animal, les bouillons de vipère, de coquillages & de poiſſon; mais ces ſecours, uniquement deſtinés pour relever les forces abattues, pour dilater le cœur & tout le ſyſtême vaſculaire, pour opérer une ſorte de deſpumation dans la maſſe des fluides, & jeter au dehors tout ce qu'ils contiennent d'impur, ne doivent s'employer que dans les cas qui viennent d'être rapportés, ou dans de ſemblables; encore ce ne doit être que rarement, & ſans omettre les vrais moyens curatifs, parce qu'il eſt plus urgent de les employer quand le mal eſt ſérieux, que lorſque la légéreté des ſymptômes peut en faire différer l'uſage.

Les limites d'un Ouvrage où je ne me ſuis propoſé que d'établir mes principes, & d'annoncer mes idées générales ſur l'origine, la conſéquence & le traitement des maladies chroniques, particulièrement des purulentes, ſcor-

butiques, nerveuſes & dartreuſes, ne me permettent pas de détailler les moyens curatifs, qui varient dans une infinité de circonſtances : je ne dois que les indiquer ici, & remettre à en faire l'analyſe au temps où j'entreprendrai de décrire ces maladies.

Mais on m'objectera peut-être qu'on ne peut pas accorder un grand degré de confiance à des moyens obſcurs & inconnus. Je réponds d'abord qu'ils ne le ſeront point pour ceux qui entendront bien mes principes, qui ſont en état d'obſerver le cours de la nature, & d'expliquer tous ſes dérangemens par les lois de la phyſique. En ſecond lieu, que ce n'eſt point par une réſerve myſtérieuſe que je me conduis ainſi, mais uniquement parce que l'ordre & la ſérie des matières l'exigent. Je ſuis ſi éloigné de croire aux ſpécifiques, & de chercher à m'en réſerver, que je regarde tous ceux qui affectent d'en avoir, comme des gens de mauvaiſe foi ou comme des ignorans. En général, ils

ne guériſſent point ; ou, s'ils y réuſſiſſent quelquefois, c'eſt en apparence, & preſque toujours d'une manière contraire au bien de l'humanité; ils cachent au dedans du corps un mal qui étoit beaucoup moins dangereux lorſqu'il étoit viſible. Il y a cependant des empiriques adroits, ſans être dangereux, qui ſe contentent d'être les ennemis de la bourſe de leurs malades ſans l'être de leur vie ; ce ſont ceux qui guériſſent par le régime & les remèdes indiqués, en perſuadant à ceux qui leur accordent leur confiance, qu'ils le font par l'adminiſtration d'un remède ſecret, auquel ils attachent une grande valeur. Ceux-là ne ſont que fourbes & frauduleux ; les autres ſont, de plus, des ignorans & des ennemis dangereux de la ſociété.

Je ſuis ſi sûr de mes principes & de ma méthode, qui ne tiennent certainement rien de l'empiriſme, que je propoſe aux maîtres de l'art de correſpondre avec eux ſur les cas où les prati-

ques ordinaires ſont inſuffiſantes, & de leur adreſſer les détails néceſſaires ſur la mienne, ſuivant l'état de la maladie & ſes circonſtances. Je puis leur aſſurer qu'ils n'y trouveront rien qui ne ſoit conforme aux vues de la nature, & qui ne tende à rétablir l'ordre phyſique; & quand, ſur l'expoſé des ſymptômes, j'aurai avancé que la maladie eſt ſuſceptible de guériſon, s'ils ſont exacts à faire obſerver le régime & à adminiſtrer les remèdes, ils verront que je ne leur en aurai point impoſé. J'en ſuis ſi certain, que, bien loin de craindre que mes procédés ſoient publics & authentiques, ils pourront en faire publier les réſultats, s'ils le jugent à propos, ſoit qu'ils ſe trouvent en ma faveur, ou qu'ils me ſoient contraires. Je n'ai en vue que le bien de l'humanité, & de ſubſtituer des principes reconnus certains par une ſuite de faits, à d'anciens préjugés qui laiſſent le mal opérer la ruine, & accélèrent quelquefois ſes pernicieux effets. Ce motif eſt ſi puiſ-

ſant, qu'il me fait braver la critique.

Au reſte, veut-on une preuve certaine que les maladies que je range dans la claſſe des purulentes & ſcorbutiques, comme les dartreuſes, ſont réellement produites par le pus & les autres matières putrides que la fermentation vive ou lente développe dans le corps humain quand elle s'y inſinue? la voici. Quand les perſonnes atteintes de ces ſortes de maux viennent à être attaquées de la petite vérole, de la rougeole, de la fièvre ſcarlatine, des autres éruptives, & généralement de toutes les éruptions inflammatoires, elles en ſont travaillées de la manière la plus déſagréable, la plus dangereuſe & la plus inquiétante; elles courent preſque toujours riſque de ſuccomber. Que conclure de-là, ſinon qu'une maladie purulente & putride, ajoutée à une autre du même caractère, quoique d'une marche moins rapide que la première, expoſe éminemment l'individu qu'elle affecte à la putréfaction, à la diſ-

ſolution, à la déſorganiſation, & à une deſtruction totale ?

Je crois en avoir dit aſſez pour donner une forte prévention, ſinon une preuve complette en faveur de mes principes, & des moyens dont je me ſers. L'expérience achevera le reſte. J'ai cherché, dans le cours de cet Ouvrage, à perſuader par le raiſonnement, plutôt que par l'obſervation; premièrement, parce que les limites étroites d'un précis ne permettent pas cette dernière voie; ſecondement, parce qu'on n'ajoute qu'une foi médiocre aux faits les mieux circonſtanciés, vu que les Auteurs les plus graves en ont altéré ou s'en ſont laiſſé impoſer, & qu'il eſt toujours au pouvoir de celui qui donne une obſervation de la faire ſervir à ſes fins; troiſièmement, parce que les perſonnes qui ſont affectées des maladies contagieuſes, ſur-tout de celles qu'on ne guérit point, ou qu'on guérit difficilement, conſentent rarement à ce que le Public en ſoit inſtruit, même

après qu'elles en ſont guéries ; de peur qu'on ni conçoive des idées & des opinions défavorables ſur leur compte. Ces différentes raiſons m'ont déterminé à n'employer que les lois de la phyſique pour appuyer mon ſyſtême : ſi elles ne m'ont point trompé, ce que je propoſe de vérifier, j'aurai rempli mon objet.

RÉFLEXIONS

SUR

LES MORTS INOPINÉES,

Et sur différens sujets importans.

IL n'est point rare de trouver des gens forts & robustes morts dans leur lit, sans qu'on puisse deviner quelle en a été la cause. On n'est point étonné que ces accidens aient lieu, quand, par l'inspection anatomique des cadavres de ceux qui en sont frappés, on trouve des polypes ou des excroissances charnues dans le cœur & les gros vaisseaux, des concrétions ou des ossifications à la tête ou ailleurs, des engorgemens

& des ſtagnations d'humeurs, des abcès & autres dépôts de matières purulentes, des métaſtaſes ou des tranſports de ces mêmes matières, d'une partie indifférente ſur une partie eſſentielle; mais, quand on eſt réduit à dire qu'on n'a trouvé qu'une légère portion d'eau extravaſée dans la poitrine ou dans une autre cavité, qui n'eſt autre choſe que la matière de la tranſpiration condenſée, on ne ſait à quoi attribuer la cauſe de ces événemens effrayans. Je vais expoſer mon opinion, & tâcher d'expliquer comment les morts ſubites arrivent.

Les grands mangeurs, ſur-tout ceux qui ſoupent copieuſement, ſans agir aſſez avant de ſe coucher pour que la digeſtion puiſſe ſe faire, ſont ceux qui ſont les plus ſujets à mourir ſubitement. Le mouvement & le balottement des ſubſtances alimentaires contenues dans l'eſtomac, ſont bien foibles quand nous ſommes couchés. Le mouvement périſtaltique des inteſtins, qui chaſſe de haut en bas les réſidus des alimens, à

meſure que le chyle eſt pompé par les veines lactées, eſt également diminué. La digeſtion, l'aſcenſion du chyle & l'expluſion des matières inutiles, ſont donc fort ralenties.

Voici ce qui arrive quand l'eſtomac a été ſurchargé juſqu'au point de perdre ſa force élaſtique. La nourriture qui fait un trop long ſéjour dans les premières voies, y ſubit un mouvement de fermentation qui dévloppe beaucoup d'air, & gonfle non-ſeulement les viſcères qui ſervent à la digeſtion, mais preſſe & opprime les parties voiſines. Le jeu du diaphragme eſt empêché; il ne peut ſe contracter librement, & favoriſer la dilatation du poumon en s'abaiſſant dans le bas-ventre. Les inſpirations ſont dès-lors foibles, l'action des nerfs & des muſcles diminue, la circulation du ſang ſe ralentit, la chaleur naturelle ſe perd peu à peu, la vie languit & s'arrête. Ces déſordres ne ſont pas les ſeuls auxquels la réplétion de l'eſtomac puiſſe donner lieu; la compreſſion qui en réſulte

opprime & suffoque les gros vaisseaux placés sous ce viscère ; le cours du sang est empêché dans les parties inférieures ; ce fluide est obligé de refluer sur les supérieures, & de se porter à la tête, où il trouve moins de résistance ; il engorge la substance médullaire ; il comprime l'origine des nerfs ; il empêche les esprits animaux de circuler, & d'aller animer toutes les parties du corps.

Le moyen efficace de prévenir ces funestes accidens, consiste à manger peu le soir, ou à agir suffisamment pour digérer avant de se coucher, à boire beaucoup pour dissoudre les alimens & en avancer la digestion : ceux qui se conduisent autrement, doivent au moins faire faire leur lit en plan incliné, de façon que la tête, & toutes les parties supérieures, se trouvent plus élevées que les inférieures, pour que la plénitude & le gonflement du bas-ventre ne gêne pas trop le jeu du diaphragme, & n'empêche pas tota-

lement la reſpiration. Il conviendroit auſſi que les gens gras & replets, & généralement tous ceux qui s'expoſent à être ſuffoqués en ſe livrant trop à la bonne chère, ſe fiſſent réveiller par intervalle pendant la nuit, ſoit en conſervant de la lumière dans leur appartement, ſoit en attachant au poignet une ficelle qui le tireroit ou l'ébranleroit à certaines heures, par le moyen d'une pendule ou d'un réveil. On peut auſſi faire coucher dans ſa chambre une perſonne qui ait le ſommeil léger, laquelle doit avoir ſoin d'appeler de temps en temps. Ce qui devroit porter à introduire cet uſage, c'eſt qu'on trouve beaucoup plus de ſuffoqués parmi ceux qui couchent ſeuls, que parmi ceux qui dorment en compagnie. Cela prouve que les premiers manquent de ſecours (1).

(1) La peur étant elle-même capable d'occaſionner des accidens très-ſérieux, & même la mort, c'eſt une raiſon de plus pour coucher en compagnie, ſur-tout lorſqu'on eſt appréhenſif & timide.

Quand on se réveille avec des angoisses & des étouffemens, il faut se lever promptement, prendre une ou deux cuillerées d'eau de fleur d'orange, se promener : on fait ensuite du feu, pour prendre de l'eau chaude avec du vin & du sucre, ou bien du thé : on continue à se promener pour accélérer la digestion, & faciliter la sortie des vents. Lorsqu'on se trouve entièrement dégagé, on se couche ; & on a l'attention de se bien couvrir, sur-tout le ventre & les extrémités inférieures.

CE VOLUME étant destiné à faire connoître exactement mes principes sur les Maladies Chroniques, spécialement les purulentes, les scorbutiques, les nerveuses & les dartreuses, je vais entrer dans quelques détails sur des matières détachées, pour donner de nouveaux appuis à mon système. Je commencerai par expliquer les effets de l'air que la fermentation dégage, quand elle pénètre dans le corps humain. Je tâcherai ensuite

enſuite de faire connoître l'influence du mouvement inteſtin, ou ſpontanée, dans quelques maladies ſexuelles.

Il eſt de l'eſſence de notre nature qu'une partie de l'air que renferment nos alimens, ſorte de notre corps avec les réſidus groſſiers, & ne pénètre point dans les ſecondes voies. A meſure que notre nourriture eſt décompoſée par la digeſtion, l'air principe s'en développe, & celui qui n'entre point dans la confection du chyle, ſe procure une iſſue par la bouche ou par la voie des ſelles. Pendant que l'ordre phyſique ſubſiſte, cette évacuation eſt facile, la puiſſance & la réſiſtance ayant été admirablement bien combinées dans la création. Mais cet ordre venant à être dérangé, ſoit que la force diminue, ſoit que le poids augmente, ou que les deux aient lieu en même temps, l'harmonie des fonctions ſe trouve plus ou moins bleſſée.

C'eſt-là l'origine d'un des premiers tourmens de l'homme. Si la première ſubſiſtance qu'il reçoit de ſa mère ou de ſa

nourrice est trop chargée d'air, il ressent des coliques venteuses d'autant plus longues & cruelles, que ses nerfs sont également foibles & irritables. L'expulsion en est conséquemment fort difficile, & cause les plus vives douleurs. Ce n'est point l'intempérance de l'homme, mais celle de sa mère ou de sa nourrice, qui, dans la première époque de sa vie, le livre aux souffrances & aux déchiremens dont l'excès & la dilatation de l'air sont suivis. Il n'en est pas de même dans son adolescence, sa virilité & sa vieillesse, il ne supporte plus à cet égard que les peines de ses propres fautes; s'il péche dans le choix ou dans la qualité de sa nourriture; s'il se laisse dominer & agiter par ses passions; s'il ne sait pas proportionner le sommeil à la veille, le mouvement au repos, & observer les autres règles indispensables pour le maintien de la santé, il est en proie aux maux qui dérivent de cette source.

Pour les approfondir & apprendre à

les connoître, il faut se rappeler ce qui a été dit sur la fermentation, dans l'introduction & le cours de cet ouvrage. Elle consiste dans un mouvement intestin ou spontanée, qui décompose tout ce qu'elle attaque, change les propriétés constitutives des corps, & forme de nouvelles combinaisons. Ses produits, dans les substances animales, sont toujours alkalins ou alkalescens. Elle a lieu quand les conditions qui la fomentent se trouvent rassemblées : ce sont la chaleur, le repos, & l'accès de l'air. Quand l'homme péche par excès ou par omission dans l'usage des choses non-naturelles, ces trois conditions ont lieu, sinon toujours en même temps, du moins séparément ; alors la fermentation se dégage chez lui avec plus ou moins de force & de célérité. Il seroit superflu de répéter tout ce qui a été dit à ce sujet. Il s'agit ici d'examiner le développement de l'air, & les effets qu'il produit sur l'économie animale.

Quand il s'introduit de la fermenta-

tion dans la digeſtion, nos alimens, au lieu de ſe changer en ſucs reſtaurateurs, propres à animer & vivifier la machine, à réparer les pertes, & à entretenir les divers mouvemens de la vie, ſe convertiſſent, non en totalité, mais en grande partie, dans une matière purulente, putride & alkaline; c'eſt-à-dire, qu'ils ſe décompoſent, & ſe réduiſent dans un état qui approche du primitif ou élémentaire. Cette métamorphoſe ne ſauroit arriver ſans que l'air principe qu'ils renferment ſe dégage; &, comme il n'eſt point employé dans de nouvelles combinaiſons, parce que la fermentation altère non-ſeulement les corps fluides & ſolides qu'elle attaque, mais les diſſout, les déſorganiſe & les détruit entiérement, ſans reproduire autre choſe, quand elle agit ſur des ſubſtances animales, qu'une matière ſaline peu abondante, & voiſine de l'anéantiſſemet total de la combinaiſon des élémens: cet air, dis-je, tend, par les lois de la peſanteur ſpécifique des

corps & de leur équilibre, à s'unir à l'air extérieur. La même chose n'arrive pas quand le chyle s'élabore convenablement & conformément aux vues de la nature. Ce mixte ne contient point à la vérité autant d'air que les substances qui lui donnent naissance, parce qu'il est plus attenué & plus subtil; mais il en retient cependant une partie assez considérable, qui ne se perd que quand la nature a rempli son objet, & que la matière première rentre dans le chaos. En général, les végétaux, qui font la base de la nourriture de l'homme, contiennent beaucoup plus d'air que les animaux; & l'homme étant, dans le règne animal, l'être à qui il en faut le moins, ce qui tient peut-être à sa perfection & à sa force, la nourriture qu'il tire des animaux fournit aussi un air surabondant, même dans l'état naturel, quoique en moindre quantité que les végétaux.

Après avoir fait nos efforts pour expliquer comment il se développe de

l'air dans notre corps par le moyen de la métamorphoſe que nos alimens ſubiſſent dans l'eſtomac, & les autres viſcères où s'opère la digeſtion, nous allons haſarder notre opinion ſur les effets de ce fluide.

C'eſt particulièrement ſur le genre nerveux que l'air porte ſon action dans l'économie animale. Pour bien comprendre comment il agit, il faut ſe rappeler les principes que nous avons poſés en parlant de l'élaſticité & de l'irritabilité des nerfs, à l'article des affections nerveuſes. Nous avons dit que les nerfs étoient des cordes ſuſceptibles d'extenſion & de contraction dans le rapport de leur reſſort, & que leur ſenſibilité mettoit cette propriété plus ou moins promptement en action. Il réſulte de-là, que la plus légère impulſion produit ſon effet ſur ceux qui ont le genre nerveux fort irritable; que le mouvement eſt plus ou moins grand, ſuivant le degré de ſoupleſſe, de force & d'élaſticité dont les nerfs ſont doués.

L'air eſt de ſon côté très-élaſtique, & ſuſceptible d'occuper beaucoup plus de place quand il eſt raréfié que lorſqu'il eſt condenſé. Pendant qu'il eſt principe conſtituant d'un corps, il ne jouit point de ſa vertu élaſtique, parce qu'elle conſiſte dans le choc & dans la réaction de pluſieurs globules les uns ſur les autres; ce qui ne ſauroit avoir lieu dans l'état de combinaiſon, où les différens principes élémentaires ſe ſéparent mutuellement, & ſe font des interpoſitions réciproques. Mais auſſitôt que pluſieurs parties homogènes viennent à ſe raſſembler, ce qui arrive dans la décompoſition des corps, où chaque élément reprend ce qu'il a fourni, elles recouvrent leurs propriétés, & ne tardent pas à les exercer. L'air qui ſe dégage dans la digeſtion des ſubſtances alimentaires, doit par conſéquent jouir de ſes qualités, quand pluſieurs globules de ce fluide ſe ſont réunis, & ſon action doit être proportionnée à ſon volume. Cela poſé, voici comme il

me ſemble qu'on peut rendre compte des effets de l'air à l'intérieur de notre corps.

Pluſieurs globules d'air, fournis par les alimens, venant à ſe raſſembler & à ſe raréfier, chatouillent, agitent & ébranlent les nerfs, tant de l'eſtomac que des inteſtins. Ils ſe reſſerrent ſur eux-mêmes, ſe contractent, & mettent leur reſſort en action pour ſe délivrer de cette gêne; ils obligent l'air à prendre ſon cours par l'orifice ſupérieur ou l'inférieur. Cette opération a lieu toutes les fois que la même incommodité ſubſiſte. Pendant qu'il règne de la proportion entre le volume d'air à expulſer, & la puiſſance qui en eſt chargée, l'ordre phyſique ne ſe trouve point dérangé; mais, auſſitôt que la force expulſive vient à s'affoiblir, ou le volume d'air à augmenter, il ſurvient des accidens qui s'aggravent quand ces deux cauſes ſe réuniſſent & agiſſent enſemble. La tête, qui eſt le principe des nerfs, & qui a beaucoup de ſympathie

avec les viſcères digeſtifs, parce qu'ils ſont eux-mêmes fort nerveux, s'affecte, & éprouve divers dérangemens. Les plus ordinaires ſont ceux qui participent du ſpaſme & de la convulſion, c'eſt-à-dire, des mouvemens involontaires & irréguliers. Les eſprits animaux ſe portent à la tête, & échauffent l'imagination : cette dernière agite, effraye & alarme tout l'individu. Les divers accidens que nous avons récenſés à l'article des maux de nerfs, ſe font ſentir. Il ne s'agit pas ici de les détailler, il n'eſt queſtion que d'expliquer comment l'air peut les produire.

Quand la fermentation s'introduit dans les premières voies, & qu'elle agit ſur la maſſe alimentaire, il arrive deux choſes également propres à déranger le mécaniſme des nerfs. D'abord il ſe développe une grande quantité d'air qui les fatigue prodigieuſement, & finit par uſer leur reſſort ; enſuite il ne s'élabore qu'un mauvais chyle à demi putride & alkalin, qui eſt inca-

pable de lubréfier les solides, de tempérer & adoucir les fluides, de réparer les pertes, & de remédier aux désordres du frottement. La fermentation engendre donc une double cause des maladies nerveuses.

Par le mot fermentation, je n'entends point parler ici de ces embrâsemens également prompts & violens, connus sous le nom de fièvres, qui anéantissent quelquefois en fort peu de temps l'organisation entière de notre corps: de simples effervescences suffisent pour déranger les nerfs, soit en altérant les sucs destinés à les arroser, soit en leur suscitant un travail pénible, & toujours renaissant. Celles-ci sont dans les affections nerveuses, ce que les autres opèrent dans les fièvres ardentes; les uns & les autres proportionnellement à la cause qui les motive. Ainsi les inquiétudes, les agitations, & les autres désordres qui blessent les fonctions animales dans les maladies de nerfs, pourroient être comparés aux délires violens qui accompagnent les fièvres malignes.

Dans les premières, le désordre est foible, parce que la cause qui le produit est médiocre, & que le genre nerveux est si irritable, qu'il se met en jeu pour la chasser dès qu'il sent qu'elle l'opprime. Dans les secondes, les nerfs sont plus forts & moins sensibles ; ils laissent accroître la cause, parce qu'ils ne sentent pas la première impression, & ne luttent souvent contre elle que lorsque l'incendie est général ; époque à laquelle il n'est pas toujours possible d'arrêter ses progrès. Ce qui sembleroit prouver cette doctrine, c'est que les maladies aiguës, sur-tout les fièvres ardentes & malignes, attaquant particulièrement les tempéramens robustes, sont plus dangereuses dans l'âge viril que dans les deux extrémités de la vie, chez les hommes que chez les femmes, dans les climats chauds que dans les froids ou tempérés ; pendant que les maladies chroniques, sur-tout les nerveuses, sont propres aux constitutions délicates, & semblent avoir des suites

moins fâcheuſes chez les gens naturellement foibles, que chez ceux qui le deviennent accidentellement. Nous allons maintenant tâcher d'expliquer comment l'impreſſion de l'air ſur l'eſtomac & les inteſtins, ſe communique à la tête & aux autres parties.

Tous les nerfs ont un rapport ſi intime les uns avec les autres, que, dès qu'un ſe trouve bleſſé, tous les autres s'en reſſentent & partagent ſa douleur. Ceux de certaines parties ont une connexion encore plus grande, ſoit qu'ils tirent leur origine de la même paire, ſoit qu'ils proviennent d'une adjacente. Il y a auſſi des viſcères qui ont enſemble une ſympathie particulière, quoiqu'ils ſoient éloignés; par exemple, l'eſtomac & les inteſtins en ont beaucoup avec la tête, les organes de la génération avec cette dernière & la gorge. Comme ici la connexion n'eſt pas immédiate, la même raiſon ne ſauroit rendre compte de cette correſpondance: mais ne peut-on pas dire que

les parties les plus nerveuſes, ſont celles qui possèdent le plus de ſenſibilité, qui ſont les plus propres à en recevoir & à en communiquer, & que celles qui viennent d'être nommées étant dans ce cas, elles doivent ſympathiſer très-promptement enſemble ?

Cette courte explication ſervira à faire entendre comment le chatouillement, la titillation & la douleur que l'air imprime ſur l'eſtomac & les inteſtins, ſe font ſentir dans les parties voiſines, & même dans les plus éloignées. Il eſt évident, d'après ce qui a été dit, que ce commerce doit avoir lieu avec les nerfs de la même paire, ou d'une immédiate, entre les viſcères ou les organes qui ſont fort nerveux. Il règne auſſi entre les autres, quoique avec moins d'intimité, parce que toutes les diviſions des nerfs ont un centre commun, où toutes les ſenſations ſe raſſemblent. Dailleurs, l'attouchement & la compreſſion concourent beaucoup à faire paſſer l'impreſſion faite ſur une

partie, à d'autres qui ſont quelquefois éloignées. Que les nerfs qui ſont diſtribués dans les inteſtins touchent les branches qui vont ſe ramifier dans les reins, la veſſie, les organes de la génération, dans les extrémités inférieures, &c. il y aura une communication avec ces parties, ſoit au même moment, ſoit dans des inſtans différens, parce que l'impreſſion produite ſur les premiers ſe propagera aux ſeconds. La même ſympathie aura lieu de l'eſtomac aux parties voiſines, à la tête & aux extrémités ſupérieures; par la raiſon, que les nerfs du ventricule ne ſont pas plutôt échauffés, agités & criſpés, qu'ils font ſentir leur gêne à ceux qu'ils touchent de plus près, ou à ceux avec leſquels ils ont une relation directe. Ainſi il ne doit point paroître étonnant que l'action la plus légère de l'air ſur les viſcères digeſtifs, ſe communique dans les différentes parties du corps; qu'une douleur dans un bras, dans une jambe, au dos, à la poitrine,

à la tête & ailleurs, n'ait souvent pas d'autre origine.

Dans ce cas, ceux qui prétendent que l'air occasionne la plupart des douleurs qu'on ressent à la superficie du corps, ne se trompent pas totalement. Si elles ne sont point des effets immédiats de l'air, elles en sont au moins de secondaires.

L'air qui se dégage dans les premières voies au moment de la digestion, n'est pas le seul qui puisse nous nuire. Celui qui entre dans la composition du chyle peut nous causer aussi des préjudices ; & voici comment. Le chyle est destiné à remplacer les vieilles humeurs que le frottement décompose, & fait évaporer par la voie des pores. Or, en se décomposant, ces anciennes humeurs rendent à chaque élément les principes qu'elles en ont reçus : l'air qu'elles contenoient doit donc s'exhaler, & rentrer dans sa masse. Mais si, par le froid & la condensation, il vient à être retenu dans le tissu de la peau, il y excitera les

plus vives douleurs, en cherchant vainement à sortir. Je ne crois pas que, dans ce qu'on appelle coup-d'air, ce soit l'air extérieur introduit dans les pores qui fasse souffrir, mais plutôt celui qui résulte de la décomposition des vieilles humeurs. Pendant que les vaisseaux exhalans sont assez dilatés pour lui laisser un libre passage, il ne produit point une impression douloureuse; mais aussitôt qu'il est arrêté dans son cours, il ébranle les nerfs, les agite, & cause de grands tourmens. Je sais que les autres principes qui forment la matière transpirante, concourent aussi à engendrer ces sortes d'accidens; mais la grande élasticité dont l'air est susceptible, & la promptitude de ses mouvemens, y influent plus que tout le reste.

On objectera peut-être qu'il s'ensuivroit que l'air contenu dans le sang & les autres humeurs, devroit porter le trouble & le désordre dans toutes les parties, tant internes qu'externes; non,

parce qu'il entre comme principe intégrant dans la confection des fluides, & qu'alors il ne jouit point de sa propriété élastique. Ce n'est que lorsque les fluides se décomposent après avoir rempli les vues de la nature, comme cela arrive lorsqu'ils sont expulsés par la transpiration pour faire place à de nouveaux, que leurs principes constitutifs se séparent, & que chaque élément recouvre ses qualités. Cependant il y a des cas où il se développe de l'air dans les secondes voies, & ces cas sont propres, comme on va le voir, à confirmer notre doctrine. Lorsqu'il se forme des apostêmes, ou toutes espèces de dépôts, que le sang & les autres humeurs qui quittent le torrent de la circulation pour les engendrer, fermentent & se décomposent, il se dégage de l'air, dont l'effet est bien autant à redouter que l'abcès lui-même. Lorsque la masse générale des humeurs vient à s'altérer, à fermenter & à se décomposer, soit que le mouvement circu-

laire soit trop foible, soit que la constitution soit naturellement alkaline, & que la nourriture y dispose, il arrive aussi quelquefois qu'il se dégage une grande quantité d'air, lequel s'infiltre dans le tissu cellulaire ou dans les cavités, comme le fait l'eau dans les hydropisies. La tympanite, ou hydropisie venteuse, qui gonfle le bas-ventre, & le tend comme un tambour, n'est pas toujours produite par l'air qui se dégage des alimens dans la digestion; la plus mauvaise espèce, est celle qui provient d'air développé dans les secondes voies, & distribué dans le péritoine: elle est bien plus à redouter que celle qui est causée par un amas de vents & d'air dans le canal intestinal. En leur donnant issue, on guérit très-promptement cette dernière; l'autre, au contraire, provenant de la corruption & de la pourriture, à laquelle on ne peut remédier qu'avec beaucoup de temps & de prudence, est fort difficile à détruire. Dailleurs il n'y a point d'issue naturelle pour faire sortir

l'air qui l'engendre ; il faut en pratiquer par des ſcarifications douloureuſes, qui peuvent avoir des ſuites d'autant plus funeſtes, qu'il eſt fort difficile de guérir les plaies, parce que la maſſe des fluides étant viciée, la gangrène & la déſorganiſation totale ſont à redouter.

Cette matière me mèneroit fort loin, ſi j'entreprenois de l'épuiſer : mais, comme j'en ai déja prévenu pluſieurs fois, je ne veux ici que faire connoître mes principes, & appuyer ſuffiſamment ma théorie. Après avoir ébauché les effets de l'air dans l'économie animale, je vais entrer dans quelques détails ſur les maladies ſexuelles, pour manifeſter de plus en plus l'influence de la fermentation & de ſes produits dans les dérangemens qu'éprouvent les diverſes fonctions.

Tout le monde ſait que les femmes ſont ſujettes à une évacuation périodique pendant le temps de leur fécondité. Le dérangement de cette purgation naturelle, ſoit qu'elle ſe trouve augmentée

ou diminuée, soit qu'elle se supprime, donne naissance aux accidens les plus graves. La tension que les nerfs éprouvent dans la plupart des maladies qui ont été indiquées dans cet ouvrage, diminue le calibre des vaisseaux de la matrice, & le diamètre de leurs petits orifices, par où le sang s'épanche dans ce viscère. La sortie du sang menstruel devient donc difficile, & même quelquefois impossible : c'est ce qui fait que les femmes qui sont travaillées de ces sortes de maux, perdent ordinairement peu de sang dans leur temps critique, & que quelques-unes éprouvent même des suppressions. Cependant si le sang vient à se dissoudre tout-à-fait, & que les maladies purulentes & scorbutiques fassent de grands progrès, les femmes qui en sont atteintes sont sujettes à essuyer des pertes, parce que le sang n'étant plus qu'une espèce de saumure fort fluide, passe par les voies les plus étroites, & que son acrimonie détruit la contexture des vaisseaux. Ces déran-

gemens ſont certainement ſérieux, & méritent toute l'attention des perſonnes chez qui ils ſe déclarent; mais ils ne ſont pas auſſi conſéquens qu'un autre dont il va être fait mention.

Bien des femmes ſont incommodées de ce qu'on appelle des fleurs-blanches. Au lieu de perdre en rouge, elles perdent en blanc, ou de l'une & l'autre manière alternativement. Cette maladie eſt, à mon avis, la plus funeſte à la ſociété, de toutes celles auxquelles leur ſexe les aſſujettit, & peut-être celle qui en fait le plus périr: elle rend preſque toujours les femmes ſtériles, & par conſéquent inutiles relativement à la population. D'un autre côté, elle maltraite tellement les individus qu'elle attaque, qu'ils ne reſſentent plus que de la peine, & finiſſent aſſez promptement une vie malheureuſe.

Ce genre de mal eſt certes du nombre de ceux qu'on doit ranger dans la claſſe des affections purulentes & ſcorbutiques; c'eſt-à-dire, de celles qui

dérivent de la fermentation & de ſes produits. Le vice qui les entretient eſt une matière putride, & ſouvent un pus entiérement formé. La mauvaiſe odeur qu'il développe quand il ſéjourne, les excoriations, les plaies, les ulcères, & les autres déſordres qu'il cauſe, ne laiſſent là-deſſus aucun doute.

Les fleurs-blanches conſtituent une maladie dont l'origine ne paroît pas fort ancienne ; elle s'eſt manifeſtée à peu près dans le même temps que le mal vénérien : c'eſt vraiſemblablement ce qui l'aura fait regarder comme une de ſes émanations, par des Auteurs graves, comme Etmuller & pluſieurs autres. Pour moi, je penſe que le ſucre, le café, le chocolat, le thé, les épiceries, les liqueurs, & la plupart des jouiſſances que la découverte de l'Amérique & de la navigation aux Indes orientales nous a procurées, ſont les cauſes qui ont fait germer l'eſpèce de mal dont il s'agit. En effet, qu'opèrent-elles ſur l'économie animale ? Elles deſſèchent, ten-

dent & racorniſſent les ſolides ; elles agitent, altèrent & décompoſent les fluides ; elles donnent en même temps lieu à l'élaboration de l'humeur contre nature, qui eſt connue ſous le nom de pus & de matières putrides. Il n'eſt donc pas beſoin de chercher à faire deſcendre les fleurs-blanches du vice vénérien, qui vient peut-être lui-même de l'abus des alimens chauds, & de ces artifices ſi propres à uſer le reſſort des nerfs, altérer & diſſoudre les humeurs.

Ce ne ſera qu'en s'abſtenant de ces jouiſſances & des autres analogues, ou du moins en ne s'y livrant qu'avec beaucoup de circonſpection, que les femmes s'affranchiront de cette fatale maladie. Quand elles en ſont déja atteintes, il faut que la privation ſoit complète pendant un laps de temps ſuffiſant, & qu'on y joigne l'uſage des remèdes appropriés.

Je vais encore une fois analyſer mes principes, & faire connoître mes idées générales ſur les moyens qui me pa-

roiſſent capables de remédier à la claſſe de maladies que j'ai cherché à développer : ce ſera une récapitulation de tout ce qui a été dit. Il vaut mieux s'expoſer à ſe rendre faſtidieux, par des répétitions aux lecteurs qui ont une grande pénétration, que de ſe mettre dans le cas, par trop de préciſion, de n'être point entendu de ceux qui ont une conception moins facile.

Je dis donc que les maladies chroniques, ſpécialement les purulentes, ſcorbutiques, nerveuſes & dartreuſes, ſont déterminées par la tenſion des ſolides & la décompoſition des fluides; que la rigidité des premiers empêche les ſeconds de ſe purger par la tranſpiration, & les différentes voies excrétoires, des matières ou principes étrangers; que ces principes fermentent avec les ſaines humeurs, & les altèrent; qu'ils donnent naiſſance à des vices ou humeurs contre nature, qui cauſent toutes ſortes de dérangemens; que la première ſource de ces déſordres eſt dans

la

la digeſtion ; qu'une nourriture trop active & incendiaire, ou contraire à la conſtitution, développe un mouvement de fermentation dans les premières voies, qui altère les qualités du chyle ; que ce dernier élabore un ſang également vicié, lequel tend, criſpe le genre nerveux, & donne lieu à tout le mal.

Pour remédier à cet enchaînement de déſordres, il y a deux indications principales à remplir ; la première conſiſte à détendre les ſolides ; la ſeconde, à tempérer, adoucir & régénérer les fluides. Par-là, on réuſſit à rétablir le cours des choſes, & à détruire tous les accidens. Les huileux ſont les meilleurs détendans : cela eſt ſi vrai, que, dans les pays où l'on en fait un trop grand uſage, on devient ſujet aux hernies. Ce ſont, d'un autre côté, les adouciſſans les plus efficaces, & ce qu'il y a de plus propre à réhabiliter la maſſe des humeurs. Dans les affections purulentes, ſcorbutiques, &c. le ſang ſe décompoſe, ſa

partie onctueuse & balsamique, qui unit toutes les autres, se dissipe, les autres se divisent, se séparent, & n'ont plus de cohésion ensemble ; alors ce fluide est dissous, sa partie concrète ou consistante étant séparée de l'aqueuse ou fluide. Or, le principe huileux est seul capable de rétablir l'agrégation des principes du sang. Il faut donc le faire passer convenablement dans l'économie animale.

Un autre point de vue bien important à remplir, consiste à empêcher que le baume ou le phlogistique du sang, qui est très-volatil, ne se dissipe à mesure qu'on l'introduit : c'est en tempérant comme il convient, qu'on peut s'y opposer efficacement. Les boissons aqueuses & nitrées, les fruits fondans, les acidules, les bains tièdes, une nourriture fraîche & humectante, sont ce qui est propre à empêcher la dissipation du baume du sang.

Il résulte de tout ce qui a été dit, que le principe huileux est le vrai

moyen curatif des maladies purulentes, ſcorbutiques, nerveuſes, dartreuſes, &c. comme étant le ſeul capable de rétablir l'union & l'agrégation des parties intégrantes du ſang, & de régénérer tous les fluides, de détendre le genre nerveux, & généralement tous les ſolides ſuſceptibles de contraction & d'extenſion, d'ouvrir les voies ſécrétoires & excrétoires, conſéquemment de favoriſer l'expulſion de tout ce qui eſt nuiſible & étranger; que les aqueux, les mucilagineux, les acides & les acidules, ſont les moyens acceſſoires, parce qu'ils ſont les ſeuls propres à s'oppoſer à la volatiliſation du baume ou du phlogiſtique du ſang, & dès-lors à empêcher que ce principe ne ſe diſſipe à meſure qu'on l'introduit dans l'économie animale; que tout ce qui échauffe & agite, tant les fluides que les ſolides, eſt diamétralement oppoſé, comme étant capable de deſſécher, de tendre & de racornir les ſolides, d'appauvrir, d'altérer &

de décomposer les fluides. Pour s'en convaincre, il faut tâcher d'approfondir les effets primitifs & secondaires des uns & des autres dans le corps humain.

Les huileux commencent par lubréfier les premières voies ; par conséquent, par faciliter la descente de la masse alimentaire, qui, dans tous les cas de feu & de sécheresse, s'attache aux parois des viscères digestifs, & se précipite fort lentement. Ils ouvrent ensuite les veines lactées, facilitent l'ascension du chyle, donnent à cette liqueur une onctuosité, sans laquelle elle ne pourroit corriger les vices du sang, & régénérer convenablement toutes les humeurs. Quand les huileux ont passé dans les secondes voies, ils lubréfient & relâchent les nerfs, les tendons, les ligamens, les muscles, les membranes, & toutes les pièces actives qui ont été desséchées & racornies ; en un mot, ils produisent les mêmes effets sur le corps humain, que

les huiles, les graisses, & toutes les matières onctueuses sur les différentes machines ; c'est-à-dire, qu'ils empêchent le dessèchement, le racornissement, la rupture & la désorganisation totale.

Mais, objectera-t-on, les huileux échauffent, fatiguent l'estomac & les intestins, parce qu'ils sont fort denses, &, pour ainsi dire, impénétrables aux sucs digestifs. A cela, je réponds qu'il faut les faire prendre avec les correctifs & les auxiliaires nécessaires ; & qu'en établissant une juste proportion, on évite tous les inconvéniens : ces correctifs & auxiliaires constituent les moyens accessoires dont on doit se servir pour combattre efficacement la classe de maladies dont il s'agit.

Les aqueux, les mucilagineux, les acides & les acidules sont les moyens qu'il convient d'employer pour tempérer l'ardeur des huileux, & en faciliter la digestion. Les premiers em-

pêchent que le principe balſamique ou phlogiſtique, n'occaſionne une trop grande chaleur, n'agite les fluides & les ſolides; ils le délaient convenablement. Les acides & les acidules pénètrent & diviſent ce principe, le tempèrent, le fixent, & le mettent dans le cas de produire des effets très-ſalutaires, ſans cauſer d'accidens; mais il faut ſavoir en régler la quantité, & les modifier à propos. Par exemple, ſi de copieuſes boiſſons ſont néceſſaires, ſans en ſurcharger l'eſtomac, & affoiblir les ſucs gaſtriques, on en fait prendre ſouvent, mais peu à-la-fois. Si le tempérament eſt délicat, & le genre nerveux fort irritable, on ne fait pas prendre des acides forts, mais des acidules ou des acides modifiés, comme quelques gouttes de vinaigre dans un gros volume de nourriture, des fruits fondans & acidules, des plantes & légumes acides, tempérés par d'autres d'une qualité adouciſſante, &c. En établiſſant une juſte

balance entre les huileux & leurs correctifs, on maintient l'ordre physique dans son équilibre, & on le rétablit quand il est dérangé.

Tout ce qui agite & échauffe, tant les solides que les fluides, sans lubréfier les uns & adoucir les autres, est évidemment très-contraire dans les affections purulentes, scorbutiques, &c. Ainsi, les esprits ardens, les épiceries, les jus de viande, les exercices trop violens, la fermentation à laquelle un trop grand repos donne lieu, les toniques & stimulans, les affections tristes & véhémentes de l'ame portées à un point excessif, & les autres causes de chaleur qui ont été indiquées dans le cours de cet ouvrage, sont préjudiciables. Si on se trouve forcé de s'y livrer dans certaines circonstances, on doit se hâter d'avoir recours aux correctifs, & attaquer le mal dans sa première origine. De cette manière, on peut se permettre quelquefois des jouissances contraires à son existence, parce qu'on

prévient le lendemain leurs mauvais effets, en rétabliſſant l'équilibre : mais ſi on s'opiniâtre à vouloir uſer habituellement de ce qui eſt nuiſible à ſa conſtitution, on dérange ſa ſanté de différentes manières, & on finit par détruire ſon tempérament. Il n'y a donc d'autre parti à prendre que d'approfondir ſa conſtitution, & d'établir ſon genre de vie ſur la connoiſſance exacte qu'on en prend. On ne jouit peut-être pas d'autant de choſes, mais on les goûte davantage. Duquel le bonheur eſt-il digne d'envie, de celui qui a beaucoup de met à ſa diſpoſition, mais peu d'appétit, pour les ſentir ou de celui qui n'en a qu'un, mais qui le dévore ? Les jouiſſances les plus délectables deviennent faſtidieuſes & amères, ſi on n'a des ſenſations pour les goûter : les plus légères ſont des délices pour ceux qui jouiſſent de toutes leurs facultés. Ainſi, il n'eſt pas difficile de réſoudre la queſtion, & de conclure pour la privation quand elle eſt néceſſaire.

Ce n'eſt point dans le deſſein de mériter la réputation qui accompagne ordinairement les découvertes agréables ou utiles, que j'ai entrepris cette foible production; c'eſt pour remplir mon devoir d'homme & de citoyen, que j'ai développé des principes dont il me paroît que mes ſemblables peuvent tirer quelque avantage. Si je ne ſuis point trompé dans mon attente, j'analyſerai, par la ſuite, ce que je n'ai fait qu'ébaucher ici.

FIN.